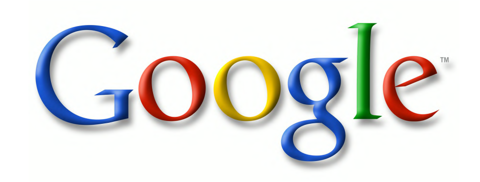



VE RI
TAS

SOUVENIRS

DE

L'ÉMIGRATION POLONAISE.

Lyon. — Imp. de F. Dumoulin, rue St-Pierre, 20.

#

SOUVENIRS

DE

L'ÉMIGRATION POLONAISE,

PAR

A. KOŚCIAKIEWICZ,

ANCIEN OFFICIER DE L'ARMÉE NATIONALE POLONAISE,
OFFICIER
DE LA CROIX VIRTUTI MILITARI DE POLOGNE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE CRACOVIE,
DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE DES AMIS DE LA POLOGNE,
DE LONDRES, DE LA COMMISSION DES SECOURS FRATERNELS
DE L'ÉMIGRATION POLONAISE DE PARIS, ETC.

. . . quæque ipse...... vidi
Et quorum pars magna fui.
Virg. Æneid.



PARIS ET LYON.

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

Au profit de l'Emigration polonaise.

1858.

A LA POLOGNE!

A SES FILS EMIGRÉS!

MES COMPAGNONS D'EXIL

ET

A TOUS LES DÉFENSEURS DE LA NATIONALITÉ POLONAISE!

L'Auteur,

A. KOŚCIAKIEWICZ.

Quelques personnes seront étonnées de l'apparition de cet opuscule traitant d'événements passés depuis plus d'un quart de siècle. D'autres pourront se demander dans quelle intention je l'ai fait et quel a été mon but en le publiant si tardivement. Je répondrai en peu de mots pour faire cesser la surprise des uns et pour satisfaire la curiosité des autres.

Aux premiers je dirai :

Tout passe ici-bas..... et nous aussi. Cependant, si les hommes et les nations disparaissent, ils laissent après eux des monuments, des souvenirs et des idées qui traversent les siècles. A la moindre occasion favorable, les idées qu'on a cru anéanties avec leurs auteurs, reparaissent souvent sur l'horizon avec une vigueur toute nouvelle qui atteste leur vitalité et les relève de leur mort apparente.

Les générations se succèdent, mais ne se ressemblent pas : les mobiles intimes qui les font vivre et mouvoir n'ont souvent rien de commun : mais, malgré ces différences, malgré l'inconstance des choses de ce monde, l'idée de *justice* ne périt jamais. Elle peu être étouffée momentanément ; mais elle se réveille bientôt chez les hommes privilégiés, au cœur noble, à l'âme généreuse, que la Providence prédestine à l'accomplissement des

grandes choses. C'est là que gît l'espoir de la malheureuse Pologne. Nous croyons au triomphe de sa cause, comme nous croyons en Dieu, en sa justice divine et immuable.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Alors même que personne aujourd'hui ne s'occupe de nous, ni dans la presse, ni dans les cabinets diplomatiques, alors même que nulle part on ne veut plus entendre parler de la Pologne, sauf en Angleterre, j'ose rappeler à la génération actuelle une époque non moins glorieuse, où les plus beaux génies, les hommes les plus haut placés dans la hiérarchie sociale, prenaient part aux débats soulevés à notre occasion, et se montraient fiers d'être considérés comme les amis et les défenseurs de la Pologne.

Je voudrais faire revivre, s'il était possible, les sentiments élevés qui animaient ces hommes au commencement de ce siècle : car il

peut arriver qu'un jour l'Europe se repente de sa froideur vis-à-vis d'un peuple qui a succombé en défendant les libertés de tous!.....
L'étendard que nous avons déployé le 29 novembre 1830, portait cette mémorable inscription : POUR NOTRE LIBERTÉ ET LA VÔTRE!... *In magnis voluisse sat est...*

A ceux qui désirent connaître mon intention et mon but, je dirai :

Le temps passe si vite qu'à peine nous laisse-t-il parfois quelques instants pour recueillir les souvenirs de notre jeunesse, que nous aimons à nous rappeler quand nous parvenons à un certain âge. Ces souvenirs, souvent bien pénibles et bien douloureux, retraçant néanmoins à notre mémoire des faits qui ont fait époque, ne doivent pas être ensevelis dans l'oubli, surtout lorsqu'il s'agit de payer une dette de reconnaissance : dans ce cas, mieux vaut tard que jamais.

Dans le grand drame de la guerre de 1830-31, qui s'est joué sous les yeux du monde entier, et qui se continue encore aujourd'hui, je n'ai été et je ne suis qu'un soldat, acteur et témoin inaperçu et sans importance. Cependant, j'ai voulu apporter mon faible contingent à la cause pour laquelle je supporte volontairement l'exil et les tristes conséquences qui s'y rattachent, en publiant ce petit travail, écrit à différentes époques, et que j'ai tâché de rendre plus complet par de nombreux extraits traduits de la *Chronique* de l'émigration polonaise. Malgré cela, il y aura encore beaucoup de lacunes, surtout en ce qui concerne les défenseurs et amis de la Pologne, disséminés sur toute la surface du globe, leurs actes, leurs écrits ou leurs discours depuis 1830 jusqu'à ce jour. Habitant en province, loin du foyer des lumières, privé des matériaux nécessaires pour une œuvre complète, capable de répon-

dre à l'attente du public généreux qui daigne encore jeter quelques regards de pitié et de compassion sur notre cause regardée comme perdue, j'ai fait ce que j'ai pu, mais non ce que j'aurais voulu.

SOUVENIRS

DE

L'ÉMIGRATION POLONAISE.

PREMIÈRE PARTIE.

Passage de la troisième colonne à travers l'Allemagne, en 1831 et 1832, et son arrivée en France.

Amour de la patrie, ô toi, vertu suprême!
Trésor des nobles cœurs, devise des héros !
Tu nous fais supporter l'exil et la mort même,
Dans l'ombre des prisons, sous le fer des bourreaux.
Il n'est point de douleurs que ta voix ne domine :
Tu donnes aux mourants d'ineffables transports ;
Quand on est inspiré de ta flamme divine,
On peut vivre avec gloire et mourir sans remords.

(KRASICKI. *Traduction* de M. le Cte CHRISTIEN OSTROWSKI.)

Parler des causes qui, le 29 novembre 1830, firent lever en Pologne l'étendard de la liberté et de l'indépendance ; rappeler l'enthousiasme et les efforts surhumains que l'on vit au début de cette mémorable révolution ; raconter les batailles et les combats livrés au colosse du Nord par une poignée de braves, ainsi que les revers et la chute de cette gigantesque entreprise, serait un récit superflu. Que pourrais-je dire

de nouveau et d'intéressant après les travaux de mes honorables compatriotes, MM. Maurice Mochnacki, Joachim Lelewel, ministre de l'instruction publique et membre du gouvernement national en 1831, qui ont traité la question au point de vue politique? de MM. Brzozowski, Louis Mirostawski, qui l'ont traitée au point de vue militaire? Et parmi les étrangers, après ceux de M. Sarrans, rédacteur en chef de la nouvelle *Minerve* et aide de camp du général Lafayette; de MM. Spazier et Schmidt, écrivains allemands, et de tant d'autres que je passe sous silence?

Déjà, dans le temps, on a publié plusieurs relations intéressantes sur l'émigration polonaise et sur son passage à travers l'Allemagne et la France. Je citerai principalement celles de MM. Ignace Domeyko, Xavier Bronikowski, Haro-Haring, auteur anglais; les *Souvenirs de l'émigration polonaise*, ou cinq tableaux représentant : 1° la Pologne en 1834; 2° les Polonais reçus en Belgique; 3° le passage des Polonais par l'Allemagne; 4° les Polonais en France; 5° les Polonais en Angleterre : ouvrage publié à Bruxelles en 1834 par Modeste Rottermund. Néanmoins, je reviens sur cette lamentable histoire, après vingt-sept ans de silence, afin de payer ma dette personnelle de reconnaissance aux amis dévoués de notre nation.

L'accueil sympathique que nous avons reçu en Allemagne, en France, en Belgique, en Angleterre, en Suisse, partout où nous avons paru, ne doit être oublié ni de ceux qui en ont été l'objet, ni de leurs descendants. Puissent-ils, plus heureux que nous, témoigner de leur reconnaissance envers les nations généreuses qui fêtaient leurs pères, alors qu'une malheureuse destinée les obligeait d'abandonner le

sol natal pour aller dans de lointains pays chercher un asile et l'hospitalité !

Sans entrer dans les détails des causes qui nous valurent cet accueil chaleureux, qu'il me soit permis d'en exposer quelques-unes qui me paraissent probables.

Celui qui étudie et veut approfondir l'histoire de l'humanité, y trouve que, depuis son origine jusqu'à nos jours, il a toujours existé deux mobiles distincts qui la font mouvoir en sens contraire; deux idées qui se combattent sans cesse, sans pouvoir se détruire; deux éléments qui font le canevas de cette histoire; ce sont : la liberté et le despotisme ; l'égalité et le privilége ; la fraternité et l'égoïsme; la civilisation et la barbarie; le progrès et la réaction. La lutte continuelle de ces idées-mères fait la base de l'humanité entière.

Dès son apparition comme nationalité, la Pologne a toujours combattu pour la prééminence de la première de ces idées ; ses premiers gouverneurs palatins furent électifs, d'après le principe de l'égalité et de la fraternité, qui y étaient pratiquées avant l'introduction du christianisme.

Bien des luttes eurent lieu avec des succès différents entre les Polonais et leurs rois, depuis l'an 860 jusqu'en 1573, époque à laquelle Henri III de Valois monta sur le trône de Pologne, et à laquelle la noblesse prit les rênes du gouvernement, et s'affranchit, pour ainsi dire, de l'autorité royale, qui ne conserva plus que l'apparence du pouvoir placé dès lors entre les mains de l'aristocratie militaire. Le roi n'était que le premier citoyen de la République, au nom de laquelle, et non pas en son nom personnel, il parlait à la nation et aux puissances de l'Europe.

Sous le règne de Ladislas le Nain ou le Bref, il y eut, en 1319, une première réunion des Etats-Généraux à Chenciny, et en 1331, une première assemblée législative. La Pologne était donc déjà un Etat constitutionnel, le berceau des libertés modernes pour lesquelles a coulé tant de sang généreux dans presque toutes les contrées de l'Europe, en Angleterre, en Suisse, en France, et, de nos jours, en Allemagne, en Espagne, en Italie et en Portugal. La Russie, au contraire, dont l'existence ne date à peine que de quelques siècles, et qui a été constamment l'antagoniste le plus acharné de la Pologne, n'a combattu et ne lutte que pour les idées opposées à celles de liberté.

Qu'on lise l'histoire des deux pays, on y trouvera les preuves irréfutables de ce que j'avance. Ce sont des faits que rien ne peut anéantir, pas plus la mauvaise foi de certains hommes, que l'or et le platine des monts Ourals avec lesquels les czars de Russie les soudoient.

L'idée récente de l'émancipation des paysans dans cet empire n'est qu'une ruse politique, dont le but est d'anéantir l'influence de la noblesse polonaise et sa nationalité, en essayant de rattacher le bas peuple au système moscovite. C'est de la poudre qu'on veut jeter aux yeux de l'Occident civilisé. Cette émancipation des classes laborieuses n'est pas nouvelle en Pologne. Elle y a été entreprise à diverses époques par les Polonais eux-mêmes sans avoir pu parvenir au résultat généralement désiré. La constitution de 1791, en admettant tous les citoyens du royaume aux charges publiques, anéantissait ainsi les priviléges de la noblesse, et commençait l'émancipation graduelle de la classe la plus nombreuse et la plus utile, dont elle

abolissait le servage, et à laquelle elle rendait ses droits légitimes. Au mois de mars 1831, un projet d'émancipation des paysans, ayant pour but de les rendre propriétaires des terres qu'ils cultivaient, fut porté devant les deux chambres réunies, par feu le comte Roman Soltyk, général d'artillerie et nonce de Konske; ce projet fut longuement discuté, accepté et sur le point d'obtenir la sanction de la loi; la guerre seule entrava son exécution. La chute de notre révolution doit en grande partie être attribuée à cette omission involontaire du sort de la classe la plus nombreuse qui fournissait d'aussi vaillants défenseurs que ceux de Grochow, de Wielkie-Dembe, d'Iganie, de Kock, de Ryczywol, de Stoczet, d'Ostrolenka et de Varsovie. Il n'en est pas moins vrai que cette question importante, je dirai même vitale pour la Pologne, a été débattue dans les Chambres pendant notre révolution. La constatation de ce fait est consignée dans un article de la *Chronique de l'émigration polonaise*, t. III, p. 74 et 75.

Le cri de liberté poussé en France en 1830, cet appel à l'émancipation des peuples opprimés, des nationalités détruites par le Congrès de Vienne en 1815, n'a eu nulle part autant de retentissement qu'en Pologne, dont les relations amicales avec la France remontent à plusieurs siècles : témoin le traité d'alliance conclu en 1500 entre le roi de France, Louis XII, et le roi de Pologne Jean-Albert, dans lequel il est dit : « Ad renovandam veteram amicitiam, « vetustaque fœdera, olim inter eorum majores et « predecessores percussa... et quamvis multo locorum « intervallo eorum imperia distent. »

Les Polonais, dit-on, journellement, sont les Français du Nord. Ce mot n'est pas une invention de nos

jours, destinée uniquement à flatter notre amour-propre. Déjà avant qu'Henri de Valois ne montât sur le trône de Pologne, Warszewicki, nommé par la diète pour conclure le traité du 11 septembre 1573, avait dit quelques paroles qui ont rapport aux divers traits de ressemblance existant entre les deux nations. On lit dans le texte : « Et audivi ego quidem (Warszewicki) « Gallorum et Polonorum arma multis retroactis secu- « lis in diversis orbis terrarum partibus, varia simul ac « difficillima bella confecisse, ut minime mirum vi- « deri debeat si nunc denuo arcano quodam li- « minio conjungentur..... Pauca præter linguam et « habitum sunt quibus Galli inter se Polonique diffe- « runt (*Chronique de l'émigration polonaise*, t. VII, p. 4). » A la page suivante, on lit qu'en 1666, Colbert, le grand ministre, disait à Louis XIV : « Sire, « j'avoue que toute fête inutile coûtant 3,000 livres « m'afflige beaucoup; mais s'il s'agissait d'un mil- « lion pour la Pologne, je vendrais tout mon avoir, « je mettrais mon épouse et mes enfants en gage, « j'irais à pied toute ma vie pour pouvoir contribuer « à l'offrande. Pardonnez-moi, Sire, pardonnez-moi « l'exaltation de mon esprit. »

Cette sympathie, cette amitié, la Pologne les a dignement reconnues en fournissant plus de cent mille hommes à la première République et au premier Empire, soit pour la propagation des principes de 89, soit pour la conservation de son territoire et de son honneur. Elle n'a jamais abandonné ni la République ni l'Empereur des Français. Bien plus! Après avoir versé leur sang sur divers champs de bataille en Europe, en Afrique, en Amérique, ses fils, réduits à un bien petit nombre, faibles débris d'une vaillante armée, préférèrent l'exil de l'île d'Elbe et l'honneur de

servir encore le plus grand homme des temps anciens et modernes, au bonheur de revoir leur patrie.

C'est au caractère brave, loyal et franc de nos aïeux, c'est à leur attachement sincère au principe de la liberté de tous les peuples, à leur esprit de tolérance en matière politique et religieuse, à la justice et à la sainteté de notre cause, à la vaillance avec laquelle nous avons soutenu de tout temps les grands principes humanitaires, qu'il faut attribuer la sympathie universelle que l'on nous témoigne.

Notre poète national, Ignace Krasicki, archevêque de Guézne, a dépeint en ces termes, il y aura bientôt un siècle, l'attachement sincère de ses compatriotes à ce principe sacré :

Liberté, bien céleste, inconnu du vulgaire,
Huit siècles pour ta foi nous avons combattu;
Symbole de la paix, ornement de la guerre,
Tu verses dans nos cœurs l'amour de la vertu.
Jamais les Polonais ne seront des esclaves,
Car ils t'aiment toujours, toi qu'aimaient leurs aïeux ;
Qui meurt en te servant a brisé ses entraves,
Ou tombe avec l'honneur à la face des cieux !...

Cette traduction est due à M. le comte Christien Ostrowski, poète distingué de l'émigration, dont je ne puis m'empêcher de reproduire les morceaux suivants :

L'Ange de la Liberté.

La liberté fut-elle montrée à l'homme pour qu'il n'en pût jamais jouir ? Fut-elle sans cesse offerte à ses yeux comme un fruit sur lequel il ne pût porter la main sans être frappé de mort ?

CARNOT.

Du fer ! du fer ! disait la France :
A ce cri du Tage à l'Euxin,
Après une longue souffrance,
Vingt peuples sonnaient le tocsin,
Et concevaient la plus noble espérance.
Un ange alors éclatant de beauté
Du haut des cieux s'écria : « Liberté ! »

A sa voix le canon sonore
A grondé trois jours dans Paris,
Et le peuple rêvait encore
Sa gloire et ses droits reconquis,
Et saluait l'arc-en-ciel tricolore.
Ah ! quel réveil après les trois grands jours :
Tarquin n'est plus, les Czars règnent toujours !

Du fer ! du fer à la Belgique :
Et le lion qui sommeillait
Sortant d'un repos léthargique
En rugissant se réveillait.
Oui, c'est en vain que dans leur politique
Quelques tyrans ont juré son trépas :
Il se rendort ; ne le réveillez pas !

Du fer ! du fer aux fils du Tibre
Par tant de malheurs abattus
Et l'Italie un instant libre
Rêvait le retour des Brutus !
Au Capitole ! écoutez... l'airain vibre :

Quoi, vous fuyez ?... où sont donc vos aïeux
Que Brennus même avait pris pour des dieux ?

Du fer ! la Pologne succombe ;
Mais l'Europe a trahi sa foi.
Pologne, elle t'ouvrit la tombe :
Elle était indigne de toi,
Et consacra ton immense hécatombe.
Tu la faisais rougir par tes vertus :
Peuples, tremblez, vos remparts ne sont plus !

De l'or ! de l'or à nos esclaves,
Cria le Czar en frémissant :
Ils veulent briser leurs entraves,
Retrempons-les : il faut du sang !
Pour l'épancher n'avons-nous pas des braves,
Pour le payer n'avons-nous pas de l'or ?
Versons le sang : versons, versons encor.

Du fer ! du fer, assez de crimes
Ont souillé les mains des brigands.
Attendez-vous, tristes victimes,
De voir enlever vos enfants :
Les rois aimés sont les seuls légitimes.
Du fer ! du fer ! frappez ! le Czar est là !
La Liberté sur ces mots s'envola.

(*Semaine d'exil*, par M. le comte CHRISTIEN OSTROWSKI.)

L'amour et le dévouement des Polonais de tous les temps pour la liberté ainsi que leur dernière chute glorieuse leur ont concilié des amis partout, chez les peuples opprimés et chez ceux jouissant déjà eux-mêmes de cette sainte liberté. Dans tous les pays où passait l'émigration polonaise, ceux qui souffraient, ceux qui avaient un cœur noble lui tendaient les bras et lui offraient une hospitalité exceptionnelle,

comme on n'en trouve pas dans les annales de l'émigration d'aucun autre peuple, soit de l'antiquité, soit de nos jours.

Les gouvernements eux-mêmes, mus par un sentiment secret d'humanité, s'apitoyaient sur notre sort. Quel être au monde pouvait être insensible aux malheurs d'un peuple brave, hospitalier, grand jadis, et toujours défenseur des libertés européennes? Est-il quelqu'un qui ne soit touché au récit de l'épisode de la prise du fort d'Ordon par les Russes pendant l'attaque de Varsovie, les 6 et 7 septembre 1831? Lisez ce récit d'un aide de camp, acteur et témoin, mis en vers par notre immortel poète Mickiewicz, et traduit par M. le comte Christien Ostrowski.

Le fort d'Ordon.

Narration d'un Adjudant.

« Nos canons se taisaient: — j'étais sur les remparts.
Deux cents bronzes sur nous tonnaient de toutes parts:
Déjà les ennemis en colonnes sans nombre
Autour de la cité s'étaient formés dans l'ombre.
Paszkéwitsh est leur chef: il accourt, à sa voix
L'armée a replié ses immenses pavois.
Voici les artilleurs: l'infanterie esclave
S'avance lentement comme un ruisseau de lave;
Semé de mille éclairs, et, volant sur ses pas,
Un aigle à double front les conduit au trépas.
Vis-à-vis voyez-vous comme une île lointaine
Le fort du brave Ordon qui domine la plaine?
Six canons de ses flancs vomissent tous leurs feux;
Et la rage est moins prompte en mots injurieux,
Le ciel a moins d'éclairs, que durant la bataille
Ces bronzes n'ont lancé de flamme et de mitraille.

Vois cet obus qui plonge au sein d'un bataillon,
Il laboure en courant un lugubre sillon ;
Comme un volcan sous l'onde, il fume, siffle, tonne,
Et d'un désastre immense il frappe la colonne.
Vois ce pesant boulet : il roule, se débat,
Mugit comme un taureau qu'irrite le combat,
Et boa furieux, il bondit, il se traîne,
Ecrasant de ses bonds, brûlant de son haleine.
Quelquefois sur sa route, on ne voit, on n'entend
Que le choc d'un cadavre ou le cri d'un mourant,
Comme si, d'un seul trait franchissant tout l'espace,
Un ange de la mort avait laissé sa trace.
Mais le roi, dont l'arrêt les envoie à la mort,
Est-il parmi les siens ? partage-t-il leur sort ?
Non ! du pôle lointain il contemple la guerre.
C'est lui qui fait trembler la moitié de la terre :
Quand du haut de son trône il fronce les sourcils,
Mille mères en deuil ont dû pleurer leurs fils.
C'est lui, c'est l'Empereur, dont le terrible oukase
Frappe soudain de mort du Niémen au Caucase.
Au signal de sa main le knout obéissant
Ne cesse de frapper un peuple gémissant.
O toi, dont tous les jours se comptent par victimes,
Toi, Dieu par ta puissance et Satan par tes crimes,
Quand les Turcs du Balkan redoutent ton courroux,
Quand la diplomatie est toute à tes genoux,
La Pologne bravant l'éclat qui t'environne,
Fils orgueilleux des Czars, t'arrache une couronne,
Héritage sacré des Jean, des Boleslas,
Que tu souillas d'un sang qui ne t'appartient pas !
Le Czar est étonné, ses courtisans soupirent,
Le Czar est furieux, et de crainte ils expirent.
Mais voici les soldats dont la divinité,
Dont la foi, c'est le Czar : « Le Czar est irrité,
« Mourons tous, disaient-ils, pour calmer sa colère. »
Paskéwitsh conduisant un nomade hémisphère,

Actif comme le knout dans la main du bourreau,
Venait dans notre sol lui creuser un tombeau.
Houra ! houra ! voyez ces immondes peuplades
Gravissant par milliers nos blanches palissades ;
Comme au lieu de fascines, ils comblent les fossés,
De leurs troncs mutilés, de membres entassés ;
Comme un seul bastion de son bronze sonore
Rougit tous ces débris et les foudroie encore.
Tel un beau papillon qu'insultent les fourmis
Brille avant de mourir. Déjà les ennemis
Ont couronné le fort, quand sa dernière foudre
Tout à coup démontée a roulé dans la poudre,
Et quand serrant sa pièce un ancien cannonier
La teignit de son sang, et mourut le dernier.
Les feux avaient cessé ; le Russe est aux barrières.
Où sont donc les fusils? leurs balles meurtrières
Ont mille fois autant résonné ce matin
Qu'aux combats simulés du grand-duc Constantin.
Pourquoi se taisent-ils? Ah ! c'est qu'une poignée
Dans le sang des milliers aujourd'hui s'est baignée ;
C'est que les bataillons, à la crainte étrangers,
N'entendent que la voix qui leur dit : Feu ! chargez !
C'est que leur sein brûlant aspire la fumée,
Que leur bras défaillant soutient l'arme enflammée ;
C'est que depuis le jour, sans reculer d'un pas,
Le héros fantassin affronte le trépas :
Alors ivre de sang, muet, presque en délire,
Sans crainte et sans mémoire, il charge, il arme, il tire ;
Ses bras, comme agités par un secret ressort,
Font mouvoir son fusil, et l'instrument de mort
Semble emprunter l'instinct de l'œil qui le gouverne.
Lorsqu'enfin en fouillant au fond de sa giberne
Il cherche une cartouche, il n'y trouve plus rien ;
Il sent que le fusil s'embrase dans sa main ;
Une pâleur mortelle a couvert son visage,
Et le soldat succombe en écumant de rage.

Cependant l'ennemi pénétrait dans le fort,
Comme les vers impurs qui s'emparent d'un mort.
Ici des pleurs brûlants obscurcissent ma vue,
J'entends mon général : — que sa voix est émue !
Le télescope en main, il avait bien longtemps
D'un regard soucieux suivi les combattants.
« Perdu ! » dit-il enfin, trahissant ses alarmes,
Et je vis de ses yeux s'épancher quelques larmes.
« C'est là, me disait-il, qu'Ordon a combattu,
« Ordon, le brave Ordon ! ami, le connais-tu ?
« Vois ; ton jeune regard vaut bien mieux que ces verres. »
— Ah ! si je le connais ! Ordon ? mille tonnerres !
Que de fois l'ai-je vu debout sur le rempart,
Animant ses soldats du geste et du regard.
Oui, — je le vois encore — à travers la fumée —
Menaçant l'ennemi d'une lance allumée ;
On le saisit : — il meurt ! — oh ! non, la flamme en main,
S'échappant de leurs bras, il court au souterrain...
« Bon ! dit le général, ils n'auront pas les poudres. »
Ici luit un éclair, et le bruit de cent foudres
Epouvante aussitôt et la terre et les cieux.
La terre en mille éclats rejaillit à nos yeux ;
Les affûts ont croulé sous leurs pièces brisées ;
Le sol s'est embrasé, les mèches enflammées
D'étincelles sans nombre ont parsemé les airs,
Et le vent nous couvrit d'un tourbillon d'éclairs.
On n'entendait plus rien que le bruit de la bombe
Qui tombe en éclatant, se disperse et retombe :
Je regardai : le champ, les soldats et le fort,
Tout avait disparu comme un rêve de mort :
Seulement du rempart la ruine isolée
S'élevait tristement, informe mausolée,
Où ceux qui le gardaient, ceux qui l'ont emporté,
Pour la première fois conclurent un traité.
Si même l'Empereur lui disait de renaître,
Pour la première fois, à la voix de son maître,

Le Moskal serait sourd. Ici, tant d'ennemis
Dans le même tombeau se trouvent endormis...
Où vont après la mort l'homme libre et l'esclave?
Qui le sait! Mais Ordon! il est le saint du brave,
Le patron des remparts. Car la destruction
Est un acte aussi saint que la création,
Lorsque d'un Dieu vengeur s'accomplit la justice.
Dieu prononça: « Qu'il soit! » — et dira: « Qu'il périsse! »
Quand un jour les vertus du monde ensanglanté
Fuiront avec la Foi, la sainte Liberté,
Et quand le despotisme, assis sur des victimes,
Comme le fort d'Ordon, l'inondera de crimes,
Dieu punira le monde envahi par les Czars,
Et le fera sauter comme Ordon ses remparts...

Quand une nation est capable de produire de tels actes de dévouement et d'héroïsme, il n'est pas étonnant qu'elle ait inspiré une sympathie universelle dans tous les pays civilisés, soit pendant la guerre, soit après la paix. Les articles des journaux politiques de l'époque, les discours prononcés en différents lieux et dans des circonstances solennelles, les poésies publiées par les hommes les plus éminents en font foi. Tous ceux, dis-je encore une fois, qui avaient du cœur, de la vertu, des lumières, désiraient le salut et le triomphe de la Pologne, même au prix des plus grands sacrifices, même à celui de déclarer la guerre à la Russie... Le sort, hélas! en devait décider autrement. Les gouvernements ont préféré le repos et la tranquillité des catacombes au magnanime élan de leurs peuples. Ils ont vu d'un œil sec et froid la malheureuse Pologne se débattre dans les étreintes mortelles de la Moscovie: ils ont assisté l'arme au bras à son agonie.

M. de Tocqueville, dans son ouvrage *De la démo-*

cratie en Amérique, t. II, p. 202, raconte ce qui suit :

« J'habitais momentanément l'une des plus grandes « villes de l'Union, lorsqu'on m'invita à assister à « une réunion politique, dont le but était de venir « au secours des Polonais et de leur faire parvenir « des armes et de l'argent. Je trouvai deux à trois « mille personnes réunies dans une vaste salle qui « avait été préparée pour les recevoir. Bientôt après, « un prêtre, revêtu des habits ecclésiastiques, s'avança « sur le bord de l'estrade destinée aux orateurs. Les « assistants, après s'être découverts, se tinrent debout « en silence, et il parla en ces termes :

« Dieu tout-puissant! Dieu des armées! vous qui « avez maintenu le cœur et conduit le bras de nos « pères lorsqu'ils soutenaient les droits sacrés de « leur indépendance nationale ; vous qui les avez fait « triompher d'une odieuse oppression, et qui avez « accordé à notre peuple les bienfaits de la paix et de « la liberté, ô Seigneur! tournez un œil favorable « vers l'autre hémisphère ; regardez en pitié un peu- « ple héroïque, qui lutte aujourd'hui comme nous « l'avons fait jadis et pour la défense des mêmes « droits! Seigneur, qui avez créé tous les hommes sur « le même modèle, ne permettez point que le despo- « tisme vienne déformer votre ouvrage et maintenir « l'inégalité sur la terre. Dieu tout-puissant! veillez « sur les destinées des Polonais, rendez-les dignes « d'être libres ; que votre sagesse règne dans leurs « conseils, que votre force soit dans leurs bras ; ré- « pandez la terreur sur leurs ennemis, divisez les « puissances qui trament leur ruine, et ne permettez « pas que l'injustice dont le monde a été le témoin, il « y a cinquante ans, se consomme aujourd'hui. Sei-

« gneur, qui tenez dans votre main puissante le cœur « des peuples comme celui des hommes, suscitez des « alliés à la cause sacrée du bon droit ; faites que la « nation française se lève enfin, et, sortant du repos « dans lequel ses chefs la retiennent, vienne combat- « tre encore une fois pour la liberté du monde.

« O Seigneur ! ne détournez pas votre face de « nous ; permettez que nous soyons toujours le peuple « le plus religieux comme le plus libre.

« Dieu tout-puissant, exaucez aujourd'hui notre « prière, sauvez les Polonais. Nous vous le demandons « au nom de votre Fils bien-aimé, Notre Seigneur « Jésus-Christ, qui est mort sur la croix pour le salut « de tous les hommes. *Amen.*

« Toute l'assemblée répéta *Amen* avec recueille- « ment. »

Telle est l'expression des sentiments religieux d'un peuple ami, bien éloigné de nous, d'un peuple qui nous connaît peu, que nous connaissons moins encore, et qui cependant adressait ses prières à Dieu pour notre réussite au moment où nous versions notre sang sur les champs de bataille.

En même temps, un ami aussi généreux que grand artiste, M. Jonès, des théâtres de New-Yorck, guidé par les sentiments de son noble cœur, recrutait une armée de jeunes gens pour venir à notre aide. Déjà il avait donné plusieurs représentations pour atteindre son but. Malheureusement il n'y eut que le docteur Howe qui put venir et arriver pour être témoin de l'agonie de la Pologne (*Chronique*, t. IV, p. 352).

Mais, pour se faire une idée de la sympathie la plus vive et la plus enthousiaste qui nous fut témoignée, c'est vers la France qu'il faut tourner les yeux, vers ces anciens camarades de tant de batailles

livrées en commun contre le despotisme du Nord. C'est là que se trouvent les chantres de la Pologne et ses défenseurs à la tribune et dans la presse ; les Casimir Delavigne, les Béranger, les Barthélemy, les Edgard Quinet, les Michelet, les de Salvandy, les Odillon-Barrot, les de Montalembert, les d'Harcourt, les St-Marc-de-Girardin, les Villemain, les Lebrun, les Dupaty, les Havin, les Léon Plée, etc., etc. Pour les citer tous, il faudrait nommer presque tous les Français éminents de cette époque, appartenant à toutes les opinions politiques comme à tous les cultes religieux.

Qui de nous ne se rappelle les discours prononcés en faveur de la Pologne à la Chambre des pairs, à celle des députés, au sein de l'Académie française. A ceux qui auraient oublié ces poésies, ces chants qui sortaient de toutes les poitrines, j'en rappellerai quelques-uns en les rapportant ici, et dans le but aussi de les léguer à la postérité polonaise. Je commence par la *Varsovienne* de Casimir Delavigne.

Il s'est levé ! voici le jour sanglant !
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance !
Dans son essor voyez notre aigle blanc,
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France ;
Au soleil de juillet dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
Pour ma noble patrie
Liberté, ton soleil, ou la nuit du tombeau...
Polonais, à la bayonnette !
C'est le cri par nous adopté ;
Qu'en roulant le tambour répète :
A la bayonnette !
Vive la liberté !!!

« Guerre ! à cheval, Cosaques des déserts !
« Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
« Point de Balkans, ses champs nous sont ouverts ;
« C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
Halte ! n'avancez pas ; ces Balkans sont nos corps ;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais ! à la bayonnette ! etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront, tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leurs cendres aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.....
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés vingt ans sur la rive étrangère :
Cette fois, ô ma mère !
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein !
Polonais, à la bayonnette ! etc.

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence ;
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense ?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua ;
Cette terre en a soif, qu'elle en soit abreuvée :
Faisons sous sa rosée
Reverdir les lauriers des martyrs de Praga !
Polonais, à la bayonnette ! etc.

Allons, guerriers, un généreux effort !
Nous les vaincrons : nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient ;
Que par notre victoire il soit ensanglanté ;
Marche et fais triompher au milieu des batailles
L'anneau des fiançailles

Qui t'unit pour toujours avec la Liberté !
Polonais, à la bayonnette ! etc.

A nous, Français ! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services ;
A Marengo le fer la sillonna ;
De Champaubert comptez les cicatrices.
Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux !
Nous étions sous Paris... Pour les vieux frères d'armes
N'aurez-vous que des larmes ?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous !
Polonais, à la bayonnette ! etc.

Ô vous du moins, dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde !
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme vous ;
Sous les bras du géant qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde
Pour couvrir de son corps la liberté de tous !
Polonais, à la bayonnette ! etc.

Sonnez, clairons ; Polonais, à ton rang !
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La Liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea,
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée !
Pologne bien aimée,
Qui vivra sera libre, qui meurt l'est déjà !
Polonais, à la bayonnette !
C'est le cri par nous adopté,
Qu'en roulant le tambour répète :
A la bayonnette,
Vive la liberté ! ! !

A cette chaleureuse inspiration, joignons les non moins chaleureuses poésies du célèbre Béranger.

Hâtons-nous !

Février 1831.

AIR : *Ah! si ma dame me voyait.*

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va, mon coursier, vole en Pologne ;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne .
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas (*bis*).

Si j'étais jeune, assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle ;
Imitez le beau dévoûment
Des femmes de ce peuple aimant ;
Vendez vos parures ; oui, toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Bien plus ; si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang,
Criant : Pologne, on te seconde!
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde.
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le Dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice avant l'aurore
Le Czar pâlirait dans sa cour;
Aux Polonais tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles!
Hâtons-nous; l'honneur est là-bas.

Hâtons-nous ; mais je ne puis rien.
O roi des cieux, entends ma plainte,
Père de la liberté sainte,
Fais de moi son ange gardien ;
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtons-nous ; l'honneur est là-bas (*bis*).

Poniatowski.

Juillet 1832.

AIR : *Des trois couleurs.*

Quoi! vous fuyez, vous les vainqueurs du monde!
Devant Leipzig le sort s'est-il mépris?

Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde,
D'un pont qui saute emporte les débris.
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là ; l'Elster roule entravé.
Il roule aux vœux, aux vies, aux larmes :
« Rien qu'une main (*bis*), Français, je suis sauvé !

« Rien qu'une main ? malheur à qui l'implore !
« Passons, passons ! s'arrêter, et pour qui ? »
Pour un héros que le fleuve dévore :
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe ! on fuit. La frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé. »

Il va périr ; non, il lutte, il surnage ;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé ! dit-il, lorsqu'au rivage,
« J'entends le feu, je vois luire l'acier !
« Frères, à moi ! vous vantiez ma vaillance.
« Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé !
« Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Point de secours ! et sa main défaillante
Lâche son guide : adieu, Pologne, adieu !
Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je ? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé.
« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

Point de secours ! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin, mais une voix plaintive
Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux ;

Et depuis peu : (grand Dieu, fais qu'on me croie !)
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé ! »

Si la sympathie et les encouragements de la France ne nous ont pas manqué pendant la guerre, lors de notre chute son affliction ne fut pas moins vive. J'en recueille l'expression dans les poésies suivantes extraites de la *Némésis* de M. Barthélemy, poète distingué comme les deux premiers dont j'ai cité les vers.

Seize septembre 1831.

Vendredi soir, jour où fut connue à Paris la capitulation de Varsovie, qui avait ouvert ses portes aux Russes le 8 *du même mois.*

Destinée à périr !!! l'oracle avait raison !
Faut-il accuser Dieu, le sort, la trahison ?
Non, tout était prévu, l'oracle était lucide.
Qu'il tombe sur nos fronts le sceau du fratricide !
Noble sœur ! Varsovie ! elle est morte pour nous !
Morte un fusil en main, sans fléchir les genoux ;
Morte en nous maudissant à son heure dernière ;
Morte en baignant de pleurs l'aigle de sa bannière,
Sans avoir entendu notre cri de pitié,
Sans un mot de la France, un adieu d'amitié !

Tout ce que l'univers, la planète des crimes,
Possédait de grandeur et de vertus sublimes ;
Tout ce qui fut géant, dans notre siècle étroit
A disparu ; tout dort sous le sépulcre froid !
Cachons-nous, cachons-nous ! nous sommes des infâmes ;
Rasons nos poils, prenons la quenouille des femmes,
Jetons bas nos fusils, nos guerriers oripeaux,
Nos plumets citadins, nos ceintures de peaux ;
Le courage à nos cœurs ne vient que par saccades ;
Ne parlons plus de gloire et de nos barricades ;
Que le teint de la honte embrase notre front ;
Voulez-vous voir venir les Russes : ils viendront !!!

La France s'unit à ce cri déchirant de douleur et de désespoir que laissait échapper l'âme ardente de l'auteur de la *Némésis*. La population parisienne s'y associa par des manifestations publiques.

M. Barthélemy publia encore la pièce suivante le 25 septembre 1831.

Varsovie.

Venit summa dies et ineluctabile tempus.

Les rois prennent le deuil quand les monarques meurent,
Tel est l'usage antique entre ces grands voisins ;
Ils honorent ainsi, sans que leurs yeux les pleurent,
Des hommes inconnus qu'ils nomment leurs cousins.
Simulacre obligé des tristesses humaines !
Ils règlent leur douleur par mois ou par semaines ;
Leur chagrin d'étiquette a des termes subits ;
Ils prolongent gaîment ces lamentables rôles
Jusqu'à ce qu'un valet leur dise ces paroles ;
Sire, ne pleurez plus, voilà d'autres habits.

Et nous qu'a contristés une peine si forte,
Quand notre sœur aimée est pendue à la croix,
Quel deuil porterons-nous quand la Pologne est morte ?
Faut-il suivre aujourd'hui l'étiquette des rois ?
Quelle nuance attend notre sombre toilette ?
Faut-il qu'elle soit noire, ou blanche, ou violette ?
Quel symbolique fard teindra notre douleur ?
Le rouge, mes amis, c'est le deuil militaire ;
Rouge comme le sang qui jaillit d'une artère ;
Varsovie en mourant avait cette couleur.

Une douleur royale effleure l'épiderme,
Jamais chagrin de cour n'a blanchi des cheveux ;
Mais la douleur d'un peuple est saignante et sans terme ;
Un père au lit de mort la lègue à ses neveux :
C'est le deuil qui nous suit en pointes corrosives,
L'entretien des travaux et des heures oisives.
Le spectre se réveille avec nous le matin,
Qui fait tomber des pleurs dans nos coupes rougies,
D'un verdâtre reflet couronne les bougies,
Et met un catafalque au milieu d'un festin.

Non, le sang veut du sang ! pleurer c'est une honte !
Le deuil même n'est plus qu'un appareil menteur ;
Ce qu'il nous faut, à nous, c'est la vengeance prompte,
C'est un drame de guerre où chacun soit acteur :
Eh ! qu'importe l'hiver, temporiseurs timides ?
Avons-nous toujours eu le ciel des pyramides ?
C'est en hiver que l'aigle étouffa les Strélitz ;
La glace est notre pont sur la Meuse et la Sambre ;
Austerlitz rayonna sur nous le deux décembre,
Le printemps ressuscite au soleil d'Austerlitz.

Voilà le cri du peuple ! il éclate, circule
Comme un dernier écho parti de la Vistule,
Et pour se faire entendre aux oreilles des sourds
L'émeute polonaise est dans nos carrefours.

O noble Varsovie! ô sœur assassinée !
Ceux qui t'avaient d'avance à périr destinée,
Que font-ils aujourd'hui? Pleurant le grand malheur,
Parmi le deuil public ont-ils traîné le leur?
Les pieds nus, l'œil éteint, les têtes abattues,
Les a-t-on vus passer sur le pont des statues?
Avez-vous entendu leurs cris de repentir?
Ont-ils pleuré trois jours sur le peuple martyr ?
De l'assassin Tartare impassible complice,
Perrier s'est-il couvert de cendre et de cilice?
Justice est-elle faite? et le froid *Moniteur*
A-t-il mis sur leurs noms le sceau réprobateur?
Non, rien n'a secoué leur coupable inertie;
Frappez sur le caillou de la diplomatie,
Il n'en jaillira point d'étincelles de feu ;
Là, tout est calculé, jusqu'au poids d'un cheveu;
Pour qu'un cabinet pleure, il faut un protocole;
Bien plus! comme un régent d'une mutine école,
Plus hardi que jamais, Perrier, le lendemain,
Vint siéger au sénat la férule à la main;
L'orgueil, prêt à quitter l'hôtel des Capucines,
A poussé plus avant ses profondes racines :
Ils sont venus tous deux sans pleurs pour nos héros,
Sans haine pour le czar, sans fiel pour les bourreaux,
Et quand d'un peuple entier la tombe est assouvie,
Ils ont dit froidement : L'ordre est à Varsovie!
Ils l'ont dit! et les murs du saint temple des lois
N'ont point sué le sang à travers leurs parois;
Et les claqueurs payés, par qui tout se décide,
Ont tous battu des mains à ce grand homicide;
Et les dieux du budget, demain reconnaissants,
Acquitteront en or ces fétides encens!
Ah! si la bayonnette, à leur voix accourue,
N'eût imposé silence aux conseils de la rue,
Si les longs roulements des obstinés tambours
N'eussent couvert sa voix qui parlait aux faubourgs:

Si Perrier pour s'ouvrir de périlleuses traces,
N'eût fait autour de lui galoper des cuirasses,
Et devant le sénat, à la place des gonds,
N'eût sous le péristyle incrusté deux dragons,
Sans doute, mitigeant sa crise de colère,
Il eût mieux respecté la douleur populaire,
Et sans justifier un honteux abandon
Son orgueil eût peut-être imploré le pardon.
Certes, quand la tribune érigée en prétoire
Cita le ministère à l'interrogatoire,
Elle nous présageait de plus nobles efforts ;
Que n'a-t-elle écouté le jury du dehors?
Le crime était flagrant et les preuves précises;
Il fallait le juger à ces grandes assises ;
Le fort de Ham est vaste, et pour les trahisons
Il peut encore ouvrir de nouvelles prisons.
Mais non ; grâce aux douceurs du ton parlementaire,
Le procureur du peuple a fini par se taire,
Et les deux Scipions, sortis tout radieux,
Montant dans leur voiture, ont rendu grâce aux dieux.

Ainsi de tout destin notre France maîtresse
N'a donc pu secourir une sœur en détresse !
Varsovie était loin : un compas à la main,
Les froids calculateurs ont toisé le chemin ;
Car, pour se faire entendre à leur charité morte,
Il faut que le malheur pleure assis à leur porte.
Ah ! depuis neuf longs mois que nos frères proscrits
Fatiguent l'univers de lamentables cris,
S'ils eussent étalé leur misère profonde
A quelque peuple assis aux limites du monde,
A ces hommes cuivrés des lointains archipels,
Qui répondent toujours aux belliqueux appels,
Et qui sur leurs bras nus gravent par des entailles
Les services rendus sur les champs de batailles ;
Ces peuples généreux n'auraient pas calculé
Si la voix de douleur part d'un sol reculé,

Ni compris qu'au-delà de telle latitude
L'homme civilisé s'absout d'ingratitude :
Mais saisis tout à coup d'un électrique élan,
Des îles du Cancer aux flots du Magellan,
Ils auraient réveillé tout le peuple insulaire ;
Et de là, l'œil tendu vers l'étoile polaire,
Troublant la vaste mer de chants de mort joyeux,
Emportant dans leurs mains les os de leurs aïeux,
Ils auraient eu le temps, avant son agonie,
D'arriver par Tilsit dans la Lithuanie ;
Et contre l'aigle noir que l'été fatiga,
Le peuple océanique eût défendu Praga.
Et nous, nous leurs voisins, nous qui sous le grand règne,
Avons de notre sang rougi la même enseigne,
Quand tous ces naufragés, les yeux vers nos climats,
Hissaient leur pavillon à la pointe des mâts,
Qu'ont fait nos citoyens pour leurs compagnons d'armes ?
Ils se sont cotisés pour verser quelques larmes ;
Puis, sur leur front chagrin resserrant le bandeau,
Ils ont laissé la vague engloutir le radeau.

Mais que sert de nourrir de poignantes pensées ?
Ce désastre a pris rang dans les choses passées.
Varsovie a vécu !... ses murs sont démolis
Et les peuples du Nord ont leur Nécropolis.
Qui sait ? peut-être à l'heure où le chagrin me navre,
Le grand-duc donne un bal dans la cité-cadavre ;
La fête est ravissante aux lueurs des flambeaux ;
De longs tapis de Perse ont caché les tombeaux ;
Les fleurs et les parfums sont semés sur la fosse.
Les voilà tous rangés autour du chef molosse,
Tous ces feld-maréchaux, tous leurs aides de camps,
Soldatesque difforme échappée aux Balkans ;
Aux grincements aigus des grossières cithares,
Ils dansent ; voyez-vous leurs petits yeux tartares ?
Ne se donnent-ils pas les grâces de Paris,
Avec ces fronts kalmoucks platement équarris,

Ces faces de mandrille aux saillantes narines,
Et ces gésiers hideux qui gonflent leurs poitrines?
Sentez-vous autour d'eux cette odeur de bétail?
Oh! de nos douces mœurs grotesque épouvantail!
Gentillesses d'ours blanc, valses d'hippopotames!
Ils agitent le sabre et demandent des femmes!
Des femmes! il leur faut celles d'un noble sang;
Ils meurtrissent leurs chairs d'un contact flétrissant:
Puis, quand ils sont repus des blondes Scandinaves,
Ils les poussent du pied aux mains de leurs esclaves,
Et l'estomac brûlé de lubrique alcool,
Les sauvages Baskirs hurlent un chant mongol.

Hélas! ce n'est pas tout : à ce jeu sacrilége,
La triste Varsovie a fourni son cortége;
Traîtres dont l'infamie a gangrené le cœur,
Ils sont venus lécher la botte du vainqueur,
Ces hommes du milieu dont la bouche impunie
Au peuple polonais prêchait l'ignominie;
Ils sont enfin sortis de leurs caveaux profonds
Tous les Dupins du Nord, tous les lâches bouffons;
A l'exécrable bal où le Czar les invite
Ils viennent égayer le hibou moscovite,
Et du sang fraternel fumant sous ces lambris
Au prince impérial ils demandent le prix.
Et cependant, la nuit de cette horrible fête,
Sans guide, sans abri pour reposer leur tête,
D'héroïques soldats, exilés de leurs toits,
S'enfoncent au hasard dans le désert des bois.

Varsovie a brisé sa couronne murale,
Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ombre sépulcrale,
Un spectre qui conduit sur des steppes sans fin
Des soldats décimés par la guerre ou la faim...
Oh! si nos bras n'ont pu sauver leur sainte ville,
Allons tous au-devant des modernes dix mille!

Que du moins nos vaisseaux, tutélaires abris,
Partent pour recevoir d'héroïques débris.
Les vaincus de Praga courent vers la Baltique;
Comme les compagnons de Xénophon antique,
Quand d'un long cri de joie ils salueront la mer,
Sans doute ils trouveront leur chagrin moins amer.
L'aigle de Frédéric, fermant son bec rapace,
Laissera le champ libre au malheureux qui passe,
Et s'il le réclamait sur la rive du port,
Nous irions à Berlin prendre son passeport;
C'est un chemin connu, Berlin est le domaine
Que la France a pour but quand elle se promène.

L'Angleterre, vaisseau de cent mille canons,
Elle qui pleure aussi sur de sublimes noms,
Avec sa voix d'airain qui porte l'épouvante
Dirait : « Laissez passer la relique vivante.
« Place aux soldats du ciel! Autriche, je le veux,
« Et malheur à qui touche un seul de leurs cheveux »
La sainte colonie arrivant sur nos côtes
Retrouverait partout des cœurs compatriotes;
Au foyer de la France elle viendrait s'asseoir,
Elle aurait une coupe à nos tables du soir,
Et chez notre bon peuple, où tant de vertu brille,
Chacun d'un nouveau fils accroîtrait sa famille;

Et puis pour adoucir leur noble adversité,
Sur le fleuve voisin une jeune cité,
S'improvisant aux yeux de la France ravie,
Adopterait ce nom : Nouvelle-Varsovie.
Heureux imitateur, l'art qui sait tout saisir,
Qui partout sous sa main sait créer un plaisir,
De mensonges bâtis bordant le cours du fleuve,
Tromperait leur exil dans une Praga neuve :
Ils reverraient encore les champs par eux semés
Et la jeune Vistule et ses jardins aimés.

De tout ce qui fut grand ces heureuses copies
Ne s'écrouleraient plus sous le fer des impies;
Car on verrait debout sur les remparts chéris
Le lancier de Pologne et l'enfant de Paris.
Pour jeter son obole à ce grand édifice,
Quel cœur reculerait devant un sacrifice?
Qui ne porterait point, par l'exemple excité,
Son atome de sable au mur ressuscité ?
Et si l'or nous manquait pour finir l'œuvre sainte,
Pour couronner Praga de sa quadruple enceinte,
Il faudrait étaler dans un nouveau bazar
Le linge ensanglanté des victimes du Czar,
Et vendre au monde entier sur nos places publiques
Des martyrs polonais les augustes reliques.
Là, pour se disputer ces restes d'une sœur,
Tout l'univers connu serait enchérisseur,
Tout homme qui pleura sa dolente agonie,
Sans doute applaudirait l'heureuse simonie (1),
Et nos femmes en deuil, brûlant d'un zèle égal,
Vendraient à ce bazar leur anneau conjugal.

O rêve de bonheur qui fonderait une ère !
Hélas! nous bâtissons la ville imaginaire ;
Nous tentons d'échauffer l'égoïsme des cours ;
Vain espoir! pour sentir ce chaleureux discours,
Pour féconder le plan que *Némésis* projète,
Il faut le cœur d'un homme et l'âme d'un poète!

En lisant ces poésies, on comprend de reste quel était l'esprit public de l'Europe civilisée, et comment il se manifesta par un accueil enthousiaste en Allemagne et en France, ainsi que nous allons le voir bientôt.

Revenons d'abord au moment terrible où, après

(1) Simonie, vente des choses saintes.

une campagne de dix mois, mêlée de succès et de revers, de gloire et de lâches trahisons, l'armée nationale, ainsi que les membres du Sénat et ceux de la Chambre des nonces et des députés, furent obligés, par une coïncidence fatale d'événements désastreux, de déposer leurs armes en Prusse et en Gallicie, pour sauver au moins l'honneur national, n'ayant pas pu sauver leur malheureuse patrie.

Emigration.

Le 4 octobre 1831, l'ordre du jour suivant fut publié :

Soldats,

Le moment terrible et décisif est arrivé. L'ennemi nous a présenté des conditions si humiliantes pour notre dignité nationale, qu'il ne nous reste rien de mieux à faire pour sauvegarder notre honneur, que de les rejeter et de franchir les frontières pour entrer dans les Etats de S. M. le roi de Prusse et y demander un refuge. La prolongation de la guerre dans l'état actuel des choses n'aurait d'autres résultats que d'attirer de plus grands malheurs encore sur le pays. Les armes que nous avons prises pour la défense de la cause sacrée d'émancipation de notre chère patrie, nous allons les déposer momentanément jusqu'à ce que l'Europe prononce sûr le sort de notre pays et sur le nôtre, l'Europe, sous la sauvegarde de laquelle nous nous mettons, tout en protestant contre la violation de nos droits imprescriptibles et contre les outrages qui nous ont été faits.

Si, contre toute attente, nos demandes n'étaient

pas exaucées, si la réparation conforme à la justice éternelle, nous était refusée par les puissances de la terre, Dieu vengera les désastres et l'injustice qui nous accablent, et la pierre tumulaire qui retombe en ce moment sur la Pologne, couvrira les nations insensibles à notre malheur.

Notre sang versé dans tant de batailles, notre persévérance, notre dévouement, notre constant amour de la patrie, l'histoire les transmettra à la postérité comme d'admirables modèles à suivre.

Soldats! marchons où nos devoirs nous commandent d'aller! Sacrifions tout, sauf notre bonne cause, que personne ne pourra jamais nous contester ni nous ravir! Marchons avec le calme de l'esprit et de la conscience, afin de mourir avec la conviction *que nous avons bien mérité de la patrie!*

Au quartier-général à Swiedzihno, le 4 octobre 1831.

Le général en chef de l'armée nationale,

MATH. RYBINSKI.

Le 5 octobre, jour de funeste mémoire, après un combat ou plutôt une escarmouche dont le but était de maintenir à une certaine distance un corps de l'armée russe prêt à nous couper la retraite, le général en chef, M. Math. Rybinski, ordonna à l'artillerie placée sur les hauteurs de tirer sur les Russes, et à la cavalerie d'exécuter plusieurs charges pour leur faire nos adieux à coups de mitraille, de sabres et de bayonnettes.

Dans l'après-midi, nous franchîmes avec armes et bagages les frontières actuelles du royaume de Prusse. Nous étions plus de trente mille hommes, d'après

feu Bonaventure Nicmojowski, dernier président du gouvernement national. Nous traversâmes Jastrzembie, et nous atteignîmes Brodnica (aujourd'hui Strasbourg). Là, nous déposâmes les armes en présence d'un corps d'armée prussien.

Dire le désespoir des officiers, sous-officiers et soldats à ce moment suprême, quand il leur fallut se séparer de leurs armes, de leurs canons, de leurs chevaux ! je ne le puis : à la pensée seule de ce navrant souvenir les larmes coulent de mes yeux. J'y supplée en rapportant ici une pièce écrite pour cette circonstance, le *Désespoir du Krakus*, dont je donne le texte polonais, de même que je citerai quelques pièces allemandes dans leur langue même, afin de n'altérer ni l'originalité, ni le sens intime, ni les nuances des pensées de leurs auteurs.

Dalej Bracia rzuéwa kosy i zaptaczmy razem,
Dzis padaja Polski losy, pod zdrady zelazem ;
Nie pomoga iuz Krakusy, choc lwia maja site
Zdrada ich oreze kruszy, o Polski mogite.
Nic iuz nie obroni,
Orta i Pogoni !..

Mito byto znosic blizny, dla drogicj Ojczyny,
Lcez iak dzisiaj rany bota, rozdarte niewola...
Polsko raniac teski czyste , zegnaj sie z nadziija
Twe choragiewki barwiste, nigdy mi powieja.
Nic iuz nie obroni,
Orta i Pogoni !..

Postepujeie simiato Rusy, iuz w Prusach Krakusy,
Podtosc Was dzisiaj zastoni, od ich dzielanej broni
Stepit zotnierz kose twarda bron' o ziemie rzucit,
Na sdrajeow spojrzat z pogarda i smutnie zanucit.
Nic iuz nie obroni,
Orta i Pogoni !..

Precz u umie taki mospanie cos' sie kryt pod pierzem.
Lepszy ia wbiatej sukmanie niz ty z Wtodzimierzem,
Choc dzis troska mym udziatem mito sie z nia chlubié,
Bo iak ty mi pomy slatem Polske, zdrada zgubié.
Nic iuz nie obroni,
Orta i Pogoni!...

Lecz ieszcze nadzicja w Nicbic, iezcze dziato ieknie
Polsko Krakus ujrzy Ciebie i w podkowki, brzeknie:
Jeszcze Moskalow wyprzemy, Matce byt wro'éiemy,
J krzy kiemy Bogu chwata, Postka nasza eata.
Oj dana, dana
Ojezyzno Kochana!!!

Traduction libre du **Désespoir du Krakus.**

Hélas! frères! jetons bas nos faulx et pleurons ensemble!
Le sort de la Pologne succombe aujourd'hui par la trahison.
Les Krakus ne peuvent plus rien, quoiqu'ils aient la force des lions;
La trahison brise leurs armes sur le tombeau de la Pologne.
Rien ne peut défendre
L'aigle blanc et son cavalier (1).

Il était doux de gagner des cicatrices pour la chère patrie.
Mais combien font souffrir les plaies déchirées par l'esclavage!
Pologne, en versant des larmes limpides, dis adieu à l'espoir;
Tes banderolles à deux couleurs ne flotteront plus désormais;
Personne ne défendra plus
Ton aigle blanc et ton cavalier.

Avancez hardiment, Russes. Les Krakus sont déjà en Prusse;
La lâcheté seule vous garantira des coups de leurs armes;

(1) Blason du royaume de Pologne et du grand duché de Lithuanie.

Le soldat a émoussé sa faulx dure et a jeté son arme à terre
Il porte un regard de mépris sur les traîtres et entonne avec tris-
[tesse l'air :

Personne ne défendra plus
L'aigle blanc et le cavalier.

A bas le beau seigneur, qui se cache sous l'édredon !
e vaux plus couvert de ma bure, que lui décoré de Wladimir (1),
Quoique je n'aie en partage que le chagrin dont je me glorifie :
Car je n'eus jamais la pensée de trahir la Pologne.

Personne ne défendra plus
L'aigle blanc et le cavalier.

Mais il est encore un espoir en Dieu, c'est que le canon gémira
[encore.
Pologne ! le Krakus te reverra et fera résonner ses éperons :
Nous chasserons encore les Russes et nous rendrons la vie à notre
[mère.
Nous crierons gloire à l'Eternel ; notre Pologne vit de nouveau
libre et entière.

O ma chère, ma chère,
Mon adorée Patrie !

Dans ce même moment, notre poète Adam Mickiewicz adressait aux Polonaises l'épitre suivante dont je donne la traduction française faite par de M. le comte Christien Ostrowski.

A une Mère polonaise.

O mère polonaise ! alors que le génie
Brille au front de ton fils de sa plus vive ardeur,
Dans ses regards si beaux de grâce et d'harmonie
De ses nobles aïeux rayonne la grandeur ;

(1) Décoration russe.

Et quand loin des enfants, compagnons de son âge,
Il s'en va du vieux barde écouter les beaux vers,
Et qu'alors tout pensif et penchant son visage
De sa belle patrie il entend les revers;

Que ton fils est à plaindre, ô mère infortunée !
Va, contemple plutôt la Mère du Sauveur,
Et regarde les maux qui l'ont environnée.....
Car un trait bien cruel va déchirer ton cœur.

Lorsque des nations, reniant leur histoire,
S'abandonnent sans crainte au plus lâche sommeil,
Son destin le condamne à des combats sans gloire,
Au trépas du martyr, sans espoir de réveil !

Ah ! qu'il aille plutôt, solitaire et farouche,
Du souffle des tombeaux respirer le poison ;
Avec le vil serpent qu'il partage sa couche,
Qu'il se fasse aux horreurs de l'humide prison.

Qu'il couve dans le sein sa joie et sa colère,
Que ses discours prudents distillent le venin,
Que son cœur soit un roc et son âme un mystère,
Qu'il soit, comme un serpent, perfide en son maintien.

Le Christ à Nazareth, aux jeux de son enfance,
Associait la croix, symbole de sa mort :
Mère du Polonais ! qu'il apprenne d'avance
Le combat qui l'attend, les outrages du sort.

Accoutume ses mains à la chaîne pesante,
Qu'il apprenne à traîner l'immonde tombereau,
A mépriser la mort sous la hache sanglante,
A toucher sans rougir la corde du bourreau.

Car ton fils n'ira point, sur les tours de Solime,
Parmi les chevaliers détrôner le Croissant.
Ni comme le Gaulois, dans son pays sublime,
Semer la liberté, l'arroser de son sang.

Il lui faudra combattre un tribunal parjure,
Recevoir le défi par un agent secret :
La lice du combat, c'est la caverne obscure ;
Un puissant ennemi va signer son arrêt.

Il meurt : pour monument et pour pompes funèbres
Il aura d'un gibet les horribles débris ;
Quelques pleurs d'une femme, et parmi les ténèbres
Les tristes entretiens de quelques vieux amis !

(*Semaine d'exil*, par M. le comte Christien Ostrowski.)

Le jour où nous avons déposé nos armes, le soleil s'est couché tristement, voilé par d'épais et sombres nuages ; il semblait partager la douleur et le deuil de la Pologne.

Le lendemain, après une nuit de fiévreuses angoisses, chaque corps de l'armée reçut l'ordre de sa destination et se mit immédiatement en route.

Le 16e régiment d'infanterie de ligne, auquel j'avais l'honneur d'appartenir, ainsi que le 2e de la même arme formant la 1re brigade de la 1re division, prit la route de Verder (Zutawy en polonais). Les pays que nous traversions appartenaient jadis à la Pologne ; les habitants, Polonais comme nous, se pressaient sur notre passage pour nous voir et compatir à notre infortune comme à la leur propre. Ils ne voulaient pas en croire leurs yeux et s'étonnaient, qu'étant si nombreux, nous eussions déposé les armes, et nous laissassions conduire comme des prisonniers de guerre, escortés par des soldats prussiens.

Je me souviens d'un pauvre paysan, chez lequel j'étais logé pour une nuit; il me disait les larmes aux yeux : « Pauvres Polonais ! si vous aviez triomphé du « monstre de Moscovie, ma fille et moi nous serions « allés vivre chez vous. Mais, puisque les choses ont

« tourné différemment, j'aime mieux rester chez moi « que de me livrer ainsi que mon enfant entre les « mains de ces sbires. »

Nous traversâmes sur notre route Neumarck, Deutsch-Éylau, célèbre par la victoire remportée en 1807 par les Français sur les Russes, Rosemberg, Marienbourg (Malborg en polonais), et nous prîmes nos cantonnements à Tigenhoff au Verder pour quelque temps seulement; car bientôt après arriva l'ordre du gouvernement de nous séparer de nos braves soldats.

Les officiers de notre brigade furent envoyés à Saalfeld, petite ville de la vieille Prusse ou Prusse ducale. A mon premier comme à mon second passage par Marienbourg, je fus logé sur la Grande Place, n° 16, chez un jeune horloger nommé Kauffmann, qui me fit ainsi que sa sœur un accueil flatteur, dont j'ai toujours conservé un bien doux souvenir. Il est vrai de dire que partout où nous passions nous recevions des marques de sympathie, non-seulement des anciennes populations polonaises, mais encore de celles d'origine allemande. Le gouvernement même de S. M. Frédéric-Guillaume III nous traitait assez bien, nous accordant une solde suffisante pour vivre, nous laissant jouir paisiblement de la cordiale hospitalité des habitants, tâchant d'adoucir le sort déplorable que nous avaient fait les désastres sous lesquels nous avions succombé.

A Saafeld, nous étions très-bien vus et choyés de tout le monde. Je me rappelle surtout le café de M. Hartmann, où nous passions agréablement nos loisirs, malgré l'agitation et les émotions diverses que nous causait la préoccupation de notre sort à venir. Nous attendions avec impatience des ordres ulté-

rieurs, lorsque, vers la mi-décembre, arriva M. Kaunitz, colonel des hussards noirs prussiens, avec la mission expresse de nous engager à demander l'amnistie, ou plutôt à retourner en Pologne sur la seule parole du bon vouloir de l'empereur Nicolas.

Fort peu d'officiers acceptèrent cette proposition; presque tous préférèrent l'émigration, dans quelque pays de l'Europe que ce fût, ou même dans le Nouveau-Monde. Quant à nos braves sous-officiers et soldats de toutes armes, la masse entière partageait le même sentiment. Ils ne se séparèrent de nous que les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur; car ils ne nous cédaient en rien en fait de patriotisme. Ils le prouvèrent par les nombreux et sanglants combats qu'ils livrèrent après notre départ aux soldats prussiens qui les forçaient, à coups de crosses et de bayonnettes, à rentrer en Pologne. Que de braves épargnés par le fer, les balles moscovites et le choléra asiatique, désarmés qu'ils étaient, furent lâchement assassinés par la soldatesque prussienne!

Départ.

Je fis mes adieux à nos amis de Saafeld le 19 décembre, et le 21 j'arrivai à Stum, ville autrefois polonaise, mais où personne aujourd'hui ne comprend notre langue, tant l'élément germanique a pénétré dans les mœurs et les habitudes de la population actuelle. C'était le rendez-vous de ceux qui s'étaient décidés à émigrer; aussi de tous côtés il y arrivait des officiers de toutes armes avec quelques sous-officiers, et des soldats en très-petit nombre que le gouverne-

ment prussien nous permettait de garder comme domestiques, un sur quatre officiers. Nous nous formions en colonnes de 120 à 150 sous le commandement d'un officier supérieur, et aussitôt les passeports délivrés, nous partions accompagnés d'un officier et de quelques soldats prussiens, chargés de nous faciliter les transports et les logements partout où nous passions, le tout aux frais de leur gouvernement. Il faut que je paie ici un juste tribut de reconnaissance à MM. les officiers prussiens; ils étaient admirables d'égards et de dévouement pour nous; nous fûmes heureux même de leur offrir quelques objets en souvenir de leurs bons offices.

Je me trouvai dans la troisième colonne de départ, commandée par M. le major Balthazar Labecki, du 1er régiment de chasseurs à pied. Nous quittâmes Stum le 23 de grand matin et par un temps très-froid; nous étions en plein hiver. Nous traversâmes encore une fois Marienbourg, où je n'eus que le temps de renouveler mes adieux à la jeune famille Kauffmann, et nous nous dirigeâmes sur Dirschau.

Les jours suivants, nous passâmes très-rapidement Stargard, Czersk, Kronic, Petersvalde, Jastrow, Deutsch-Krone, Schloppe, Woldenberg, Friedberg, Lantzberg, et enfin la forteresse de Küstryn, où nous craignions, mal à propos, d'être retenus; mais après y avoir passé une demi-journée et une nuit, nous partîmes pour Francfort-sur-l'Oder, grande et belle ville où nous fûmes accueillis avec beaucoup de bienveillance, non-seulement par les habitants, mais encore par MM. les officiers prussiens. La soirée que j'y ai passée est encore aujourd'hui un de mes plus agréables souvenirs.

La sympathie des habitants devint plus démonstrative encore lorsque, quatre milles plus loin, nous approchâmes de Beeskow. Le bourgmestre vint au-devant de nous à la tête du conseil municipal, nous harangua longuement en nous félicitant de notre arrivée dans sa ville. Nous fûmes sensiblement touchés de cet accueil officiel tout nouveau pour nous. Une réception non moins chaleureuse nous attendait encore à Lübben. Partis de là, nous traversâmes les villes de Luckau, Hercberg, la forteresse de Torgau, où nous nous attendions à être enfermés; mais nous en fûmes encore quittes cette fois pour la peur. On nous en fit partir le lendemain, comme d'habitude, sur des voitures de paysans pour Eilenburg et nous entrâmes, le 13 janvier 1832, dans le royaume de de Saxe, à Tauchen; où nous trouvâmes préparé un déjeûner confortable.

Beaucoup de gens distingués y étaient venus à notre rencontre, de Leipzig et des environs. La route jusqu'à Leipzig était couverte de cavaliers, d'équipages élégants, de personnes à pied qui obstruaient littéralement le chemin et empêchaient d'avancer. Partout les cris *Vive la Pologne! Vivent les Polonais!* se faisaient entendre et redoublaient de force à mesure que nons approchions de la ville, où nous eûmes beaucoup de peine à pénétrer, tant les avenues, les faubourgs et les rues étaient remplis de gens appartenant à toutes les classes de la société.

Les Saxons depuis longtemps sont liés avec les Polonais. Au XVIIIe siècle, deux de leurs électeurs, occupèrent le trône de Pologne comme rois électifs. Plus tard, la constitution de 1791 transformait le chaos aristocratique et républicain de la Pologne en un royaume constitutionnel, héréditaire dans la fa-

mille des électeurs de Saxe, et de ces deux peuples d'origines différentes elle n'en faisait qu'un seul, par une alliance consentie d'un commun accord, et non imposée de force comme celle à laquelle les czars de Russie veulent nous contraindre.

Il y avait à Leipzig un comité composé de Polonais et de quelques-uns de nos plus chauds partisans saxons. Déjà ce comité avait quelques fonds à distribuer aux plus nécessiteux des émigrants, dont le nombre alors était fort restreint, parce que, comme nous l'avons déjà dit, nous touchions tous du gouvernement prussien une solde suffisante. Nos amis nous offrirent un dîner splendide dans les premiers hôtels. Je n'oublierai jamais ce qui m'arriva sur la fin du repas. Pendant que je m'abandonnais à causer avec un brave saxon qui était mon voisin, je me sentis frapper si rudement sur l'épaule droite que je me levai brusquement croyant à une insulte; mais à l'instant je fus saisi par des bras vigoureux, et j'entendis crier à mon oreille : « O mon brave et fidèle « ami, permets que je t'embrasse cordialement. « Muet de surprise à cette démonstration d'amitié toute allemande, je ne pus que m'asseoir, m'efforçant de calmer les sentiments divers qui m'agitaient, et malgré la douleur que je ressentais à l'épaule, il me fallut embrasser ce chaleureux ami et trinquer avec lui à la prochaine résurrection de la Pologne.

Après le repas, on nous fit parcourir toute la ville pour nous en montrer les principaux monuments ; ensuite nous dirigeâmes nos pas sur les rives de l'Elster, où périt le prince Joseph Poniatowski, et où son corps fut retrouvé; cette excursion était pour nous un devoir. Nous y vîmes avec plaisir et avec une vive satisfaction pour notre orgueil national un

petit mausolée en marbre blanc, portant l'inscription suivante :

POMNIK X. J. PONIATOWSKIEMU,
D. 19 PAZDZIERNIKA 1813 R. ZYT LAT 52.
TE SKROMNA PAMIATKE, LZAMI SWEMI SKROPIONA
POLAK WSPOL RODAKOWI
ZOTNIERZ WODZOWI SWEMU POLOZYL ! ! !
ALEXANDER ROZ'NIECKI.

Mausolée du prince Joseph Poniatowski, mort à l'âge de 52 ans, le 19 octobre 1813. Ce modeste monument, arrosé de ses larmes, un Polonais à son compatriote, un soldat à son général l'a fait ériger.

Quelques émigrants, qui nous avaient précédés à Leipzig, avaient effacé, à tort, le nom de celui qui avait érigé ce monument, car c'était la plus belle action de sa vie. Ce fut sans doute parce que, depuis lors, il avait accepté les fonctions de chef de la police secrète de Varsovie sous le grand-duc Constantin Paülowicz.

Ce mausolée a inspiré les vers suivants à M. A. de Custine, lors d'une visite qu'il fit au tombeau de Poniatowski à Leipzig, le 20 septembre 1836. *Chronique*, t. 3 p. 323.

C'était le soir, la pluie avait fait plier l'arbre,
Dont les rameaux soyeux pleurent sur l'humble marbre,
Où fut gravé le nom de gloire et de douleur,
Du héros qui périt pour sauver l'Empereur.
Mort qui, dans le bon temps, valait mieux que la vie,
Et qui, même aujourd'hui, doit encor faire envie

Aux peuples engourdis dans ce sommeil épais,
Qui pour les abrutir a pris le nom de paix.
Une famille en deuil pleurait là réunie :
« Nous n'avons que la mort pour fuir la tyrannie ;
« C'est bien du sang des preux qui bout dans notre cœur,
« Mais il ne peut pas couler comme a coulé le leur :
« Plus de guerre!... Fléchir ou conspirer dans l'ombre ;
« Des traîtres, par vertu, grossir le triste nombre ;
« Baiser les pieds du maître, en jurant contre lui ;
« Voilà tous les exploits des héros d'aujourd'hui !

« Celui-ci dans sa chute, a pu se dire encore
« Qu'il servait le pays que son trépas honore ;
« La France alors marchait vers un but incertain,
« Et l'aveugle Pologne unissait son destin
« A celui d'un grand peuple armé par un grand homme,
« Pour ramener le monde aux prodiges de Rome ;
« Sans penser que la gloire a ses piéges dorés,
« Qui de ses sectateurs d'abord sont ignorés,
« Puis, s'ouvrant tout-à-coup sous le pied le plus ferme,
« Aux plus vastes projets marquent enfin leur terme.
« Si Leipzig avait vu d'autres drapeaux vainqueurs,
« Nous aurions vu plus tard reverdir nos couleurs,
« Et la Pologne en feu, secouant ses entraves,
« Eût rendu fers pour fers à ses tyrans esclaves.
« Sous ce marbre bien plus qu'un homme est englouti :
« Nous y venons pleurer un peuple anéanti. »

Le jeune homme se tait ; son noble front se penche ;
Il s'approche du saule, il en coupe une branche ;
Et sa mère qui pleure adoucit ses regrets,
En adorant tout bas les éternels décrets.

Cependant la nuit vient, et, sous son voile humide,
Cache l'Elster fangeux qui fuit d'un cours rapide
A travers les brouillards et les touffes d'osiers
Dont se couvre ce bord funeste à nos guerriers.

Sans parler, je suivais cette noble famille :
Les deux fils, l'un proscrit, et la mère et la fille,
Pleuraient le triste honneur d'être nés polonais,
Et m'enviaient celui de m'appeler français !
La gloire qui ne sert qu'aux discordes publiques,
La licence forgeant les sciences politiques,
L'espionnage assis, même au coin du foyer :
Cette histoire avait bien le droit de m'effrayer !
Et puis je méditais sur tant de destinées,
Dans un lieu, dans un jour à finir condamnées :
Tant de frères, d'amis, seuls, sans un mot-d'adieu !...
Emportés tout vivants au tribunal de Dieu !...
Chaque fois que mon pied posait sur cette terre
J'entendais une voix qui me criait : Mystère !...
Et ces cris se mêlaient aux murmures des vents...
Je n'appartenais plus au monde des vivants...

A mes yeux fascinés tout devenait fantôme ;
Satan me conduisait dans le sombre royaume
Où les peuples, brûlés jusqu'en leurs ossements,
Font la guerre à la nuit, au vide, aux éléments.
Qui m'aurait dit alors qu'un beau jardin de ville,
Avec ses courts gazons et son pont inutile,
Croissait élégamment dans ces champs des combats
Cultivé par l'orgueil d'un bon marchand de bas ?
Je ne l'aurais pas cru !... Travail de la nature,
Travail de l'industrie, inhumaine parure,
D'un sol fertilisé par le sang des humains :
Je ne vous voyais plus dans mes songes divins !

Mais des voix de la terre ont frappé mon oreille,
Et de sa vision mon esprit se réveille.
J'entends le mot adieu, mot toujours solennel,
Qui dit départ d'un jour ou départ éternel.
Je leur réponds : « Partez ! que le Ciel vous protége,
« S'il vous condamne au joug, qu'un noble espoir l'allége,

« Au secours du présent appelez l'avenir,
« Méritez le bonheur... c'est plus que l'obtenir...
« Adieu! » Ces simples mots firent couler leurs larmes
Sans amertume, et moi je trouvai quelques charmes
A voir tomber ces pleurs qui présageaient pour eux
Des sentiments plus doux et des jours plus heureux.
Auprès de ce tombeau leur haine s'est tarie;
En retrouvant la gloire, ils rêvent la patrie,
Et peut-être le temps, ce dieu des nations,
Changera leurs regrets en bénédictions.

Le prince Joseph Poniatowski était aussi connu et aussi aimé en France que les maréchaux et les généraux les plus illustres; son nom y était, pour ainsi dire, aussi populaire que celui de Napoléon. Dans toutes les chaumières des habitants des campagnes, comme chez les ouvriers des villes, au nord, au midi, dans l'est comme dans l'ouest, partout on voit suspendus aux murs des tableaux représentant quelques épisodes de la vie du prince, et surtout sa fin tragique. On se souvient de lui, on en parle comme d'un contemporain. Il est pour le peuple le fidèle portrait de la nation polonaise entière, comme le feront comprendre ces quelques vers de M. Edgard Quinet, extrait de son poème intitulé *Napoléon.* (*Chronique*, t. IV. p. 144.)

Poniatowski.

Ainsi qu'une noire fumée
Aux flancs des monts, toute une armée
S'est dissipée avant la nuit,
Avant le jour, pâle et sans bruit
Un cavalier passe dans l'ombre
Ah! que sa lance est froide et sombre!

Sur son chemin retentissant
Qu'elle a déjà pleuré de sang !

— Ma bonne lance polonaise,
Qui ce matin tressaillais d'aise,
Pourquoi pleures-tu, dis-le moi ?
— Poniatowski, noble roi !
Je ne sais pas, quand vient cette heure,
Pourquoi j'ai froid, pourquoi je pleure,
Le ciel est lourd, l'herbe gémit,
Le fleuve est grand, le bord frémit.

— Toi, mon vaillant cheval de guerre,
Qu'as-tu pour baisser ta crinière ?
— Poniatowski, noble roi !
Le sabre est las, la lance a froid.
Fuyons là bas, vers mon étable
Où dans leur litière de sable,
Comme un cheval sous les harnais
Dorment les fleuves polonais.

— Ton étable est dans la mêlée,
Sous les pas des lions foulée ;
Ton herbe croît dans les combats.
La Pologne n'est plus là bas :
Elle est toute ici sur la grève,
Avec ma lance, avec mon glaive,
Avec la dépouille des morts
Que ce fleuve arrache à ses bords.

Sans que l'aiguillon l'éperonne
Ah ! le noble cheval frissonne.
Sans que son maître ait dit un mot,
Il s'est élancé dans le flot.
Le flot blémit, l'onde murmure
On voit surnager une armure,
Puis tout se tait, puis tout sanglant
Le fleuve se vide en tremblant.

Ah ! quand reviendra sur la grève
Le cavalier avec son glaive ?
Déjà cent vagues l'ont bercé ;
Déjà mille flots ont passé.
Quand sortira-t-il de l'abîme ?
La vague pâlit à sa cime ;
L'hirondelle effleure le bord ;
Le flot se tait, le flot s'endort.

Quand reviendra dans sa vaillance
Le cavalier avec sa lance
Aux bords des fleuves polonais ?
Quand son cheval sous le harnais
Retrouvera-t-il son étable ?
La vague caresse le sable ;
Le pluvier niche sur le bord ;
Le flot se tait, le flot s'endort.

On me pardonnera cette digression après laquelle je poursuis mon récit. Après vingt-quatre heures du plus agréable séjour, nous nous séparâmes avec douleur de nos amis de Leipzig, en leur disant au revoir et à bientôt. Je regrette de ne pas pouvoir citer les noms de quelques-uns d'entre eux : je ne retrouve sur mon carnet que celui de M. Carl Hopstorck, Leipzig, Haynst rase, n° 203. S'il est encore vivant, qu'il agrée mes vifs remercîments pour la cordiale hospitalité que j'ai trouvée chez lui. — Qu'il repose en paix, s'il n'est plus ! Hommage à sa mémoire ! ainsi qu'à la mémoire de ceux qui l'auront suivi dans la tombe, et que j'ai déjà nommés, ou que je nommerai dans la suite.

Partis de Leipzig, nous avons passé par Margranstad, Weissenfeld, Nauburg, où nous fûmes par-

faitement accueillis, et plus particulièrement encore dans cette dernière ville.

Nous traversâmes ensuite Eckardtoberg, et de là, nous arrivâmes à Weimar, où nous fûmes conduits au galop et par des rues détournées, afin de dérober notre vue aux habitants. Cette mesure nous blessa au point que nous refusâmes le dîner qui nous fut offert par S. A. le grand-duc régnant, beau-frère de l'empereur Nicolas, dans une auberge de la route à une heure de Weimar.

Ce jour, nous couchâmes à Erfuth, forteresse occupée par les Prussiens, et le lendemain nous étions à Gotha, riche et jolie ville, où nous fûmes reçus très-amicalement et même traités aux frais de S. A. le grand-duc régnant ; ce prince, non content de nous avoir envoyé du gibier de sa chasse, nous honora de sa visite pendant que nous étions à table. S. A. s'entretint longuement avec le commandant de notre colonne, le major Labeski et avec plusieurs officiers de tous grades. C'était pour nous une grande consolation de nous voir considérés et fêtés, non-seulement par toutes les classes de la société, mais encore par une tête couronnée. Que Son Altesse veuille bien agréer l'expression respectueuse de notre bien vive reconnaissance pour l'accueil généreux et plein de noblesse fait à tous nos compatriotes émigrants. Tant que nous vivrons, ce souvenir vivra dans nos cœurs.

Nous nous dirigeâmes le lendemain sur Eisenach, Vachau, Hersfeld. Si ma mémoire ne me trompe pas, ce fut avant d'arriver à cette dernière ville, que nous rencontrâmes tout un pensionnat de jeunes gens venus à notre rencontre avec leurs professeurs. En un clin-d'œil, et sans demander permission, cette bouillante jeunesse eut envahi nos charriots ; elle se mit à

causer avec nous, à chanter des chansons patriotiques allemandes avec autant d'intimité que si nous nous fussions connus depuis longtemps. Aussi en étions-nous tous attendris.

Voilà une manifestation de la sympathie et de l'hospitalité allemandes dont on n'a pas une idée dans notre pays, où l'on regarde comme ennemi tout ce qui porte le caractère de la race germanique : idée fausse contre laquelle proteste toute l'émigration polonaise. Car il ne faut pas confondre les bourgeois prussiens, les habitants de la Saxe surtout, et de divers autres Etats, et ceux des provinces rhénanes, chez lesquels on trouve une bonhomie, une franchise, une pureté de mœurs et un sentiment de l'hospitalité dignes des premiers âges, avec la soldatesque brutale et les employés rapaces qui se font passer pour allemands dans les provinces polonaises soumises à la domination de la Prusse et de l'Autriche.

Dans le grand-duché de Hesse-Cassel, nous reconnûmes avec surprise que nos couleurs nationales, blanc et amaranthe, étaient aussi celles de ce pays; la garde nationale portait le même uniforme que le nôtre, à l'exception du schako. Partout des visages ouverts et gracieux, partout un accueil expansif qui me faisaient illusion ; un moment je me crus au sein de ma chère patrie. Hélas ! cette illusion dura peu ; au lieu du polonais, le pur allemand seul frappait mon oreille, et mes yeux se désillant, je ne voyais plus que la route de l'exil.

En la poursuivant, nous atteignîmes Alsfeld, Grunberg : partout même accueil. Je mentionnerai particulièrement Friedberg, dans le duché de Hesse-Darmstadt, où nous passâmes une nuit agréable au Casino. J'avais inscrit sur mon carnet une note au crayon

commémorative de cette nuit; je regrette de n'y avoir pu déchiffrer que le nom de M. le capitaine Krauss, au souvenir duquel je l'avais consacrée.

Le 21 janvier 1832, nous arrivâmes dans la ville libre de Francfort-sur-le-Mein. La réception qu'on nous fit fut tellement brillante qu'elle mérite que je m'y arrête un instant pour en rappeler tous les souvenirs.

A notre approche, nous fûmes salués par un rassemblement immense de peuple poussant énergiquement les cris de : *Vive la Pologne! Vivent les Polonais! Pereat Nicolas!* Ces cris faisaient suffisamment comprendre l'esprit qui animait cette foule. Lorsque nous entrâmes dans la ville, toutes les fenêtres étaient garnies d'hommes, de dames et d'enfants. Partout s'agitaient des mouchoirs blancs; partout on levait les chapeaux et les bras; partout on répondait aux cris de la foule qui nous faisait cortége.

Descendus dans les hôtels de premier ordre, nous fûmes aussitôt entourés d'amis nombreux qui nous conduisirent dans nos chambres pour nous reposer.

Après un peu de repos et notre toilette faite, nous fûmes conviés à un dîner splendide qui nous attendait au milieu d'une société choisie. A le voir, on n'aurait pas dit que c'était un repas préparé pour de pauvres émigrés, pour des vaincus fuyant loin de leur malheureuse patrie, mais bien plutôt pour des vainqueurs ayant le droit de se montrer difficiles. Tel était le luxe déployé que nous le comparâmes au festin de Balthazar; ce qui fit naître maints gais propos, Balthazar étant le nom de baptême du commandant de notre colonne; on le félicitait d'être le convive et non l'amphytrion.

Après le dîner qui dura plusieurs heures, on nous conduisit à la promenade dans les différents quartiers

de la ville pour en voir et admirer les nombreux monuments et édifices publics. Le peuple se précipitait en foule sur nos pas, et malgré le froid rigoureux, nous étions constamment obligés d'avoir la tête découverte pour répondre aux acclamations de la sympathie enthousiaste dont nous étions l'objet. Si, fatigués de la marche, nous entrions dans les cafés, tout le monde se levait, et nous étions salués des mêmes cris : *Vivent les Polonais! Vive la Pologne! Pereat Nicolas!*

Dans un de ces cafés, j'eus le plaisir de voir Mme Adèle Smiatkowska, portant, comme on le voit, un nom polonais, mais ne comprenant pas un seul mot de notre langue. C'était une véritable fille de cette bonne et vieille Allemagne qui nous traitait si bien. Elle était heureuse de voir et de causer avec des compatriotes de son mari, qui, si je ne me trompe, était dans le commerce.

Des dames et de jeunes demoiselles, non moins désireuses de nous voir que les hommes, entraient dans les cafés avec leurs maris ou leurs parents, afin de pouvoir causer un instant avec nous et nous questionner, soit sur les événements de la guerre que nous venions de soutenir, soit sur les parents et amis que nous avions laissés dans notre pays. Ces demandes toutes naturelles, preuves d'un intérêt sincère, ne laissaient pas que de réveiller en nous de douloureux souvenirs au milieu du bruit de cette ovation.

Sur le soir, en sortant d'un café, je demandai la liberté de me promener seul un instant dans la rue avoisinant mon hôtel ; mais à peine sorti, je fus presque immédiatement enveloppé par des jeunes gens de douze à seize ans qui me firent littéralement prisonnier. Ils m'emmenèrent bon gré mal gré dans une

brasserie, où il me fallut trinquer de nouveau avec eux. Ne voulant absolument pas me quitter, ils me conduisirent ensuite en procession au théâtre, dont ils ne me laissèrent pas même payer l'entrée. Leur nombre s'était accru à mesure que nous avancions. Quelques-uns des plus grands montèrent avec moi aux premières loges; les autres m'attendirent à la porte. Lorsque je sortis, je les retrouvai tous, et en m'apercevant, ils entamèrent en chœur un chant patriotique allemand, qu'ils entremêlaient des cris habituels : *Vive la Pologne! Vivent les Polonais! Mort à Nicolas!* Ils allèrent ensuite à l'hôtel du consul de Russie dans l'intention de se livrer à quelques manifestations hostiles; mais déjà toutes les vitres en avaient été brisées la veille et l'avant-veille à l'occasion du passage des deux premières colonnes d'émigrants. J'eus toutes les peines du monde à prendre congé de ces jeunes gens qui ne me quittèrent qu'à la porte de mon hôtel et me laissèrent enfin respirer un moment en liberté; ce dont j'avais grand besoin, car après la fatigue du voyage et de ces ovations continuelles, il me fallait reprendre des forces pour assister à une petite fête aux environs de Francfort, à laquelle j'avais été invité avec trois de mes camarades.

Il ne me reste malheureusement de cette agréable journée que la note suivante inscrite sur mon carnet:

Zum Andenken an die Vergniegten Tagen in Francfurth an Mein, vond dein treun Freind, Den 21 januar 1832.

MORITH DEALH.

Le 22 janvier au matin, avant notre départ pour la campagne, j'étais sorti seul de l'hôtel pour admirer

à mon aise les beautés de la ville. J'avais à peine fait quelques pas dans la rue, lorsque je fus abordé par un homme de distinction. Après les saluts d'usage, il me pria de faire une visite à sa femme qu'il me disait être Polonaise. Sous peine d'incivilité, je ne pouvais le lui refuser; il me donna le bras, et nous nous dirigeâmes vers sa demeure en causant avec autant d'intimité que si nous eussions été deux amis d'enfance. Au bout d'une centaine de pas, nous entrâmes dans un hôtel magnifique, aux appartements richement meublés. Introduit dans un superbe salon, à peine étais-je assis, que je vis entrer une jeune femme âgée tout au plus de dix-huit à vingt ans, éblouissante de beauté, aux cheveux d'ébène, au teint d'albâtre, à la taille élevée et svelte, type d'une origine du Midi plutôt que du Nord, dont les grands yeux noirs, vifs et brillants, n'avaient rien de la langueur et de la mélancolie de nos blondes Polonaises. Après les premiers compliments : « Quoique je ne sois pas Polo- « naise de naissance, » me dit-elle en mettant la main sur son cœur, « là, bat un cœur pour la Pologne et « pour les Polonais, et j'espère que vous ne nous re- « fuserez pas le plaisir de déjeûner avec nous. Mon « mari et moi nous serons si heureux de vous posséder « quelques instants. »

Il était encore de bonne heure, à peine neuf heures; et il m'était impossible de refuser une aussi gracieuse invitation. Je passai plus d'une heure avec ce couple sans m'apercevoir que le temps s'écoulait. Il fallut pourtant se séparer, et, après nous être embrassés comme si j'étais de la famille, nous nous dîmes adieu, au revoir, à bientôt, comme nous l'avions fait dans toutes nos stations à travers l'Allemagne. Car, nous autres émigrés, ainsi que tous les Allemands, nous

pensions ne faire qu'une excursion en France, et revenir avec une invincible armée française pour rétablir les droits de la Pologne; nous espérions même visiter l'empereur Nicolas à St-Pétersbourg.

M. *** me raccompagna à mon hôtel. Que n'ai-je osé lui demander son nom? je pourrais aujourd'hui en le citant lui offrir publiquement mes remercîments pour l'amitié qu'il m'a témoignée tant à moi personnellement que pour la cause de l'émancipation de mon pays.

A peine rentré, je sortis de nouveau avec mes trois compatriotes, invités comme moi à une partie de campagne aux environs de Francfort, chez un noble et riche personnage, que nous trouvâmes à l'approche de son château, venant à notre rencontre et accompagné de quatre fort jolies personnes. Nous offrîmes nos bras à ces jeunes dames ou demoiselles et nous entrâmes au château, où nous dûmes accepter un dîner d'apparat qui nous attendait. Après le dîner, on passa au salon pour prendre le café. Tout à coup un orchestre choisi se fait entendre en provocateur : il fallut danser, valser tant bien que mal, *chacun selon sa capacité*, comme disaient feu les Saints Simoniens.

La fête fut pleine d'entrain, et sur le soir fort tard, accablés de fatigue, nous revînmes à Francfort en compagnie de nombreux amis et d'aimables personnes. Soit étourderie, soit oubli bien involontaire, excusable seulement par l'état de surexcitation où j'étais, je ne me suis pas informé du nom de l'homme généreux qui, pour nous distraire un moment de nos chagrins, nous avait si noblement fêtés. Qu'il veuille bien agréer l'expression sincère de mes regrets pour ne pouvoir pas inscrire son nom parmi quelques-uns

que j'ai conservés, tels que ceux rappelés par les notes suivantes de mon carnet :

Jeh Kan, nur den Glücke danken das mich mit einen Geleden Von Polen naher zusamen gebrach hat, und bitte nur sich mir zu erinen.

Den 22 januar 1832.

CHATHERINA GUTTMANN.

Carolina Dielmann. Auf. frœliches Wiedersehn. Noch ist Polen nich Verloren.

Den 22 januar 1832.

Mina Freinchen. Auf frœliches Wiedersehn. Noch ist Polen nich Verloren.

22 januar 1832.

Heinrith Moses. Nanette Krætzer. M. Megenhoffen. M. Krætzer. Marie Megenhoffen. Maria-Dorothea Megenhoffen. Lenchen Holzheimer.

Plus loin je trouve inscrit :

Amore
more
ore
re

Probantur amicitiæ. Scripsit F. Megenhoffen, Cantor.

Den 22 januar 1832.

Voici la dernière note qui a son cachet et son mérite particuliers :

Vergesse nie deinen traun Freind Muller, der mit Leib und Seele an der polnischen sachen an der Freicheit aller Nationen hœrth.

Francfurt an Mein Den 22 januar 1832.

P. CARL MULLER.

Les personnes qui nous avaient offert cette fête champêtre nous tinrent compagnie toute la soirée jusqu'à deux heures du matin du 23 janvier, et nous firent monter dans une voiture de poste fort commode, abondamment approvisionnée de viandes froides et de vins fins pour notre déjeûner. Nous nous séparâmes alors, comme nous l'avions fait sur toute notre route, en nous embrassant et en répétant au revoir, à bientôt. C'est ainsi que nous parvînmes à Flocheim où nous traversâmes le Rhin, et où nous rejoignîmes notre colonne partie de Francfort dès le 22 au matin. De là, nous fîmes route sur Oppenheim.

A mesure que nous approchions des frontières de France, l'enthousiasme des peuples allemands semblait devenir plus vif. Partout des repas de luxe, des bals, des spectacles, et partout des libations de vin du Rhin par trop nombreuses ; partout des flots de population se pressant sur notre passage ; partout les balcons et les fenêtres garnis de dames qui nous jetaient des couronnes de lauriers : ce qui, tout en flattant notre amour-propre, nous attendrissait jusqu'aux larmes. Beaucoup de mes compatriotes descendaient de leurs voitures, et, suivant la coutume polonaise, allaient baiser les mains des beautés allemandes en signe de leur respectueuse reconnaissance pour ces sympathiques démonstrations.

Après une nuit passée au bal donné en notre honneur à Oppenheim, je montai en voiture exténué de fatigues. Je dis à mon compagnon de voyage, le lieutenant Constantin Kozeracki, du 12e régiment d'infanterie de ligne, que si nous n'arrivions pas bientôt en France, je risquais de mourir en Allemagne, et que pour conjurer cette chance, il faudrait éviter

dorénavant toute nouvelle ovation et tâcher, partout où nous passerions, de nous loger dans un hôtel modeste où nous pourrions nous faire traiter à notre guise, comme des proscrits et non comme des sybarites, prendre du repos la nuit et ne pas nous agiter pendant le jour. Tout en causant de ce projet je m'assoupis malgré un froid piquant. Depuis longtemps déjà je dormais, lorsque je fus réveillé en sursaut par des cris réitérés de *Vive la Pologne! Vivent les Polonais!* Nous arrivions à Worms. A l'instant nos voitures furent assaillies par les habitants qui se disputaient à l'envi la possession de quelques pauvres émigrés. Deux Messieurs s'approchèrent de notre voiture et nous demandèrent si nous parlions l'allemand. Nous leur répondîmes que non, en fort mauvais allemand. — Parlez-vous français? — Pas davantage. — Parlez-vous italien ou latin?—Encore moins. Désappointés ils se dirigèrent à la hâte vers d'autres voitures, tandis que de nouveaux arrivants nous abordaient et s'éloignaient tour à tour, n'obtenant que notre invariable réponse: *nie versthé nichts deutsch.* Quelques-uns allèrent jusqu'à nous dire que peu importait que nous ne comprenions aucune langue morte ou vivante, et ils nous engageaient à les suivre. Mais nous leur répondîmes toujours sur le même ton: *nie versthé nichts deutsch.* Enfin on nous laissa libres lorsque l'on vit l'inutilité de toute sollicitation. Nous priâmes alors notre conducteur de nous mener dans un petit hôtel garni, pour prendre un modeste repas et nous livrer au repos.

Jamais je n'ai vu homme plus ébahi que le maître d'hôtel, lorsqu'il nous entendit parler assez bien l'allemand. Nous lui expliquâmes que par motif de

santé, nous désirions simplement un potage et un rôti, puis un bon lit en guise de dessert. Le brave maître d'hôtel n'en tint compte. Il nous servit un dîner copieux et fin. Au moment où nous allions nous mettre à table, deux messieurs se présentèrent nous demandant la permission de dîner avec nous; nous y consentîmes avec plaisir, dans l'espoir de prendre une petite revanche avec quelqu'un de ces bons allemands qui nous défrayaient si généreusement depuis un mois; nous ne pouvions d'ailleurs sans incivilité refuser leur demande à laquelle ils avaient l'air de tenir beaucoup et dont notre acceptation les enchanta. Il n'y avait plus moyen de soutenir que nous n'entendions pas l'allemand; le maître d'hôtel nous eût facilement donné un démenti. Après le dîner nous voulons payer pour tous. Le maître d'hôtel refuse notre argent, disant : tout est payé. Quelle que fût la contrariété que nous éprouvions, il fallut absolument subir de bonne grâce les conséquence de l'esprit hospitalier allemand. Nulle part il ne nous était permis de faire accepter un salaire quelconque. Il semblait que partout un ordre supérieur avait imposé cette réponse invariable : tout est payé. Nous fûmes donc obligés de nous contraindre et de déguiser la contrariété que nous éprouvions : car il fallut céder à des instances plus que pressantes d'aller au bal du Casino. J'avoue que malgré mes vingt-un ans je succombais aux fatigues de ces fêtes de nuit et de jour.

J'ai conservé quelques noms d'aimables cavaliers dont nous fîmes la connaissance au Casino. Ce sont : MM. Félix Pélissier, Fredrick Juho, A. D. Winter.

Nous couchâmes le lendemain à Freinkenthal, où nous trouvâmes l'enthousiasme poussé au plus haut

degré, quoiqu'il fût difficile de faire plus pour nous que dans les différentes villes d'où nous venions.

Que pourrais-je dire de notre entrée à Speyer ou Spire et à Germersheim, où nous fûmes pour ainsi dire portés en triomphe, où les couronnes de lauriers pleuvaient sur nos têtes? Le souvenir ne s'en effacera jamais dans le cœur des émigrés. Car les ovations qui nous accueillirent allèrent presque jusqu'au délire. Je ne puis m'empêcher de transcrire ici les vers qui furent faits à cette occasion par M. Daniel Louis, professeur à Germersheim.

Zum frœhligen Empfang der durchreisenden Edeln Polen.

Zu Germersheim am 24 januar 1832.

MELODIE : *Am Rhein*, *am Rhein*, etc.

Seid, heldenmüth'ge Polen uns willkommen
Am lichten heitern Rhein !
Da Russland eure Heimath eingenommen,
Wollt ihr nicht Sklaven seyn.

Ein freies Vaterland zu erringen
In der Begeist' rung Gluth,
Habt ihr gefochten unter Adlers Schwingen
Mit wahrem Heldenmuth.

Euch hat der grosse Zwingherr nicht erschrecket
Mit seiner Uebermacht ;
Mit ew'gem Ruhme habt ihr euch bedecket
In mancher blut'gen Schlacht.

Ein heisser Wunsch durchdrang stets unser Flehen :
Das euer sei der Sieg !
Das alte Polenreich möcht' neu erstehen
Durch Kühnen Freiheitskrieg !

Wohl durftet ihr auf mehr als Wünsche warten
Vom Freiheitsruf der Zeit;
Als ihr noch siegreich schwanget die Standarten
Für Unabhnægigkeit.

Doch sollte wirkungslos der Ruf verhalien
An kleiner Menschen Sinn,
Bis endlich tœnt das Schreckenswort : Gefallen
Ist Warschau und Modlin!

Ihr habt den Kampf noch standhaft ausgerungen!
Reicht, Brüder, eure Hand!
Mit Kraft und Muth habt ihr dafür erschwungen
Ein hoh'res Vaterland.

Ia glaubt es : « Polen ist noch nicht' verloren! »
Ein Polen stehet noch!
In freier Mænner Brust ist's neu geboren,
Dies Polen lebe hoch!

Was alle freien Mænner hoch begeistert,
Vereint dies Heigoland.
Die Bessern, die ein edler Sinn bemeistert,
Umschlinget all'ein Band.

ies Polenland wird nimmermehr veralten,
Hofft fest in eurer Noth!
Dafür wird die Begeist'rung nie erkalten,
Hell strahlt's im Morgenroth!

Ia bliebe euch die Heimath auch verschlossen,
Dies Wahrschau stehet doch!
Nicht fruchtlos ist der Polen Blut geflossen,
Polonia lebe hoch!

Je ne sais ce que l'on doit le plus admirer dans ce morceau de poésie, de la mâle vigueur de l'expression ou de l'élévation des idées philosophiques, pleines

d'espérances et de consolations. Je voudrais que tout Polonais qui comprend la langue allemande pût lire cette pièce empreinte du véritable caractère des peuples de l'Allemagne, en général si bons, si hospitaliers, sans ostentation, afin que cette lecture fît revenir de l'injuste prévention que l'on nourrit contre eux dans ma patrie.

Landau fut la dernière ville que nous traversâmes avant de quitter ces belles contrées. Ne parlant avec les habitants que dans leur idiôme, nous étions tellement familiarisés avec eux que nous les considérions comme des compatriotes. Nos cœurs et nos vœux se confondaient. Le principe sacré de la liberté est seul capable d'unir et de faire sympathiser des peuples différents de race, de langage, de religion.

L. Junius Brutus a dit : « La liberté a trop de « charmes pour ne pas trouver partout des défen- « seurs ; » il avait parfaitement raison, et j'ajouterai non-seulement des défenseurs, mais aussi des amis et des admirateurs, comme l'on vient de voir.

Enfin nous touchions aux frontières de France..... France ! ce nom seul faisait violemment battre nos cœurs. Ce nom était pour nous ce qu'est le mot *terre* pour les passagers d'un navire battu pendant une longue navigation par les flots de l'Océan, lorsque tout-à-coup le mousse en vigie crie : *terre*. A peine pouvions-nous en croire nos yeux ; être si près de cette terre promise, terme de notre pélerinage ! Beaucoup de mes compagnons, officiers de tous grades, en rentrant dans ce pays qu'ils avaient

connu, nous racontaient les merveilles qui les avaient frappés aux temps de la République et du premier Empire.

Jeunes et vieux nous descendîmes tous de voiture à la frontière, pleurant de joie comme des enfants qui retrouvent leur mère après une longue absence. Nous nous embrassions, nous nous félicitions d'avoir échappé aux griffes moscovites : car plus d'une fois nous avions craint d'être retenus dans quelque forteresse de la confédération germanique par les ordres de S. M. le roi de Prusse, beau-père de l'empereur Nicolas. Avant de franchir la frontière à Lauterbourg nous nous retournâmes encore une fois pour dire adieu à l'Allemagne hospitalière, et pardessus tout à notre Pologne bien aimée, et malgré nous, à la joie que nous ressentions de poser le pied sur la terre de France, venait se joindre un triste pressentiment qui nous rappelait cette inscription du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

Cependant que de motifs de consolations ! cette terre de France que nous allions fouler était imprégnée du sang de nos pères ; beaucoup de nos compagnons étaient français ; nous entrions chez eux comme des hôtes. Et cependant l'incertitude de notre avenir et du sort de notre patrie venait mêler quelqu'inquiétude à nos pensées.

Notre arrivée en France fut annoncée non-seulement par les journaux politiques, mais encore par différentes pièces de vers, publiées à cette époque, parmi lesquelles je vais citer celle insérée par M. Barthélemy dans la *Némésis*.

L'émigration Polonaise

AUX VILLES DE L'EST.

O passi graviora, dabit Deus hic quoque finem.
VIRGILE.

Le 19 février 1832.

Quand une heure de deuil, par tant de deuils suivie,
Sonna dans nos cités la mort de Varsovie,
En songeant à ses fils proscrits dans l'univers,
J'écrivis le premier ces prophétiques vers :
« La sainte colonie arrivant sur nos côtes,
« Retrouvera partout des cœurs compatriotes ;
« Au foyer de la France elle viendra s'asseoir ;
« Elle prendra sa coupe à nos tables du soir ;
« Et chez notre bon peuple, où tant de vertu brille,
« Chacun d'un nouveau fils accroîtra sa famille. »
Oh ! je songeais à vous nobles Français du Rhin ,
A vous, Metz et Nancy, brave peuple lorrain,
A toi, terre d'honneur qui sers d'hôtellerie
A ces grands pélerins qui n'ont plus de patrie ;
Patronne secourable à d'augustes clients,
Temple d'exil ouvert à tous les suppliants.
O villes qui dormez dans vos murailles fortes,
Sitôt que le malheur vînt frapper à vos portes,
Jour ou nuit, à toute heure, une voix lui répond,
On soulève la herse et l'on baisse le pont ;
Vous conservez encor dans vos pieux usages
Cette hospitalité des héroïques âges,
Où l'étranger poudreux, objet d'un noble accueil,
Du toit choisi par lui sanctifiait le seuil.
Les Françaises du Rhin, les femmes de la Meuse,
Ont lavé les soldats sous l'aiguière écumeuse ;
Elles ont essuyé de leurs pieuses mains,
Les pieds qu'avaient meurtris les cailloux des chemins ;
A ces proscrits courbés sous les douleurs amères,
Elles ont prodigué les tendres soins des mères,

Et jeté dans leur tronc avec un zèle égal
Le denier de la veuve et l'anneau conjugal;
Et par eux et par nous, femmes, soyez bénies!
De nos frères du nord les peuplades bannies,
A peine en effleurant ce sol hospitalier,
Ont vu quel pacte saint avait su nous lier;
Aux portes de la France elles ont pu connaître
Quel saint amour dans nous la Pologne fit naître;
Ah! ce premier accueil a chassé leurs soucis
Et raffermi leurs pieds sur le seuil indécis.
Oh! venez confiants *en vos nobles misères,*
Glorieux vagabonds, peuple de Bélisaires,
Voyageurs; renouez votre ceinture aux reins,
Vous trouverez partout des visages lorrains;
Pour vous fournir un toit et veiller sur vos vies,
Oui, toutes nos cités seront des Varsovies;
Sur l'horizon de France il n'est pas un clocher
Qui ne fasse à vos yeux le signe d'approcher;
Pour réchauffer la nuit la garde polonaise,
Partout l'hôtellerie allume sa fournaise,
Partout sous nos lambris, à vos repas du soir
Sur vos genoux poudreux nos fils viennent s'asseoir.
La ville aux côtes d'or, à l'aiguille ardoisée,
Dijon, à votre abord, pour vous s'est pavoisée;
Du haut des rocs pendus sur le Val-de-Suzon
Vous l'avez aperçue au bout de l'horizon,
Jetant au grand chemin, pour recevoir ses hôtes,
Son splendide escadron de jeunes patriotes,
Avec la longue lance appendue aux harnais,
Et le luxe attrayant de l'habit polonais.

Jusqu'ici les vainqueurs ont obtenu des fêtes;
Il est temps de voter des honneurs aux défaites;
En face du malheur nul hommage n'est faux;
Nobles vaincus, passez sous les arcs triomphaux!
Quand vous traverserez la France tout entière,
Vous trouverez partout les cœurs de la frontière.

Les traités d'alliance écrits par les Congrès
Dans le cerveau des rois s'éteignent par degrés ;
La trompeuse amitié de la diplomatie
Par l'intérêt des cours est bientôt obscurcie ;
Mais quand deux peuples grands font des pactes entr'eux,
Ils revivent plus beaux dans les jours désastreux.
Polonais, qui passez sur nos terres amies,
Venez voir si quinze ans d'un règne d'infamies
Ont arraché des cœurs ce traité d'amitié
Dont nous avons chacun conservé la moitié !
O frères pour toujours ? on s'en souvient encore
Votre bannière est sœur du drapeau tricolore ;
Au moment des périls vous serriez notre flanc ;
L'aigle de l'empereur aimait votre aigle blanc ;
Votre fidèle armée était notre compagne
Quand nous prenions d'assaut les rochers de l'Espagne,
Et que Soma-Sierra qui plane sur le val,
Par vos jeunes lanciers fut conquise à cheval.
Dans nos champs de bataille, il n'est pas une tombe
Où vous n'ayez fourni votre part d'hécatombe ;
Notre mémoire est forte ; oh ! nous nous souvenons
Qu'une commune flamme allumait nos canons ;
Que le même soleil, sur la cime des tentes,
Colorait le matin nos bannières flottantes,
Quand aux mêmes bivacs après avoir dormi,
Nous montions à cheval pour battre l'ennemi
Tous ces vieux souvenirs de gloire fraternelle,
Ont partout dans la France une page éternelle
Ecrite sur le roc ; dans nos moindres hameaux
On raconte le soir vos héroïques maux ;
Il n'est pas de chaumière en la plaine isolée
Qui n'ait sur son vieux mur quelque image collée,
Peignant d'un trait naïf la comtesse Plater,
Ou Poniatowski s'engouffrant dans l'Elster.
O famille étrangère et pourtant si connue,
Viens toute dans nos bras et sois la bienvenue ?
Que ton voyage heureux soit libre de souci ;
Pour le favoriser l'hiver s'est adouci ;

Point de fleurs aujourd'hui près des lieux où tu passes
Qui dans la saison froide amoncelle des glaces ;
Point de neige qui tombe et rappelle à ton cœur
Ta déserte patrie où le Russe est vainqueur ;
Le vent triste du nord, la brumeuse rafale
N'importunent jamais ta route triomphale ;
De nos belles cités, aux heures où tu pars,
Le soleil luit toujours aux adieux des remparts ;
C'est que vous êtes saints, c'est que le ciel protège,
Et la Pologne et ceux qui lui font un cortège !
C'est que jamais les yeux des hommes d'à présent
Ne virent jusqu'ici tableau plus imposant ;
Sauvé par un prodige à travers le carnage,
Un peuple a commencé ce grand pélerinage,
Emportant avec lui, dans ses bras mutilés,
Les pénates vaincus, si chers aux exilés,
La croix qui pare encore sa poitrine meurtrie
Et l'aigle de Praga qui n'a plus de patrie.
On dit que nos vaisseaux sur les côtes d'Alger,
Porteront les débris de ce peuple étranger ;
Que la cité papale où Saint Pierre eut un trône,
Avignon qui se mire à l'eau claire du Rhône,
Accueillant dans ses murs les Polonais errants,
Agrandira pour eux l'hôtel des vétérans.
Qu'importe sur quel sol, ô sainte colonie,
Tu dois fixer enfin ta course indéfinie !
Soit que vous respiriez sous nos brumeux climats,
Ou dans nos ports du sud tout hérissés de mâts,
Partout si, sous le poids d'une douleur récente,
On peut sourire loin de sa patrie absente,
Partout, vous trouverez les tendres soins promis,
Des cieux sereins, des cœurs, des visages amis.
Un jour quand sourira la fortune orageuse,
Vous reprendrez encore la tente voyageuse,
Pour vous rendre les biens qu'en vain nous vous offrons,
Le soleil du retour rajeunira vos fronts ;

Le nord verra ses fils revenir en colonne,
Comme le peuple saint tiré de Babylone,
Exilés de Sion qui, jusqu'au jour venu,
Pleurèrent si longtemps sur un fleuve inconnu.
Le sort, qui de Praga maintenant vous écarte,
A mis entre elle et vous la moitié de la carte;
Courage ! sous le ciel il n'est rien de certain...
La parole des rois fléchit sous le destin,
Le hasard est fertile en chances opposées,
Il refoule au néant les choses proposées,
Et chez les affligés quand l'espoir est perdu,
Il fait jaillir l'éclair d'un bien inattendu ;
Pour que votre infortune en bonheur soit changée,
Il faut qu'elle ait atteint son horrible apogée.
C'est fait : soyez contents : le ciel doit être las
De veiller si longtemps au sort d'un Nicolas ;
De ses récents exploits que son orgueil se vante;
Moi, pour son avenir son bonheur m'épouvante;
Ce stupide Kalmouck qui n'a rien d'humain,
S'il monte dans un char, doit verser en chemin ;
L'auréole de paix, œuvre des protocoles,
Ne doit pas rejaillir sur des faces mongoles.
La Russie est féconde en désastreux hasards;
Elle connaît le gouffre où vont tomber les czars ;
Aux bords de la Néva, des miasmes putrides
Révèlent le palais des modernes Atrides ;
Sur le lit nuptial le réveil est douteux ;
Leur cour pour les punir n'a pas un pied boiteux ;
Un éternel poignard est suspendu par elle ;
L'assassinat des czars est leur mort naturelle ;
Ces princes ont appris dans l'alcove de sang (1)
Quel droit héréditaire ils gagnent en naissant.

(1) Allusion à la mort de Paul 1er, étranglé en 1801. L'auteur aurait pu ajouter l'empoisonnement d'Alexandre 1er à Tangarod en 1825, et celui de Constantin en 1831 ; le bruit a couru que l'empereur Nicolas est mort d'une paralysie de poumons, occasionnée par la strangulation.

Nous étions au 26 janvier 1832. Les officiers français de la garnison de Lauterbourg venus à notre rencontre nous abordèrent avec la courtoisie et l'urbanité caractéristiques de leur nation ; ils nous embrassèrent et nous donnèrent le bras pour entrer dans la ville toute pavoisée en notre honneur. Il serait difficile d'exprimer notre émotion à la vue des étendards aux trois couleurs sous lesquelles nos pères avaient combattu pour la France sur tant de champs de batailles, en Europe et même à Saint-Domingue et en Egypte : car la malheureuse Pologne n'a recueilli que la compassion de ses frères d'armes pour le sacrifice de plus de cent mille de ses enfants morts au service de la République et de l'Empire. Ces souvenirs d'un passé glorieux faisaient luire à nos yeux l'espoir de reformer bientôt nos légions à l'instar de nos pères pour porter à l'Europe entière la liberté et l'indépendance sous l'égide de la France. Vains rêves qui jusqu'à ce jour n'ont été qu'une amère déception!....

Le général commandant à Lauterbourg nous reçut officiellement et nous harangua longuement , en nous rappelant les devoirs que nous avions à remplir en entrant en France. On visa nos passeports pour Strasbourg où ils devaient être échangés, et le lendemain, montés sur des charriots comme dans notre voyage à travers l'Allemagne, nous fîmes route pour Bischwiller où toute la colonne fut parfaitement accueillie et moi particulièrement par mon hôte, M. Goulden, dont j'ai été assez heureux pour conserver le nom.

De Bischwiller nous allâmes à Strasbourg. Au dehors de la ville, non seulement une population

immense nous salua de frénétiques vivat, mais la garde nationale, drapeaux déployés, musique en tête, était venue au devant de notre colonne, avec une foule d'officiers et de soldats de la garnison. Nous fîmes notre entrée à Strasbourg au milieu de ce brillant et nombreux cortége chantant en chœur la *Varsovienne* de Casimir Delavigne. La génération actuelle si différente de celle de 1830 aura peine à croire aux récits de toutes ces fêtes, de ces transports et démonstrations de fraternité.

Elle doutera peut-être de leur véracité, tant les hommes et les idées sont changés. Quand je compare l'esprit qui régnait en France en 1832 avec celui de nos jours, il me semble être transporté à mille lieues, vivre dans un autre siècle et chez une autre nation ; il me semble n'avoir fait qu'un rêve, et que tout ce passé n'a été qu'un jeu de mon imagination.

Mais, ce qui fut une douce réalité pour moi, ce sont les soins attentifs, nobles et délicats, dont m'entoura M. Ign. Arnold, rue des Tonneliers, n° 6, artilleur de la garde nationale, chez lequel j'étais logé. Puisse l'expression de ma gratitude que je consigne ici le trouver encore vivant !

Nous séjournâmes deux jours à Strasbourg, et de là nous atteignîmes successivement Benfelden et Schlestad, voyant toujours les populations accourir sur notre passage. J'ai conservé le nom de mon hôte de Schlestad, M. Fackler, qui tenait un café, si j'ai bonne mémoire, et qui me traita comme un enfant de sa famille. Je garde encore comme un précieux souvenir de Schlestad un petit portefeuille qui me fut donné avec l'inscription suivante :

Leben sic Wohl und zufrieden und errinen sie sich

œfters an die die Stoltz ist so ein braver Krüger unter die Zahl ihrer freinde zu rechnen.

Schlestad, den 2 februar 1832.

MADELON FELTZ.

Que cette famille généreuse reçoive le faible témoignage de ma reconnaissance pour son hospitalité.

Le même jour, nous arrivâmes à Colmar. Ainsi qu'à Strasbourg, nous y entrâmes escortés de la garde nationale avec musique et drapeau, et entourés d'un grand concours de peuple poussant des cris de *Vivat* enthousiastes.

Le lendemain, 3 février, Guebwiller nous offrit un banquet. Parmi les convives qui nous fêtaient, j'ai conservé les noms de MM. Ulrich, notaire à Guebwiller, Ziegler père, Suisse d'origine, et Mader Pharrer. Partis de Guebwiller, nous passâmes par Issenheim, où me fut donnée une pièce de vers que je rapporte ici.

Den tapfern Polen
bei

Ihrem Zuge durch Issenheim den 3 *Febriear* 1832.

Seid willkommen tapfern Polen
Unterdrüchte unverzagte,
Die der nordische Barbar
Aus dein Heimath verjagte
Who er Freicheit auch versagte,
Die euch mehr als leben war;
Seid willkommen! Unsere Thræne
Unsere Zahncknirsche sagen,
Besser als ein leeres Wort;
Das ein gert mit euch geschlagen
Eure Wüzger zu verjagen
Unser Herz zogszu euch fort

Als des Autokrates Heere
Ihm zur Sehande, euch zur Ehre
Sclavisch euch mit gegen zogen
— Aber ach !.... nur für euch bethen.
Und nich streiten durften wir
Denn mit leerem kaltem Herzen
Sich den diplomat die Schmerzen
Die euch drückten. Denket ihr :
Das dies, unvergelten bleibe !
— Nein !... es Kommt der Tag der Rache
Die vergeltung bleibt nich aus !
Siegen muss die gutte Sache !
Freicheit hælt getreue Wache
Auch in der Despotes Haus.

Ce même jour, 3 février, nous couchâmes à Cernay et le lendemain à Belfort, où plusieurs de mes camarades et moi nous reçûmes l'hospitalité de MM. les capitaines du 36e régiment de ligne qui nous donnèrent à dîner avec une cordialité toute militaire. J'ai retenu les noms de MM. les capitaines Guilbert, A.-L.-R. Desbon, Froidefond, Chastain, Kauffmann, Krugs Kommissoriat Schreiber. Je dois particulièrement un souvenir de reconnaissance à M. le capitaine Guilbert, qui me remit des lettres de recommandation pour ses amis d'Avignon, où nous étions dirigés. J'aurais été bien heureux depuis, si l'occasion m'avait permis de le recevoir à mon foyer.

De Cernay nous allâmes à Clerval et de là à Baume-les-Dames, dont M. le maire fit placarder une affiche pour annoncer notre arrivée. J'en avais arraché une qui malheureusement s'est égarée et que je voulais garder. A défaut du témoignage matériel de cet acte de courtoisie de cet honorable magistrat, j'ai gardé le souvenir que ses administrés ont répondu et au-

delà aux recommandations qu'il leur faisait en notre faveur.

Que dirai-je de notre réception à Besançon? Elle fut, comme celle de toutes les grandes villes et principalement des villes de guerre, empreinte d'une chaleureuse sympathie. De Besançon, nous suivîmes la route par Quingey, Salins, Arbois, Poligny, Lons-le-Saunier, Saint-Amour, Bourg, Chalamont et Montluel.

Si je ne m'arrête pas à raconter les détails de toutes nos stations, c'est que : 1° malade en arrivant en France, et malgré cela obligé de figurer dans toutes les fêtes et banquets, ma tête se perdait un peu, et j'oubliais de noter ou je ne prenais que des notes incomplètes ; 2° il me serait vraiment impossible de faire une distinction, puisque partout nous étions fêtés, dans les chaumières comme dans les châteaux; partout les gardes nationales, musique en tête, le peuple en foule et de nombreux représentants de l'armée de tous grades, généraux, officiers et soldats nous recevaient comme des frères, et partout avec ce cachet de courtoisie caractéristique des Français.

Qu'il me soit permis néanmoins de faire une exception pour la seconde ville de France, Lyon, la riche et généreuse cité.

Sur la route de Bourg, et loin avant le faubourg St-Clair, nous vîmes venir au-devant de nous un nombreux rassemblement de peuple de toutes classes avec le drapeau aux couleurs nationales en tête, accompagné de la musique d'un régiment de dragons. Descendus de voiture, nous marchâmes vers la ville entre une double haie de Lyonnais. Le cortége, déjà très-nombreux, grossissait à mesure que nous avancions, et faisait retentir l'air des chants patriotiques

de France. Parmi les chants, j'en distinguai un qui avait été composé pour la circonstance. Je ne peux résister au plaisir de le rappeler ici, regrettant infiniment de ne pas citer le nom de l'auteur que je n'ai jamais su.

Nobles débris d'une vaillante armée,
Venez, venez, nos bras vous sont ouverts;
Ne craignez rien pour votre renommée,
Qui doit survivre à vos cruels revers.
Avec orgueil franchissez nos frontières ;
Du czar alors vous braverez les coups.
Malheur à lui, si ses hordes guerrières
Venaient encor (*bis*) vous chercher parmi nous.

Le sol français est l'asile des braves
Vous dormirez à l'ombre des lauriers.
Ici du moins vous n'aurez point d'entraves ;
La liberté veille sur nos foyers.
Dans les châteaux comme dans les chaumières
On tâchera d'adoucir vos douleurs :
De vous servir nos femmes seront fières
Et vous feront (*bis*) oublier vos malheurs.

Nous détestons la froide politique
Qui l'emporta dans le conseil des rois.
Ah ! si la France eût été république,
De l'honneur seul elle eût suivi les lois.
Mais c'est en vain qu'à votre délivrance
Nos citoyens demandaient à courir,
On répondit à ce cri de la France,
Que vous étiez (*bis*) condamnés à mourir.

Quand vos héros sacrifiaient leur vie,
Quand ils mouraient pour sauver leurs drapeaux....
On nous disait : *l'ordre est à Varsovie.*
C'était, hélas ! le calme des tombeaux !

En défendant la Pologne chérie,
Le nombre seul a pu vous accabler ;
Car les enfants de la Scandinavie
Dans les combats (*bis*) n'ont jamais su trembler.

Nobles enfants qui fuyez l'esclavage,
Qui donc pourrait ne pas vous admirer ?
Pour vos vertus et pour votre courage
D'un saint respect on se sent pénétrer.
De nos trois jours vous effacez la gloire.
Oui, vous avez surpassé les Français,
Et désormais au temple de Mémoire
Le premier rang (*bis*) est pour les Polonais.

La liberté peut revenir encore
De vos tyrans détruire le pouvoir.
Tant qu'ils verront un drapeau tricolore,
Vos citoyens doivent garder l'espoir.
Si contre nous le czar de la Russie
Dans les combats veut tenter le destin,
Il peut un jour flotter à Varsovie ;
Car nos soldats (*bis*) en savent le chemin.

C'est ainsi escortés que nous traversâmes Lyon et que nous nous rendîmes à la Guillotière, où nous attendait un splendide banquet présidé par M. le maire de cette ville aujourd'hui réunie à celle de Lyon. Un grand nombre de personnes distinguées y assistaient, et même quelques employés de la préfecture. Je fus l'hôte d'un de ces Messieurs qui m'accabla de prévenances. Depuis que j'habite Rive-de-Gier, j'ai souvent regretté de ne m'être pas informé de son adresse, qui m'eût permis de le retrouver et peut-être d'avoir le bonheur de le recevoir à mon tour.

Lyon, ville essentiellement religieuse, brilla toujours par ses idées de progrès et de véritable libéralisme. Aussi sans vouloir diminuer en sa faveur le mé-

rite de tout ce que l'on a fait pour nous dans les autres villes de France, dois-je dire, pour rendre hommage à la vérité, que c'est de Lyon que nous avons reçu les marques les plus touchantes d'un affectueux intérêt.

Nous y trouvâmes établi un Comité Polonais, formé d'hommes éminents tant par leur science que par leur position sociale, et dont j'aurai plus tard l'occasion de parler en m'occupant des autres réunions de ce genre en France et à l'étranger.

Grâce à la générosité lyonnaise, l'émigration, soit à son départ de la ville, soit à son arrivée à Avignon, fut pourvue de tout ce qui lui manquait pour les premiers besoins de la vie, et surtout de vêtements; beaucoup de mes pauvres compatriotes se trouvaient dans un dénûment absolu après notre désastreuse campagne de guerre.

Cette sympathie pour les émigrés polonais s'est perpétuée à Lyon et dans les contrées qui l'environnent. Un certain nombre d'entre nous sont revenus s'y fixer, et s'y sont attachés comme à une nouvelle patrie.

Nous ne séjournâmes qu'un jour à Lyon, et le lendemain nous fûmes embarqués sur le Rhône aux frais du comité lyonnais pour l'émigration. Les bateaux qui nous portaient étant de simples bateaux à la rame, nous dûmes faire encore plusieurs stations avant d'arriver à Avignon : la première à Serrière-lès-Annonay, la seconde à Valence, dernière ville importante que nous eussions à traverser, et où la garde nationale et l'armée rivalisèrent de zèle en nous rendant les honneurs militaires, et en nous offrant un banquet auquel présida l'esprit de la plus franche fraternité.

Le 21 février, après avoir couché une nuit au

Pont-Saint-Esprit, et la suivante à Roquemaure, nous arrivâmes enfin à Avignon, l'ancienne ville des papes. Nous y fûmes rejoints successivement par plusieurs colonnes de nos émigrants, dont le nombre devint si considérable, que celles qui suivaient furent arrêtées à Besançon et dirigées sur Bourges et Châteauroux.

Nous étions si nombreux que beaucoup se réfugièrent en Belgique, en Suisse, en Angleterre et jusqu'en Amérique ; rien qu'en France, nous étions plus de cinq mille. Il y en avait autant au moins disséminés dans les autres États de l'Europe. Aujourd'hui, malgré la mort qui a bien éclairci nos rangs, malgré la désertion de ceux qui ont sollicité la permission de rentrer dans leur pays, l'émigration nouvelle de 1846, 1848 et 1850, a reporté notre nombre à peu près au chiffre de 1832.

Nous fûmes d'abord assez froidement reçus à Avignon. On nous regardait comme une troupe de barbares faisant irruption dans le Midi. Quelques membres du clergé, nous dit-on, manifestèrent cette prévention contre nous ; mais, au bout de peu de temps, l'opinion changea sur notre compte. On vit que nous professions la foi catholique, que nous avions des aumôniers qui tous les dimanches célébraient les saints offices, dans une église que Mgr l'archevêque avait mise à notre disposition, et que presque tous les émigrés y assistaient sans distinction d'âge ni de grade. Par la suite, bien des personnes, bien des ecclésiastiques devinrent pour nous de chauds amis. Lorsque le gouvernement jugea convenable de diviser ce dépôt de réfugiés par trop nombreux et de les envoyer, partie dans l'ouest, partie dans l'intérieur, les Avignonais demandèrent par une pétition qu'on en laissât le plus que possible

dans leur ville. Aussi, plusieurs de mes camarades se sont établis à Avignon, y ont contracté mariage, et y restent avec leurs enfants, dans l'attente de la résurrection de la Pologne, si la Providence, dans sa miséricorde, daigne un jour lui rendre la liberté et l'indépendance.

Après avoir raconté la marche presque triomphale de l'émigration polonaise à travers l'Allemagne et la France, et son arrivée au but qui lui était assigné, il me reste à dire quelques mots sur ce qu'est devenue cette émigration, quelle sympathie elle a pu se concilier, ainsi qu'à sa mère-patrie, par son séjour dans les pays qui l'ont recueillie, et enfin, quel bien a pu produire pour la Pologne son exil volontaire. Ce sera le sujet de la seconde partie de ce petit ouvrage.

SECONDE PARTIE.

Séjour de l'émigration en France, en Angleterre, etc.

Dulce et decorum est pro patria pati et mori.

Si, en toute chose, le commencement est pénible, celui de l'émigration polonaise fut affreux. Etre séparé de tout ce qu'on a de plus cher au monde, père, mère, épouse, enfants, amis; se trouver subitement seul loin de sa patrie, de tout ce qui rend la vie agréable et la mort plus douce près des tombeaux de ses pères, être jeté au milieu d'une autre nation, quelqu'hospitalière, quelqu'amie qu'elle puisse être, mais différente d'origine, de mœurs et de langage; se souvenir du respect, de la considération dont on était entouré de la part de ceux auxquels on commandait, et tomber, dans le pays où l'on est venu chercher une hospitalité généreusement accordée par les populations, sous le coup de la surveillance de la police (1), hors de la loi commune qui étend sa protection sur le dernier individu; n'avoir devant soi ni présent ni avenir, peut-il rien arriver de plus cruel pour tout être sensible, doué d'un noble cœur? Quelque raisonnement que l'on se fasse, quelque fort que

(1) Loi du 21 avril 1832.

soit votre esprit, tout paraît mort autour de vous. Ceux qui compatissent à vos douleurs, qui s'efforcent de les adoucir,ont à vos yeux l'air de se railler. La gaîté des uns vous attriste, la morosité des autres vous confond.

Ce sont ces pensées qu'a exprimées, dans son épitre *Aux heureux*, notre honorable compagnon d'exil, M. le comte Christien Ostrowski, dont j'ai déjà cité quelques poésies empruntées à la *Semaine d'exil*.

Aux heureux.

Ah! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proi
Feignent mal aisément et le rire et la joie.
ANDRÉ CHÉNIER.

Si vous voulez d'une gaîté sincère
Dans vos festins éprouver les transports,
N'invitez pas l'étranger solitaire
Qu'un jour l'orage a jeté sur ces bords ;
Car il viendra, fantôme hostile et sombre,
Troubler le cours de votre heureux destin,
Et parmi vous s'asseyant comme une ombre
Souiller de pleurs la coupe du festin.

Voyez ce front courbé par l'anathème,
Et de ses traits la mortelle pâleur,
Dans son regard, un éternel blasphème
Qui semble aux cieux reprocher son malheur.
Il se souvient, hélas ! il veut sourire,
Des pleurs amers s'échappent de ses yeux :
Il veut chanter, il ne peut que maudire ;
Il veut prier il insulte les cieux.

A son aspect, la joie à peine éclose
Se tait soudain : le rire est impuissant ;

De vos bouquets voyez pâlir la rose,
Le lis fané penche un front languissant.
De la beauté disparaissent les charmes ;
Vos entretiens ont perdu leur douceur,
Il a parlé : vous pleurez et vos larmes
Comme du sang retombent sur son cœur.

Pourquoi le plaindre ? encore un jour de vie,
Avant le soir ses peines vont finir.
Car dans le monde il n'a d'autre patrie
Que les tombeaux et puis le souvenir.
Salut, salut, ô jour de délivrance !
Soleil brillant de l'immortalité,
Viens m'éclairer ! mais il vient, il s'avance,
En m'apportant la sainte Liberté.

Fuyez, amis, fuyez le solitaire
Qui n'a plus rien de commun avec vous :
Il n'attend plus de bonheur sur la terre,
Et du destin il méprise les coups.
Car c'est en vain qu'une voix importune
Veut de son sort adoucir la rigueur ;
Retirez-vous : et loin, de l'infortune
Rêvez en paix le rêve du bonheur.

Lorsque parfois revient à ma mémoire l'image affreuse du commencement de l'émigration, j'éprouve un tremblement nerveux. A la seule pensée des souffrances physiques, et surtout des souffrances morales que j'ai endurées pendant plusieurs années, je me sens saisi d'une espèce de panique qui trouble mon repos actuel, quoique je jouisse d'une position honorable et assurée. Que de larmes n'ai-je pas versées en entendant la voix d'une jeune et belle Provençale nous répéter ce chant de l'exilé si approprié à ma position,

et qui m'allait droit au cœur, quoique composé pour un autre exilé ?

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Ah, viens fixer ton nid auprès de moi !
Pourquoi me fuir, lorsque ma voix t'appelle,
Ne suis-je pas étranger comme toi ?

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître,
Un sort cruel te chasse ainsi que moi....
Viens déposer ton nid sur ma fenêtre ;
Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble ;
Vas, ne crains pas d'y rester avec moi,
Si tu gémis, nous gémirons ensemble !....
Ne suis-je pas exilé comme toi ?

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu quitteras et mon asile et moi,
Tu voleras au pays du zéphyre....
Que ne pourrai-je y voler comme toi !

Tu reverras ta première patrie,
Le premier nid de tes amours, et moi
Dont le malheur a consumé la vie....
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi ?...

Je ne puis m'empêcher de joindre à ces jolies stances celles que M. le comte Christien Ostrowski a données dans sa *Semaine d'exil*, et qu'il a dédiées à Béranger.

L'Exilé.

.... *Et dulce moriens*...
VIRGILE.

On me disait, sur les bords de la Meuse :
Jeune étranger, pourquoi verser des pleurs ?

Vois nos bosquets, notre cité joyeuse,
L'air est si pur, la plaine a tant de fleurs !
Heureux Liégeois, ô peuple aimé de Flore,
Pays d'amour, des plus douces vertus,
Ah! pour vous seuls je chanterais encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter, quand la Pologne expire,
Quand les tyrans ont juré son trépas?
Contre une épée il a changé sa lyre,
Sur un tombeau la rose est sans appas ?
Entendez-vous? c'est le clairon sonore,
Le glas du bronze et les cris des vaincus,
Amis! voilà les chants qu'il aime encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter, ô comble des misères !
Quand un Tartare assis sur des débris
Veut s'énivrer des larmes de nos mères
Et boit le sang dans les crânes des fils.
Dans le cercueil, Alice qu'il adore
Peut-être a-t-elle expié ses vertus....
Pour la venger un jour il vit encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Peut-il chanter, quand le présent l'accable,
Quand le passé de pleurs fut inondé ?
Le sort pour lui fut-il inexorable ?
Sur lui la foudre a-t-elle assez grondé ?
Quand l'avenir entier se décolore
Par tant d'espoir, tant de rêves déçus....
Pour son supplice, hélas ! il vit encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Il eut aussi son beau rêve de gloire :
Ce rêve seul vaut une éternité.
Ah ! s'il tombait dans un jour de victoire,
Quel beau destin ! il l'avait mérité.

C'est le trépas désormais qu'il implore :
O Ciel! rends-lui les biens qu'il a perdus,
Il te demande un jour de gloire encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

Comme les preux partant pour l'Italie,
Il n'a pas pris, pour en couvrir ses yeux,
Un peu de terre à la sainte patrie,
Il n'a pas pris les os de ses aïeux :
Leur sang coula du couchant à l'aurore,
O Waterloo! tes guerriers les ont vus :
Sur leurs tombeaux il vient pleurer encore,
Mais l'exilé ne chante plus.

. . . .

On l'a revu, prodigue de sa vie,
D'un sang impur son fer était trempé :
Soudain il tombe en disant : « Varsovie ! »
Et bénissant le plomb qui l'a frappé !
Vers son pays son âme s'évapore,
Il devient libre et ses fers sont rompus :
En expirant il souriait encore,
Mais l'exilé ne chantait plus.

Transportés subitement du climat froid du Nord sous le soleil de la Provence, sortis de la vie active et sévère des camps, après une campagne pénible de dix mois, les émigrés polonais, livrés à eux-mêmes, condamnés à une oisiveté complète, le sang échauffé d'ailleurs par le genre de vie auquel les avait exposés une succession non interrompue de fêtes et de banquets, se livrèrent entre eux, comme passe-temps, à de vives discussions sur les événements de la guerre et sur les actes de l'administration civile pendant la courte période de notre indépendance. La rude franchise des camps habituelle chez tous les hommes ayant appartenu aux armées et souvent portée trop loin, fit quel-

quefois dégénérer ces discussions en querelles fâcheuses qui se terminaient par des duels et la mort de très-braves officiers. On a vu les plus paisibles d'entre nous, des amis, des camarades de lit et de table, emportés par l'irritation que produisaient chez eux les contrariétés et les malheurs de l'exil, aller se battre en duel sans savoir pourquoi, pour un *oui* ou pour un *non*, et chercher ainsi la mort comme le seul remède aux souffrances morales dont ils étaient torturés.

On répandit des écrits satiriques et calomniateurs contre ceux des émigrés qu'on soupçonnait ou qu'on accusait de montrer quelque faiblesse, et ces écrits laissaient en paix les traîtres, les vrais coupables restés en Pologne et y jouissant des fruits de leur trahison. On se diffamait les uns les autres à la face du monde entier, comme si nos malheurs n'étaient pas assez grands, sans nous rabaisser aux yeux de nos amis qui plaignaient sincèrement notre aberration, et à ceux de nos ennemis qui se réjouissaient du comble de notre infortune.

Hélas! l'homme est fait ainsi. Dans le bonheur, il oublie tout, même ses bienfaiteurs; dans le malheur, il s'en prend à tout le monde, sauf à lui-même : il cherche, il voit partout les auteurs de ce qui lui est arrivé; il maudit tout, jusqu'à son Créateur. On comprend cette aigreur de l'esprit quand on a tout perdu, même l'espérance. Dans cette situation, on est bien aise d'épancher son fiel sur quelqu'un, ne fût-il pour rien dans vos infortunes.

Il est juste de dénoncer le fauteur unique de ces discordes, nées au sein de l'émigration polonaise aussitôt après son arrivée sur la terre d'exil. C'est l'empereur Nicolas qui a voulu nous y poursuivre de sa vengeance. Ce Néron du Nord, frappé au vif dans

son orgueil, bravé pendant dix mois par une poignée de braves, tourmenté d'une haine implacable contre tous ceux qui ont entravé ses projets d'envahissement, voyant s'échapper de ses serres tout ce que la Pologne possédait d'hommes de cœur, de caractère, de lumières et de haute position sociale, comprit que de pareils hommes, par la sympathie universelle qu'ils exciteraient, quoique désarmés et inoffensifs, pourraient nuire à ses projets ultérieurs de conquête de la Turquie d'abord, et de domination sur l'Europe entière. Il a proclamé à la face du monde que les Polonais émigrés n'étaient que des factieux, un amas de jeunes étourdis sortis des écoles militaires et de l'Université, ou de vieux révolutionnaires pareils à ceux de 1791, capables de porter le feu, la flamme et la désolation partout où ils poseraient le pied. Pour prouver son dire, il nous a envoyé quelques centaines de pseudo-émigrés, de faux frères, d'agents de sa police secrète, avec la mission de susciter des querelles entre nous; de nous mettre en guerre ouverte les uns contre les autres; de pousser ceux qui y seraient enclins à commettre toutes sortes de bassesses et d'infamies; de nous détourner d'entreprendre la moindre chose qui pût nous créer une position; de nous compromettre dans des échauffourées qui n'avaient pas le sens commun; en un mot, de nous déconsidérer et avilir aux yeux de l'Europe; et principalement enfin de nous entraîner à des manifestations collectives, dans le but d'enlever son prestige à notre illustre prince Adam Czartoryski, qui jouissait comme il jouit encore d'une haute considération près des cabinets d'Occident et près des personnages les plus distingués, les plus éminents de notre époque.

Or, il n'y avait rien de plus facile que de jeter un

Polonais dans l'erreur, en le prenant par son côté le plus sensible, son patriotisme, et sous le masque d'un faux libéralisme, de le conduire aux idées erronées des innovations étrangères, en lui représentant qu'il ne devait pas rester en arrière de la civilisation de l'Occident.

Le moyen était trouvé; la pomme de discorde fut lancée au sein de l'émigration. Gurowski, Krempoweicki et consorts, sans doute par ordre de l'empereur Nicolas, fondèrent une société dite *démocratique*, pour mieux masquer les desseins de la politique russe. Car, je le demande à tout homme sensé, pouvait-il y avoir des aristocrates parmi de malheureux émigrés qui n'avaient pas de quoi vivre et qui seraient tous morts de faim ou de misère sans les subsides qui leur étaient accordés. Malgré cela, beaucoup de jeunes gens s'enrôlèrent sous cette bannière de patriotes de nouvelle espèce. Ils signèrent des déclarations et des protestations rédigées par les agents russes contre le vénérable prince Adam Czartoryski, et par cet acte insensé, ils renouvelèrent l'infâme confédération du 14 mai 1792, de Targowica, qui, tout en protestant comme eux de son patriotisme, vendit la Pologne en consentant à son démembrement.

A la vue de ces désordres et de ces infamies, l'empereur se réjouissait des éminents services de ses émissaires qui faisaient retentir la presse de tous les pays, et en remplissaient les colonnes du récit calomnieux d'actions honteuses imputées au compte de l'émigration, et commises par les agents secrets eux-mêmes.

Je citerai, à l'appui de ce que j'avance, la lettre du général Dwernicki à ses compatriotes et compagnons d'exil, lettre insérée d'abord dans le journal

polonais, la *Semaine*, et reproduite ensuite par la *Chronique de l'émigration*, t. I, p. 216.

« Il est à ma parfaite connaissance, écrivait le gé-
« néral, et j'en ai des preuves irréfutables, que dans
« ces derniers temps il est arrivé en France des émis-
« saires de nos ennemis, chargés d'une mission spé-
« ciale, afin de savoir si nous avons des relations avec
« nos compatriotes restés dans le pays, et qui doivent
« *par une conduite infâme, nous déconsidérer aux*
« *yeux des Français et détruire la sympathie pour*
« *nous de cette nation généreuse.*

« Afin d'empêcher la réalisation de cet infernal
« projet, je m'empresse de le porter à la connaissance
« de l'émigration pour qu'elle se tienne sur ses gar-
« des, spécialement vis-à-vis de ceux des Polonais qui
« ont déjà été vus avec nous et qui, retournés ensuite
« en Pologne, reviennent aujourd'hui de nouveau,
« munis de passeports russes.

« Je prie mes compatriotes, dès l'apparition de ces
« individus dans quelques dépôts, de m'en prévenir
« le plus tôt possible.

« Paris, 6 juillet 1834.

« *Signé* : Général Dwernicki. »

L'envoi des émissaires et agents secrets continue encore même à présent. A leur mission primitive en est jointe une nouvelle qui consiste à nous engager à retourner dans nos foyers, en nous vantant très-haut la magnanimité de l'empereur Alexandre II et en nous promettant son amnistie.

L'empereur Nicolas, dans le temps, n'ayant pas réussi, malgré tous les méfaits de ses agents, à nous priver assez vite de la sympathie qui nous entourait, s'avisa de nous faire un grand cadeau, en

nous envoyant, en 1840, un individu nommé André Towianski. Cet homme jouait le rôle d'un fou mystique, se proclamait le sauveur de l'humanité, un nouveau Christ, et n'était en définitive ni fou, ni rédempteur, mais tout simplement un agent de la police russe. Towianski trouva quelques émigrés souffrants et affaiblis par la longue durée de leur exil et par les misères qui en résultent. Il fit tourner la tête à plus d'un d'entre eux et les conduisit par le mysticisme, à l'apostasie, à la renonciation de leur patrie et du nom polonais, et en fit les sujets très-fidèles et très-obéissants de S. M. le Czar de toutes les Russies, comme le prouve le manifeste qu'ils ont publié à la fin de 1857, sous le titre de : *Les raisons pour lesquelles une partie de l'émigration ne peut pas accepter l'amnistie.*

Au bout d'un certain temps, le gouvernement Français fut convaincu des machinations infernales de la Russie par les renseignements de la police ; guidé par un sentiment d'honneur et de pitié pour l'émigration polonaise, après avoir acquis les preuves de la mission de cet homme, il l'a fait partir en compagnie de deux gendarmes et l'a dirigé vers la frontière suisse. C'est à Genève que ce nouvel apôtre a fixé sa résidence, où il prêche encore aujourd'hui même son culte nouveau, en attendant qu'un autre gouvernement charitable le fasse enfermer avec ses quelques néophytes à Charenton ou toute autre maison de santé, ou plutôt dans une maison de correction.

On le voit donc, tous les moyens sont bons au gouvernement russe pour parvenir à ses fins. Ainsi qu'il le fait envers les Grecs unis de son empire pour leur conversion au schisme, il n'est sorte de bassesses, d'astuces, d'avilissements, de cajoleries ou de menaces, et même de persécutions poussées souvent jus-

qu'au martyre, qu'il n'emploie envers les pauvres Polonais, afin de détruire tout ce qui regarde leur religion, leur langue, leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes, et qu'il ne reste rien qui puisse rappeler l'histoire des temps passés de leur gloire et de leur grandeur.

Ces faits se passent encore aujourd'hui sous le règne d'Alexandre II, qui cherche à éblouir les peuples civilisés de l'Occident par son projet soi-disant d'émancipation des paysans. N'est-ce pas Catherine-la-grande, l'amie de Diderot et de Voltaire, qui a le plus contribué au démembrement de la Pologne, tout en professant des principes de philosophie, de libéralisme et de progrès? — progrès, sans doute, dans le brigandage, le vol et la corruption des mœurs.

Tandis que, par le moyen de ses agents, l'empereur Nicolas flattait par dessous main la Société démocratique de l'émigration polonaise et enflammait son patriotisme, c'était par milliers qu'il envoyait les familles polonaises en Sibérie, aux mines d'Oural et dans le Caucase, condamnant les uns aux travaux forcés des mines, contraignant les personnes d'un rang élevé à servir comme simples soldats et à peupler ses colonies militaires désertes.

Mais l'empereur s'est trompé dans son calcul sur la Société démocratique de l'émigration. La plupart des émigrés ne voulurent pas s'y enrôler, et parmi ceux qui en font partie, un grand nombre comprirent la ruse infernale de l'autocrate, se formèrent à la politique dans cette école et devinrent de très-bons patriotes.

Dès que le gouvernement français s'aperçut de la mésintelligence qui régnait parmi les émigrés et qu'il

en connut le véritable instigateur, il donna l'ordre de les disséminer par toute la France, afin qu'il leur fût possible de trouver des occupations sérieuses, plus utiles pour eux que les discussions stériles de la politique, et leur accorda des secours suffisants pour parer aux premiers besoins de la vie, et leur faciliter ainsi les moyens de se procurer une existence plus honorable et plus convenable pour leur position.

Nous ne pouvons vouer qu'une reconnaissance éternelle à la nation française ainsi qu'à son gouvernement d'alors et à ceux qui lui succédèrent. Les avis salutaires, les encouragements à nous créer des positions sociales ne nous manquèrent pas. Ils furent hautement exprimés à la tribune dans les deux Chambres par les ministres du roi et par les membres de la majorité attachée au gouvernement. Mais les agents russes cherchèrent à empêcher l'effet de ces bons conseils. Ils faisaient entrevoir de prochaines révolutions en France et en Europe, une guerre universelle et, à la suite, notre retour dans notre patrie. De plus, ils représentaient comme de mauvais Polonais, de mauvais patriotes ceux d'entre nous qui voulaient suivre les avis du gouvernement; encourageant ainsi chez ceux qui les écoutaient le désœuvrement, l'oisiveté, mère de tous les vices, et les entraînant dans une profonde misère, qu'ils savaient très-bien devoir en être la conséquence inévitable.

Beaucoup de mes infortunés compagnons d'exil se laissèrent prendre aux piéges astucieux tendus par les agents russes, et préférèrent rester sans rien faire plutôt que d'accepter une occupation dans les ateliers ou dans le commerce, ou de fréquenter les écoles de sciences ou d'arts et métiers, ce qui leur eût permis non seulement d'échapper aux filets russes, mais en-

core de tomber dans la position déplorable où ils se trouvent sur leurs vieux jours.

Mais si, d'un côté, une partie de l'émigration courait aveuglément à sa perte en se jetant à corps perdu dans les utopies, d'un autre côté, la plus grande partie, la plus saine d'esprit, dirigée par des hommes d'un rare mérite, se groupait autour de la personne de S. A. le prince Adam Czartoryski.

L'émigration, ainsi divisée en deux camps bien distincts, a tracé son programme politique, que je trouve consigné dans la *Chronique de l'émigration*, t. IV, p. 49. Voici d'abord la manière d'envisager le but de l'émigration par le parti du prince :

« 1° Le rétablissement d'une Pologne indépen-
« dante est le seul but de tout Polonais, son seul es-
« poir, la première base de tout bonheur et de toutes
« les améliorations sociales.

« 2° Notre force unique, le but final de notre exis-
« tence est l'amour de la patrie, qui n'est pas l'effet
« des études politiques, mais l'héritage des siècles, ce-
« lui que nous ont légué nos aïeux : c'est la volonté
« de Dieu.

« 3° Tous les moyens qui conduisent au rétablis-
« sement de notre patrie sont permis, pourvu qu'ils
« soient sûrs et énergiques, qu'ils s'appuient sur des
« bases solides, et non sur des terrains mouvants.

« 4° Les moyens les plus prompts et les plus sûrs
« de notre salut peuvent nous être fournis par les cir-
« constances politiques elles-mêmes. Mais si ceux-là
« nous trompent et qu'il arrive un bouleversement
« général, il faut le servir, et, dans l'éruption des
« volcans, attiser le feu de l'espérance. La patrie doit
« être le but principal de toutes nos actions et nou
« servir de drapeau.

« 5° S'il surgit une guerre quelconque, pourvu « qu'elle soit contre la Russie, nous y prendrons part « de toutes nos forces. Quelle que soit la forme de « gouvernement adoptée par la Pologne régénérée, « nous nous y dévouerons entièrement. »

Voici maintenant l'exposé de la théorie politique de la Société démocratique :

« 1° Les réformes sociales doivent être le but « principal des Polonais ; car ce n'est que par elles « qu'ils peuvent espérer reconquérir leur patrie et la « rendre digne d'être rétablie.

« 2° Les sources de la force sont les masses. Il « faut les pénétrer de patriotisme et leur confier le « gouvernail de l'esquif qui porte nos espérances. « L'attrait du bien-être matériel peut remplacer l'idée « morale de la patrie. Les grandes théories de la Ré- « volution française peuvent nous servir de guides et « nous faire comprendre nos devoirs.

« 3° La révolution, les changements radicaux de « la société sont les seuls moyens du rétablissement « de la Pologne. Là seulement gît la force : le reste « n'est qu'un rêve.

« 4° Les rois nous ont perdus ; les rois nous ont « démembrés ; les rois nous ont abandonnés. N'espé- « rons reconquérir la Pologne qu'après la chute des « trônes. Changeons l'Europe, et alors nous trouve- « rons une place pour la Pologne. S'il arrive quelque « guerre entre les rois, prenons-y part. La révolution « doit être notre but principal.

« 5° La guerre étant entreprise dans l'esprit ré- « volutionnaire, les chefs imbus de l'esprit révolu- « tionnaire, les moyens révolutionnaires peuvent « seuls nous sauver. La guerre conçue dans un esprit « contraire est notre perte. Si la Pologne régénérée

« ne doit pas être une Pologne démocratique, il vaut » mieux qu'elle reste sous le joug moscovite. »

L'on voit clairement d'après ces citations que, si le but était le même pour les deux partis, les moyens pour y parvenir étaient bien différents. Néanmoins, on se mit à l'œuvre de part et d'autre ; on la poursuivit avec ardeur, on la poursuit encore sans avoir rien obtenu jusqu'à présent. Les travaux et les efforts des uns et des autres méritent d'être mentionnés comme devant fournir quelques belles pages de plus à l'histoire de la nation polonaise, qui sera fière un jour d'avoir produit d'aussi fidèles défenseurs, persévérants et inébranlables dans leur projet, malgré les circonstances peu favorables.

Aussitôt que l'émigration fut établie sur le sol hospitalier de la France, on vit les hommes les plus éminents, tant par la position sociale qu'ils occupaient dans leur pays que par leur patriotisme, leurs talents, leurs connaissances littéraires et scientifiques, s'organiser et se réunir dans le but de continuer les travaux de la *Société des amis des sciences, lettres et arts de Varsovie*, qui avait cessé d'exister par l'émigration à l'étranger de ses membres les plus illustres et par l'oukase impérial qui mettait à néant toutes les institutions tenant à la nationalité polonaise.

Le 3 mai 1832, ils jetèrent les premiers fondements de la Société à Paris, sous la présidence de S. A. le prince A. Czartoryski, et la vice-présidence de M. le comte Louis Plater, sénateur castellan. Elle fut composée de quatre sections :

La 1re section littéraire, président le prince Adam Czartoryski ;

2e — historique, président J. Ur. Niemcewicz, sénateur castellan ;

La 3e section statistique, président le comte Louis Plater, sénateur castellan ;
4e — de protection et secours pour les jeunes gens qui se livrent à l'étude des sciences et des arts, président général Kniazewicz (1).

En 1834, cette Société comptait déjà 26 membres titulaires, 3 honoraires, 53 associés et 30 correspondants.

Depuis sa formation jusqu'au 18 mai 1834, soit dans l'espace de deux ans, elle a tenu 37 séances des sections littéraire et politique, et 16 des autres sections. Elle a publié (c'est toujours la *Chronique* qui parle), 41 articles dans les journaux et 40 ouvrages littéraires et scientifiques. Dans ses diverses réunions, il a été lu 85 dissertations, dont 10 historiques, 2 de droit, 2 d'économie politique, 53 purement politiques, 1 de pédagogie, 5 de littérature, 3 de beaux-arts, 2 de mathématiques, 2 d'art militaire, 1 de physique, 1 de chimie, 3 d'administration.

Pour bien faire comprendre le but de la Société, je donne ici la traduction en français, aussi fidèle qu'il m'a été possible, du discours prononcé le 18 mai 1834 par le prince président, en présence de toutes les sections réunies :

« Eloignés du lieu de notre naissance et de tout ce qui rattache à la vie, pauvres émigrés, nous avons tâché de nous créer des occupations qui puissent apporter quelque soulagement à nos souffrances, nous rappeler les temps passés et l'esprit qui nous animait quand nous défendions le sol sacré de la patrie. Au-

(1) *Chronique de l'émigration polonaise*, t. I, p. 138.

jourd'hui comme jadis, nos pensées doivent avoir le même but.

« Quand notre cruel oppresseur, en anéantissant notre existence politique, a détruit également nos institutions, nos monuments scientifiques et historiques, au moment où il essaie de détruire notre littérature, et qu'il va même jusqu'à vouloir nous ravir la gloire et l'honneur acquis au prix de tant de sacrifices et de tant de sang versé dans toutes les parties du monde pour la liberté et l'indépendance, nous nous sommes réunis ici pour défendre contre la barbarie, autant qu'il dépendra de nous, le précieux héritage de nos pères.

« Nous nous sommes proposé de faire revivre au sein de l'émigration, si nos faibles moyens nous le permettent, la *Société des amis des sciences, lettres et arts*, fondée dans le même but, il y a trente ans, à Varsovie, et actuellement détruite par un sauvage vainqueur. Les services éminents rendus au pays par ce corps savant devaient attirer sa vengeance. Ses membres les plus distingués sont errants sur la terre étrangère, ou se cachent dans la misère, ne recueillant que le mépris dans les lieux mêmes où leur savoir était admiré, où il propageait les lumières et les nobles sentiments de notre nationalité.

« Recueillir et garder précieusement ces étincelles, ces germes de la civilisation et de l'esprit national, que la main de fer d'un barbare se propose d'étouffer, est un but si grandiose, d'une si haute portée, que notre Société ne peut pas, n'ose pas se flatter un seul instant de pouvoir se dire qu'elle pourra réussir un jour, qu'elle pourra répondre à ses vœux et à ses efforts, peut-être pas même de concevoir une espérance quelque peu fondée.

« Vous pourrez vous convaincre néanmoins, Messieurs, d'après le rapport qui va vous être soumis de nos travaux annuels, qu'ils ne sont pas sans utilité. Plus d'une vérité historique, falsifiée et travestie par nos ennemis éternels et acharnés, a repris son vrai jour, sa valeur réelle ; plus d'une calomnie, sortant de la même source, manquant à tous les égards dus au comble de notre malheur, a été victorieusement réfutée. Pour nous conformer aux besoins de l'époque, la plus grande partie des œuvres lues au sein de la Société ont été obligées de revêtir la forme de simples articles, et se renfermer dans certaines bornes pour pouvoir trouver un accès plus facile dans les écrits périodiques de la presse. Un grand nombre de nos collègues, cependant, se sont livrés à des travaux de plus longue haleine qui nous présagent des ouvrages plus étendus et d'un intérêt plus durable.

« En général, comme vous le verrez par le rapport, les travaux de la Société ont progressé. L'année qui vient de s'écouler a été plus riche que les précédentes en œuvres importantes. C'est d'un bon augure pour l'avenir, et cela nous inspire la foi dans la réussite de nos efforts, dans la pureté et l'opportunité de nos intentions. Félicitons-nous d'avoir pour témoin de nos travaux et de notre entreprise le grave et vénérable président de la *Société des amis des sciences et des arts* de Varsovie, M. le castellan sénateur J. Ur. Niemcewicz. Qu'il nous juge ; qu'il nous guide ; qu'il nous apprenne comment nous devons supporter les disgrâces du sort, comment après la destruction du fruit de nos longs travaux nous devons commencer une nouvelle carrière avec espoir et courage. Toute la vie de cet honorable compatriote est pour nous un modèle de conduite. Dans les sombres prisons

moscovites, comme dans les forêts vierges du Nouveau-Monde, et à présent dans l'exil qu'il partage volontairement avec nous, malgré ses forces épuisées et les fatigues de l'adversité, partout il fut, partout il est pour nous un modèle de vertu, de patriotisme, d'abnégation et de sacrifices.

« Depuis le commencement de notre pèlerinage, depuis notre arrivée sur le sol hospitalier de la France, nous avons éprouvé toutes les consolations que peut offrir la considération en face d'un malheur immérité. Mais la seule consolation possible en ce moment pour le Polonais, c'est l'espérance. Le bienfait de cette unique consolation, à qui le devons-nous plus qu'à ces nobles hommes qui, dans le désastre, n'ont pas abandonné notre sainte cause, qui se sont assimilés à nous, et qui du haut de la tribune de France, ont rappelé à l'Europe entière que la Pologne vit encore, qu'elle n'est pas oubliée; que les droits des opprimés sont toujours sacrés et ne se prescrivent jamais; que l'usurpation, basée uniquement sur la violation de tous les droits internationaux, ne peut rester impunie ni se légitimer.

« Nous sommes heureux de voir au milieu de nous l'un de nos défenseurs les plus chaleureux, M. Odillon-Barrot, à la prudence, à l'habileté et à la merveilleuse éloquence duquel notre cause est redevable de si grands services. Il nous est agréable de le saluer notre collègue et de lui témoigner toute notre reconnaissance.

« Que nos généreux défenseurs ne se découragent pas de ne point voir leurs efforts persévérants couronnés par des résultats immédiats ! La puissance des nobles âmes et des grands talents est immense quand elle se concentre sur un objet jugé par elle

digne de ses préoccupations. Un jour viendra où leurs paroles prophétiques seront suivies de faits et d'événements plus favorables à la justice et à l'humanité, où elles dévoileront au monde entier un destin caché aujourd'hui dans un avenir inconnu. »

M. Odillon-Barrot a répondu à peu près en ces termes :

« MM. je ne suis nullement préparé à un accueil aussi honorable. Je vous remercierai de ma réception dans votre Société, non pas par un discours recherché, mais par ces quelques mots simples et francs. Depuis longtemps je tiens à honneur *d'être considéré comme un ami de la Pologne*; car votre patrie est une fidèle image du combat de la liberté et de la civilisation contre le despostime et la barbarie, combat dont elle a partagé toutes les chances. Lorsqu'un noble élan réveille l'esprit des nations, les appelant à l'œuvre de leur émancipation, votre nom se trouve dans toutes les bouches et dans tous les cœurs : tout le monde désire proclamer votre restauration. Dans les temps de réaction, de terreur, d'égoïsme et d'asservissement, votre cause se ressent de leurs effets : mais ne perdez pas courage. Le droit et la justice marchent toujours, et s'ils s'arrêtent parfois, c'est un repos qui donne une vie nouvelle à son cours.

« Je voudrais bien pouvoir vous adresser quelques paroles de consolation ; car si je n'ai jamais encensé le succès, j'ai toujours honoré le malheur. Je ne puis cependant vous cacher qu'il faut que vous vous armiez de beaucoup de courage, que vous soyez persévérants et préparés à de dures et longues épreuves.

« Il est beau de voir qu'à l'exemple des anciens

peuples qui, forcés d'abandonner leurs toits paternels, emportaient leurs dieux domestiques, vous ayez transporté sur la terre étrangère votre patrie vivante, votre patrie intellectuelle. Quoique votre épée soit rentrée dans le fourreau, votre guerre continue ; car vous arrachez à la rage de votre oppresseur votre littérature, vos documents historiques et la vérité. Vous soutenez dignement la cause et l'honneur de votre patrie. Il est des hommes qui se rient de la puissance du droit; mais le moment approche où il faudra compter avec cette puissance; car déjà elle pénètre jusque dans les rangs de la force matérielle et commence à la paralyser. Ne vous découragez donc pas. Les champs de bataille en faveur de la civilisation et de la liberté sont toujours ouverts tant qu'existe la liberté de la presse et de la tribune. Que les Polonais s'y joignent, qu'ils y placent leur espérance.

« Je n'avais pas besoin d'être votre collègue pour me vouer à la défense de votre cause; car votre cause n'est pas celle d'un peuple seul, elle est celle de tous les peuples; elle ne représente pas une liberté seule, mais toutes les libertés. Partout le droit l'a emporté sur la force; chez vous seuls il a succombé! Mais cette anomalie est par trop monstrueuse pour durer longtemps. Que cette pensée soit pour vous une consolation et une assurance. »

A la réunion de la Société, le 3 mai 1835, pour célébrer l'anniversaire de la constitution du 3 mai 1791, le prince président prononça une longue allocution, dont j'extrais les passages suivants.

« Nous célébrons aujourd'hui, mes chers compatriotes et honorables collègues, une fête vraiment nationale, le souvenir de l'époque la plus glorieuse

peut-être de nos annales. Partout où se trouvent des Polonais, la journée du 3 mai ne se passera pas sans une commémoration religieuse, sans que des vœux et des soupirs partis du fond de tous les cœurs et de toutes les poitrines, au moment même où je parle, dans les immenses forêts de l'Amérique, comme aux mines de la Sibérie, ne se joignent aux nôtres et ne soient dirigés vers notre chère patrie.

« Il y a quarante ans, à pareil jour, la Pologne a lavé la tache des anciennes erreurs qu'on lui reprochait et a reconquis l'estime et la sympathie des peuples civilisés de l'Europe. La journée du 3 mai a montré notre cause belle, innocente, pure et brillante comme les rayons d'un beau soleil, et l'a assimilée à celle de la civilisation européenne.

« L'égalité devant la loi, qui passait partout ailleurs pour une nouveauté, tandis que c'était chez nous un principe très-anciennement mis en pratique, fut consacrée ce jour-là par la constitution. La voie des améliorations matérielles de position fut ouverte à tout individu ; l'accès à tous les emplois fut permis à tous les citoyens. La haute société, seule privilégiée jusqu'alors, fut la première à tendre la main et à se rapprocher des autres classes. Abandonnant ses priviléges de son propre mouvement, elle a su fonder un gouvernement régulier, fort et qui devait être stable ; condition essentielle de toutes les améliorations, de toutes les libertés, et même de l'existence nationale.

« Ces changements importants et salutaires n'ont été arrachés ni par la force brutale, ni par la terreur, ni par la guerre civile entre des partis différents, mais ils furent l'effet d'une action calme et tout à fait spontanée, d'une civilisation progressive généralement

désirée ; l'effet d'une conviction profonde, dictée par le bon sens et par l'amour de la patrie et de l'humanité. S'il avait plu à la Providence de laisser la Pologne suivre son propre mouvement, de la laisser se gouverner par elle-même, que de grands changements, que d'améliorations en tous genres, dignes d'admiration, ne se seraient-ils pas opérés ? Peut-être auraient-ils pu marcher de pair avec ceux des autres pays civilisés de l'Europe !

« C'est sur cette œuvre méritoire et glorieuse pour l'humanité, ne nuisant à personne, qu'osèrent se précipiter la trahison, la méchanceté et l'envie rapace de nos voisins. Leurs forces réunies ont mis en lambeaux notre malheureux pays, détruit cette belle entreprise, cette œuvre sacrée, et noué le nœud gordien du sort futur de l'Europe qui n'a pas encore été dénoué jusqu'à nos jours. »

(*Chronique de l'émigration*, t. III, p. 44.)

Plus bas, en parlant des partis qui divisèrent l'émigration, S. A. s'exprimait en ces termes :

« Pendant tout le temps de ma vie qui s'est écoulé en Pologne, je n'ai jamais connu que deux partis, Polonais ou étrangers, honnêtes gens ou traîtres, bons ou mauvais patriotes, gens qui voulaient une patrie libre et indépendante ou gens courbant ignominieusement la tête sous le joug des oppresseurs. Tout le reste de ce qui s'intitule un parti, comme nous l'entendons dire ici, ne procède pas de la Pologne, mais est l'écho de voix étrangères, fruit de la terre étrangère, modèles superflus, répétitions de maximes qui n'ont pas la moindre raison d'être, je dirai plus, qu'il est de toute impossibilité de nous assimiler. Car il n'y a pas en Pologne une noblesse qui détourne ses

yeux de la vérité, qui dans son propre intérêt repousse toutes les améliorations sociales, même les plus utiles. C'est au contraire par la noblesse que les changements furent opérés ; c'est par elle qu'ils furent poussés au progrès avec toute l'énergie possible. Notre clergé de Pologne ne fut jamais hostile à la liberté, servile pour le despotisme ou sous l'influence étrangère : séculier ou monacal, vivement pénétré des principes sublimes de la véritable religion de Jésus-Christ, il s'est toujours distingué par son dévouement à la patrie et par son attachement aux lois civiles.

« Jamais nous n'avons vu en Pologne le peuple, poussé par l'envie ou le désir de la vengeance, haïr tout ce qui était au-dessus de lui ; il existait, au contraire, entre le seigneur et le paysan, un certain attachement de famille, un sentiment de fraternité qui les poussait instinctivement à se prêter des secours mutuels ; c'est ce sentiment qui forme la base essentielle et nous offre la plus sûre garantie de notre restauration future. C'est par cette raison que tous nos mouvements politiques pour briser le joug étranger ont été l'œuvre commune de toutes les classes de notre société. C'est en raison de cela encore que nos oppresseurs cherchent constamment à rompre cet attachement mutuel, en semant la défiance entre les uns et les autres, et suscitant la discorde parmi eux avec une perfidie indignement calculée.

« Nous ne renions pas notre passé ; nous reconnaissons, au contraire, comme élément essentiel de notre vie cet attachement à nos usages, à nos mœurs, et aux souvenirs historiques de notre patrie, que l'on voudrait éteindre en nous. Il n'y a point chez nous de *vieille* et de *jeune* Pologne..... La Pologne est toujours la même..... C'est un arbre séculaire (il

compte plus de neuf siècles !), qui repousse constamment nourri de la même sève ; Dieu nous préserve qu'un jour nous levions une hache parricide sur cet arbre sacré qui renferme notre vie et notre existence en y introduisant une sève étrangère. Nos ennemis n'en demanderaient pas davantage. »

M. Odillon Barrot, présent à cette séance, s'exprima à peu près ainsi : « Messieurs, chaque fois que je me trouve au milieu de vous, j'éprouve une émotion nouvelle. Dignes enfants d'une patrie en deuil, vous avez emporté avec vous dans l'exil tout ce qui constitue une nation : ses traditions, ses souvenirs, sa langue, sa littérature et enfin ce courage que les adversités ne savent pas vaincre.

« Il est juste que vous célébriez l'anniversaire du jour mémorable où la Pologne s'est donné une constitution si libérale. La véritable vie d'une nation ne commence qu'à l'accomplissement de cette œuvre importante, car un peuple qui n'a pas de constitution, n'est qu'une réunion d'esclaves qui dépendent de la volonté d'un seul homme.

« A part la vive et forte sympathie que j'éprouve pour votre cause sacrée, j'ignore ce qui a pu me valoir ce titre de citoyen Polonais que vous m'avez accordé ; je considère seulement que vous étiez en plein droit de le faire, car je vois parmi vous les plus illustres et les plus dignes représentants de votre patrie ; là où vous êtes, est la Pologne vivante ; *et je suis fier de ce droit de citoyen Polonais*.....

« Je voudrais terminer, Messieurs, en vous adressant quelques paroles consolantes : votre cause est noble et juste..... Oui, la Pologne vivra, car il y a une Providence et une Justice éternelles !

« Cependant je ne voudrais pas faire naître des

illusions dans vos cœurs, le temps en est peut-être encore très-éloigné ; mais persévérez dans votre entreprise. L'engourdissement moral, la profonde léthargie dans lesquels on est plongé aujourd'hui, étouffent les sentiments nobles et élevés ; mais il mentirait celui qui prétendrait que ces sentiments sont éteints. Le réveil sera d'autant plus terrible, que le sommeil aura duré plus longtemps.

« N'écoutez pas ceux qui, guidés par un vil égoïsme, peuvent vous conseiller de préférer l'intérêt personnel aux sentiments généreux et de sacrifier l'honneur au bien-être matériel ; ce serait vous calomnier..... Tant que la France existera, elle ne reniera jamais les nobles sentiments et les hautes idées philantropiques qui l'animent toujours..... Elle ne se séparera jamais de ses alliés naturels.... de ceux avec lesquels elle est unie par une fraternité indestructible.... Au reste, je suis plus que convaincu que l'indépendance de la Pologne est intimement liée à notre avenir, et qu'elle est la base de notre propre tranquillité, car ce qui est le plus juste est également le plus utile. »

Cette société savante qui compte aujourd'hui dans son sein un très-grand nombre d'hommes distingués s'est acquis des droits réels à la reconnaissance non-seulement de l'émigration polonaise, mais encore du pays lui-même, par la publication de travaux historiques, littéraires et scientifiques très-importants ; elle a répondu dignement aux vœux exprimés par son illustre président dans la séance du 18 mai 1834. Elle tient, chaque année, deux séances solennelles : l'une en commémoration de la constitution du 3 mai 1791, et l'autre en commémoration de la révolution du 29 novembre 1830. Les discours qui s'y prononcent, ont, pour la plupart, une portée politique ; ils

tendent surtout à ranimer le courage des émigrés, abattus par tant d'adversités et par la durée de leur exil dont ils ne prévoient pas le terme.

Pour activer ses éléments de vie et remplir les conditions essentielles de son existence, la Société a fondé au commencement de 1839, une bibliothèque publique, rue Duphot, n° 10. Cet acte important de l'histoire de l'émigration est ainsi rapporté dans la *Chronique*, t. VIII, p. 64 :

« En l'absence du prince Adam Czartoryski, président du conseil d'administration de la bibliothèque, le castellan sénateur J.U. Niemcewicz a présidé cette séance solennelle, dans laquelle le très-vénérable patriarche a béni la fondation nouvelle. Après avoir exposé que son but est d'apporter quelque soulagement aux émigrés qui cherchent des consolations dans l'étude, il a continué en ces termes :

« Dans cette création, il y a encore une autre pensée.

« La Pologne, jadis très-riche en bibliothèques publiques et privées, ne possède plus rien aujourd'hui. L'usurpation de nos voisins nous a fait perdre ces trésors et ces ornements. Les ouvrages anciens ont disparu de notre pays, et à leur place il en paraît de nouveaux, mais sous la surveillance de la censure.

« La bibliothèque de Saint-Pétersbourg, dont les Russes s'énorgueillissent de nos jours, a été formée en grande partie des dépouilles de la Pologne. C'est en s'enrichissant constamment par le vol et la rapine qu'elle est parvenue à sa splendeur actuelle.

« En 1704, Pierre Ier accapara 2,500 volumes à Mittawa. Ce sont les premiers éléments de la fondation de cette bibliothèque.

« En 1772, pendant la confédération du Bar, Catherine II fit enlever à Nieszawa 17,000 volumes appartenant à la famille Radziwill.

. « Les Russes avouent euxm-êmes avoir, en 1795, spolié la bibliothèque de Zatuski, en lui prenant 260,000 volumes. Le reste fut dilapidé par eux ; car je me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, cette bibliothèque comptait 400,000 volumes.

« En 1831, on a pris 200,000 volumes à la bibliothèque de l'Université de Varsovie ; 30,000 à celle de la *Société des amis des sciences, lettres et arts* de la même ville ; 20,000 à celle de l'Université de Wilna; 30,000 au lycée de Krzeminiec ; 36,000 à la bibliothèque du conseil d'Etat, une partie de celle de Putavy, environ 15,000 volumes. Si à cela on ajoute tout ce qui a été enlevé dans les 200 monastères ou maisons religieuses les plus remarquables et les plus riches en ce genre, on peut hardiment porter à 700,000 le nombre des volumes dont la Russie a dépouillé la Pologne

« Le souvenir amer de cette spoliation a inspiré l'idée de l'établissement que nous avons fondé sur une terre étrangère, sur le sol hospitalier de la France.

« Plus d'une personne, en mettant en parallèle la grandeur de notre entreprise et l'insuffisance de nos collections et de nos moyens, prendra nos efforts en pitié et doutera de la réussite. Mais nous avons un exemple devant nous. Il y a cent ans, l'aïeul de l'un de nous présent à cette réunion, Zatuski, évêque de Kijovie, émigré comme nous au temps du roi Stanislas Lesczynski, comme nous accueilli en France, avait conçu le projet de fonder une bibliothèque polonaise et avait pleinement réussi. La fameuse biblio-

thèque Zatuski avait donc une origine pareille à celle de l'établissement dont nous jetons aujourd'hui les fondements. »

L'honorable vice-président a exprimé ensuite sa reconnaissance envers le gouvernement français pour sa haute protection, dont la bibliothèque avait déjà reçu des preuves incontestables ; envers les généreux donateurs français qui se sont empressés d'apporter leurs offrandes, entr'autres, à M. Pierre Dufart, libraire à Paris, qui avait donné 193 volumes, dont 153 composant la *Collection des classiques latins*, par Lemaire, et 40 volumes, l'*Art de vérifier les dates* ; et envers les autres donateurs étrangers qui y ont contribué chacun pour une part moins importante.

Il a terminé son discours par ces mots :

« Soyons reconnaissants envers la France pour sa magnanime hospitalité. Unis sous cet abri sûr par les liens de l'amour fraternel et du plus pur civisme, consacrons nos loisirs à l'étude : mettons à profit ces trésors qui sont déjà d'une certaine valeur, et je ne doute pas qu'ils ne s'augmentent tous les jours par vos soins, par votre zèle pour le bien et pour la gloire de notre chère patrie. Travaillons et espérons que le Dieu de nos pères, qui nous a punis pour nos fautes, et surtout pour celles de nos pères, jettera bientôt un regard de miséricorde sur nos souffrances et hâtera l'heure de notre délivrance.

« Grata superveniet, quæ non sperabitur hora ! »

Au commencement de 1834, la 4e section de la Société, dite section de protection et de secours, a fondé à Paris, rue du Bac, n° 89, une école militaire polonaise pour former de jeunes officiers. L'enseignement

était donné par le capitaine Bielinski, pour les fortifications; par le capitaine Prince Czetwertynski, pour l'artillerie; par le colonel Paprocki, pour l'école d'infanterie; par le général Sznayde, pour l'école de cavalerie (1).

Presque en même temps, c'est-à-dire au commencement de 1835, pour faciliter aux jeunes émigrés l'accès des carrières civiles, on a fondé une Société polytechnique, sous la présidence du brave général Joseph Bem, de mémoire à jamais regrettable (2).

Aujourd'hui il existe à Paris, sous les auspices immédiats de S. A. le prince A. Czartoryski, une école supérieure de ce genre qui rend les plus grands services à la génération actuelle des fils d'émigrés et à quelques-uns des jeunes Polonais qui viennent s'initier à Paris aux progrès de la civilisation de l'Occident, et qui ne peuvent y séjourner que pendant un temps très-limité.

L'école inférieure, établie à l'instar des lycées français, a été créée d'abord à Orléans, à Nancy et transportée ensuite aux Batignolles, à Paris. Elle jouit aujourd'hui d'une prospérité remarquable par le grand nombre de ses élèves et par l'instruction nationale qu'ils y reçoivent. Elle les prépare aux études supérieures de l'école polytechnique dont je viens de faire mention. L'école des Batignolles est sous la direction d'un excellent patriote M. le docteur Gatezowski et sous les augustes auspices et la protection de S. A. I. le prince Napoléon qui s'y intéresse particulièrement.

Après l'échauffourée de 1834 en Savoie, conduite par le traître Ramorino, un petit nombre d'émigrés

(1) Chronique t. I, p. 8.
(2) Chronique t. III. p. 102.

qui y avaient pris part, se trouvèrent privés de tout moyen d'existence. Mais comme la fraternité est une des principales vertus du Polonais, à l'appel de feu général Dwernicki, président du Comité national de Paris et à celui de ses collègues, M. le comte Ledochowski et M. Jetowicki, nonce à la diète, il se forma une Commission de secours, dont le président était le général Sznayde, et les membres MM. Joseph Tomaszewski et Bohdan Zalewski.

Plus tard, cette commission vit entrer dans son sein MM. Aloïse Biernacki, nonce; Ulrich Szaniecki; général Stanislas Gawronski; Ordega; J. Zalewski; castellan Olizar et autres. Malgré les pertes nombreuses qu'elle a éprouvées par la mort du général Sznayde, du prince Janusz Czetwertynski; des nonces Aloïse Biernacki et Szaniecki; du colonel Broniewski; du capitaine Antoine-Alphonse Starzynski; de l'abbé Jean-Paul Dobrowski; du docteur Casimir Debrowolski; de Romuald Gedroye et de Constantin Parczewski (1), elle s'est constamment renouvelée par l'adjonction de nouveaux membres. Grâces au zèle et aux efforts persévérants de son honorable secrétaire actuel, M. André Smolikowski, elle a survécu à toutes les crises politiques et financières de l'émigration. Elle tend la main à tous ceux qui se trouvent dans le besoin, sans avoir égard à leurs croyances religieuses ou à leurs opinions politiques, pratiquant ainsi la charité chrétienne qui ne connaît pas de distinctions parmi les hommes, qui les regarde tous comme des frères, quelles que soient leur origine et leurs convictions.

(1) Compte-rendu de la commission des fonds de l'émigration polonaise depuis le 1er janvier 1837, jusqu'au 1er janvier 1858.

La commission est composée aujourd'hui de :

MM. Calixte Morozewicz nonce à la diète, *président* ;
Le docteur Raciborski, *trésorier* ;
Xavier Godebski, nonce à la diète,
Le major Alexandre Roguski,
Kisielewski, } *membres* ;
André Smolikowski, *secrétaire*.

Elle s'est adjoint quelques membres correspondants hors de Paris, et c'est à ce titre que j'ai l'honneur de lui appartenir depuis quelques années.

Je dois encore citer parmi les œuvres de l'émigration la création d'une banque qui fut instituée beaucoup plus tard, et qui est bien une véritable banque d'exilés, car elle ne possède que 30,000 francs pour tous fonds de roulement. Néanmoins, elle trouve encore le moyen de rendre service aux pauvres Polonais expatriés qui veulent entreprendre quelques travaux, en les aidant soit à satisfaire aux premiers besoins de la vie, soit à se créer une position par leurs entreprises.

Tout en se préoccupant de la fondation des établissements d'utilité dont je viens de parler, l'émigration polonaise a essayé à plusieurs reprises de se constituer une espèce de gouvernement qui pût s'occuper de ses intérêts matériels et moraux.

Sitôt après l'entrée des différents corps d'armée, soit en Prusse, soit en Gallicie, plusieurs de nos compatriotes s'étaient dirigés instinctivement en France, etavaient formé, le 8 décembre 1831, un Comité polonais à Paris, sous la présidence du savant professeur Joachim Lelewel, comité qui fonctionna jusqu'en 1832, époque à laquelle il fut dissout par ordre du ministre de la police.

Ce comité fut remplacé par un autre, présidé par Bonaventure Niemojowski, qui avait été le dernier président du gouvernement national pendant la guerre de l'indépendance. Mais les émigrés étaient alors travaillés par les intrigues des agents russes qui avaient pour mission d'empêcher toute organisation civile et militaire et qui, en contribuant ainsi à la dislocation du comité, ne lui laissèrent pas le temps de faire tout le bien qu'il aurait pu faire.

Après quelques débats assez animés, le feu général Joseph Dwernicki fut nommé président d'un troisième comité. Ce dernier, quoiqu'il ait duré plus longtemps que les précédents, a été obligé de se dissoudre au bout de peu d'années par suite des intrigues et des faux bruits semés contre lui parmi les Polonais émigrés par les agents russes.

Rien donc n'a pu résister aux persécutions et aux vengeances exercées par la Russie contre nous jusque dans notre exil. Nous ne pouvions rien entreprendre sans qu'on nous suscitât des embarras de toute espèce, même les poursuites de la police française. C'est ainsi qu'ont échoué toutes les tentatives d'organisation régulière de l'émigration, qui aurait pu en faire aux yeux de l'Europe un corps compact, imposant, respecté de tout le monde comme le noble débris d'une grande nation. Mais il était de la politique russe de nous diviser par nos opinions, de nous isoler les uns des autres, et de nous représenter comme un peuple anarchique, incorrigible, incapable d'organisation sociale, haineux, et se déchirant lui-même jusque sur la terre de l'exil. Le gouvernement russe a parfaitement réussi. Car, qui peut résister à l'influence de son cabinet infernal, lorsque les nations du premier ordre s'y trouvent soumises ? Que pou-

vaient quelques milliers de pauvres proscrits, réduits à eux-mêmes, sans expérience en politique, sans appui dans la diplomatie, dénués de ressources, même de celles nécessaires à la vie? Nous devions nécessairement succomber.

Cependant la Providence a eu pitié de notre détresse. De nos dissensions mêmes est surgi un nouvel ordre de choses. L'émigration s'est divisée en deux partis bien distincts, comme je l'ai déjà expliqué: l'un monarchique constitutionnel, qui a suivi et suit encore la bannière de S. A. le prince Adam Czartoryski; l'autre républicain démocratique, qui est entré dans la Société démocratique et qui a formé un centre d'action en vigueur même aujourd'hui, quoique l'époque soit si défavorable aux émigrations en général et à la nôtre en particulier depuis le traité de Paris de 1856.

Un troisième parti, peu considérable, appartenant principalement au corps de l'armée, désireux de rester sous le commandement de son chef naturel, est resté attaché au dernier général en chef, S. E. Mathieu Rybinski et attend avec impatience, comme les deux premiers, le moment propice pour se présenter de nouveau sur les champs de bataille et terminer en soldats leur longue carrière.

Bien avant notre arrivée en France et pendant notre guerre de l'indépendance, il s'était formé à Paris un comité central présidé par l'immortel général Lafayette dans le but de venir en aide aux Polonais qui combattaient alors pour la liberté de tous. Ce comité, composé d'hommes éminents tant à Paris qu'en province, a rempli honorablement et avantageusement sa tâche et rendu de grands services à notre cause et à celle de l'humanité. Aussi je ne puis m'empêcher de lui ex-

primer ici les vifs sentiments de reconnaissance de toute l'émigration Polonaise.

Ce comité n'était pas le seul qui s'occupât d'adoucir nos souffrances. Il s'en était formé dans le même but, à Christiana en Norwège, à Bruxelles en Belgique : ce dernier était sous la présidence de M. Van Meenen président de la cour d'appel, et la vice-présidence de MM. de Mérode beau-père de M. le comte de Montalembert, et Verhaegen chef du parti libéral en Belgique ; il était composé de MM. Gendebien, Dumortier, Castiau, membres de la chambre des députés, du général Le Hardy de Beaulieu, et de plusieurs notabilités de la ville. En France il y en avait à Lyon, à Metz, à Strasbourg, au Hâvre, à Nismes, Avignon, Montpellier et dans presque toutes les principales villes.

Je ferai une mention spéciale du comité de Lyon, dont je trouve le compte-rendu depuis 1831 jusqu'à 1836, dans la *Chronique de l'émigration*, t.IV, p. 314, ainsi rapporté.

« La ville de Lyon est une des premières en France qui après notre révolution du 29 novembre 1830 ait manifesté pour nous une sympathie énergique. Pendant notre guerre quelques-uns de ses principaux citoyens ont formé une Société ayant pour but de porter secours à la Pologne, et comme elle recueillait les dons volontaires de toute nature dont elle opérait ensuite la vente, elle se donna le nom de *Bazar Polonais*.

« Cette société n'a pas voulu représenter exclusivement un parti seul ; elle s'est adressée à tout ce qu'il y avait d'honorable dans tous. Aussi recevait-elle des marques d'estime et d'intérêt du général La-

fayette et de M. Casimir Perrier, comme du prince A. Czartoryski et de M. Joachim Lelewel.

« M. le maire de Lyon lui offrit une salle au Palais des Arts de la ville. En 48 heures cette salle fut remplie de toutes sortes d'objets. Les dames y apportèrent des bijoux ; les artistes et artisans des produits de leurs travaux ; des ouvriers se réunirent pour offrir quelque chose en commun ; des élèves de collèges et de pensionnats,des enfants, apportèrent leurs médailles, leurs prix, récompenses de leurs travaux, et jusqu'à leurs joujoux ; les journalistes ouvrirent leurs colonnes au service de la société ; les messageries facilitèrent le transport des effets et le voyage des personnes qui s'occupaient de cette affaire ; car les dons et offrandes provenaient non-seulement de Lyon mais encore de plusieurs villes voisines.

« Le bureau était composé de :

M. Acher, *Président.*

MM. Trollier, Janson, Bredin, *Vice-présidents.*

MM. A. Champagneux, A. Riboud, Victor Arnaud, T. Tissot, Chevrolat, Grandperret, Dessaix, Bruyn, Godemard, Rolland, Dr Gilibert, Auguste Perret, *Membres.*

Auguste Bontoux, *Trésorier,*

Silvain Blot, *Secrétaire.*

« Parmi les personnes qui se sont spécialement intéressées à cette œuvre et qui l'ont protégée, il faut citer MM. Fulchiron, Jars, Dugas-Montbel, députés du Rhône; Prunelle, ancien maire de Lyon ; Bouvier-Dumollard et Gasparin, anciens préfets du Rhône; les généraux Hulot, Delort, Fleury et Aymard. »

Ce ne fut qu'après l'arrivée des émigrés Polonais en Amérique en 1834, que l'on forma un comité à New-Yorck. Il était présidé par M. Albert Gallatin et

composé de MM. J. V. Wilder, Théodore Devight, G. James King, William, W. Wodlsey, Moses, H. Grennel, Pelatiach, Perit, W. B. Towsend.

Les principaux protecteurs de ce comité furent des maisons de commerce, parmi lesquelles M[me] Few ; MM. Albert Chrystie ; Bronsolın ; Hayde et Little.

Le comité de Boston était présidé par M. le Dr Samuel G. Howe.

Si la bravoure de notre armée pendant la guerre de 1831 avait excité l'admiration, notre chute glorieuse et les désastres qui en furent la suite firent naître la compassion chez nos ennemis mêmes. Ainsi, lorsqu'en 1836 les trois puissances qui s'étaient partagé la Pologne envahirent la ville libre de Cracovie, pour en expulser nos compatriotes qui y avaient trouvé un asile après la guerre de 1831, ceux que l'on transportait à Trieste pour les embarquer à destination de l'Amérique furent très-bien reçus sur toute leur route et principalement dans l'archiduché d'Autriche par toutes les classes de la société, et surtout par les dames de haut rang, dont le cœur et l'esprit élevé sont plus capables de sentir et de comprendre tout ce qui est noble et beau. *Chronique* t. v. p. 20.

Notre séjour en Prusse nous y a gagné beaucoup d'amis. A plusieurs reprises il y eut jusque dans la capitale des manifestations de la part de la bourgeoisie et principalement de la jeunesse de l'Université en faveur de la nationalité Polonaise. Cet esprit de justice réparatrice avait pénétré même dans les rangs de l'armée, au point que le 8 août 1835, après une revue passée à Francfort-sur-Mein en l'honneur de la fête du roi, quelques corps entonnèrent notre chant national : « *La Pologne n'est pas encore perdue,*

« *tant que nous vivons.* » Les officiers supérieurs furent frappés d'étonnement et les généraux se crurent un moment non-seulement compromis mais perdus. *Chronique*, t. III. p. 24.

Je tiens de plusieurs de mes compatriotes qui ont été prisonniers en Russie et qui ont été envoyés dans le Caucase, d'où ils se sont heureusement échappés et qui se trouvent actuellement en France, que le peuple moscovite n'approuve pas les atrocités et les barbaries qu'exerce son gouvernement envers la Pologne, qu'il compatit secrètement au malheur de notre nation, tout en désirant cependant ne pas abandonner sa proie.

Cette digression finie, je reprends mon récit sur l'histoire de l'émigration, qui est le but principal de cette partie de mon travail.

Au commencement de l'année 1834, S. A. Mme la princesse Czartoryska, née princesse Sapieha, touchée des profondes misères des familles polonaises qui successivement s'expatriaient depuis la chute de la Révolution du 29 novembre 1830, fonda à Paris une Société de dames de bienfaisance non-seulement pour venir en aide aux plus nécessiteux, et à ceux dont l'âge ou les infirmités, suites de la dernière guerre, réclamaient des secours, mais encore pour fonder un pensionnat où seraient reçues les jeunes filles des émigrés (1). Cet éta-

(1) Le même bienfaisant génie qu'on retrouve partout où il y a pour l'émigration des souffrances à soulager, a fondé encore en 1846, l'école de St-Casimir, rue d'Ivry, nº 1, pour recueillir les orphelines polonaises les plus pauvres ; elles y sont élevées, au nombre de 40, par des sœurs de charité polonaises. (*Journal slave* du 23 juillet 1850, p. 99).

Cet établissement, créé pour l'émigration polonaise et protégé par le gouvernement français. existe encore aujourd'hui. Outre les jeunes filles, on y reçoit de vieux vétérans de la guerre de 1831. Il mérite certainement bien d'attirer l'attention de tous les Polonais.

blissement, qui occupe l'hôtel Lambert, appartenant au prince Czartoryski, dans l'île St-Louis, fonctionne depuis de longues années, et il s'y est formé d'excellentes maîtresses d'étude pour l'enseignement supérieur à donner aux jeunes demoiselles. Tous les ans, quelques-unes des élèves concourent avec honneur à la Sorbonne, et après avoir obtenu leurs grades dans l'enseignement, se répandent dans divers pays pour se créer une position, et souvent pour procurer une existence sinon aisée, du moins supportable, à leurs vieux parents.

La Société des dames patronesses se compose de quelques dames polonaises, mais surtout de dames appartenant à tout ce qu'il y a de plus distingué en France et en Angleterre, comme on pourra en juger par les noms que je citerai tout à l'heure.

Pour réaliser les vues que cette charitable Société s'est proposées, elle donne tous les ans des concerts et des bals; elle fait une vente publique des objets donnés à cette intention. Alors il est touchant de voir ces princesses, ces marquises, toutes ces dames de haut parage ne pas dédaigner de se faire marchandes ces jours-là. Ces ventes, qui avaient lieu d'abord dans les magnifiques salons de M. Carteslat, rue Chaussée-d'Antin, se font aujourd'hui à l'hôtel Lambert.

Je regrette sincèrement de ne pouvoir citer les noms de toutes ces généreuses bienfaitrices, mais je ne peux rapporter que ceux qui se trouvent consignés dans la *Chronique de l'émigration polonaise*, et comme cet ouvrage a cessé de paraître en 1839, combien de noms n'y a-t-il pas à ajouter depuis cette époque jusqu'à ce jour ? Voici cette liste qui du moins comprend toutes les dames fondatrices.

MMmes la princesse Belgioso ; la comtesse de Per

tuis ; la comtesse Daru-d'Oraison ; Thaer-Bertrand ; Thaer, née duchesse de Padoue; de Vaudreuil ; de Bany; la comtesse Boubers ; Bignon ; la comtesse de Bradi ; Dawson-Damer; la comtesse Grabowska ; de Fielder ; la comtesse Labédoyère ; de Lamartine ; la princesse de la Moskowa ; la princesse de Massa ; la comtesse d'Oraison ; Amedea Thaer ; lady Sandwich ; de Reinhart ; de Simpson ; la comtesse de Banny ; de Tascher ; d'Esclingnac ; la duchesse Decazes ; la duchesse d'Abrantès ; Veiss (née Bonaparte) ; la générale Desmichel ; Garat ; la marquise Arrighi ; Panckoucke ; Dukle ; la princesse de Wurtemberg ; Mariani ; la comtesse Dolomieu ; Raymond ; la comtesse de Montijo ; Salvage ; d'Ailly ; Bordesoult, Ancelot ; Balatier; Buccioli ; Sanders ; Yorch ; Hugon ; la comtesse Plater ; Fitz-William ; Luszczeska ; la jeune princesse Isabelle Czartoryska, aujourd'hui comtesse Dziatynska, etc.

Les bienfaiteurs de cette Société étaient LL. MM. le roi et la reine des Français ; S. A. R. la princesse Adélaïde ; Mme Chapert, née Bertrand ; Mme Regnault-Saint-Jean-d'Angély ; MMmes de Rothschild, Mallet, Chanou ; MM. le comte de Montalembert ; de Baudrand ; de La Rochefoucault, de regrettable mémoire ; Jean-Conrad Lindheimer, négociant distingué de Francfort-sur-le-Mein qui a fait à cette Société par son testament en 1837 un legs considérable.

Afin que cette Société pût répondre suffisamment au but qu'elle s'était proposé, S. A. Me la princesse Czartoryska parvint, au moyen de ses relations intimes avec les personnes les plus haut placées dans la hiérarchie sociale en Angleterre, à établir à Londres, un comité provisoire qui fut d'abord sous la prési-

dence de Mme la marquise de Lansdowne dont le mari était président du conseil des ministres ; ce comité était composé de Mme la duchesse Hamilton, lady Francis Sandon, Mme Leicester Stanhope, Mme Wentworth Beaumont, Mme Gally Knight, lady Dudley Stuart, Mme Norton, Mme Henry Webster, Mme Jung, Mlle Berry, Mlle Anna Berry, Mme Martinau, Mlle Julie Schmith, lady Francis Eggerton belle-sœur du duc de Sutherland. Il avait pour secrétaire Mme Lach-Schyrma, polonaise.

En tête des bienfaitrices de l'association figuraient: feu Mme la duchesse de Kent mère de S. M. la reine Victoria, Mme la duchesse de Sommerset, Mme la duchesse de Sutherland, Mme la marquise de Clauricarde Mme la marquise de Breadalbane, Mme la comtesse de Rosberry, Mme Cowper, Mme Stanhope, Mme de Minto, lady Francis Sandon, Mme Mary Fox, Mme Francis Egerton, Mme Wiecher, Mme Howick, lady Charlotte Lindsay, Mme Georgina Stuart-Worthley, Mme Anna Maria Daunkin, lady Stuart, Mme Wranclifle, Mme Damer, Mme Anson, lady Peel, lady Canning, lady Vivian, Mme Singleton, Mlle Campbell de l'île de But, Mme la duchesse de Devonshire (*Chroniq.* t. II, page 97).

Un comité semblable fut fondé à Edimbourg sous la présidence de Mme la duchesse de Halmiton ; il était composé de Mme de Breadalbane, Mme Hallyburton, Mme Jeffreys, Mme L. H. Murray, vice-présidentes ; Mme Ayton, Mlle Gordon, Mme H. Erskine, Mlle Viner, Mme R. Nastrangt, Mme A. Cruickshand. Il avait pour trésorier M. Alexandre Cruickshand, et pour secrétaire M. H.-D. Erskine. (*Chroniq.* t. II. page 99.) A tous ces noms je dois ajouter, pour les signaler à la reconnaissance de nos descendants, ceux

de Mesdames Levis et Brander de Portsmouth qui confectionnèrent elles-mêmes des chemises pour les émigrés polonais qui abordaient dans ce port.

De son côté le prince Adam Czartoryski, par ses liaisons d'amitié avec les personnages les plus éminents des trois royaumes unis, contribua puissamment à la fondation de la *Société historique et littéraire des amis de la Pologne* à Londres, au commencement de l'année 1833. Cette société, modelée sur celle de Paris, présentait et présente encore cette différence, que l'élément polonais prédomine dans cette dernière, les étrangers n'y formant qu'une très-faible minorité, tandis que celle de Londres fondée par l'illustre poète feu Thomas Campbell a toujours compté et compte encore dans son sein tout ce que les trois royaumes renferment de plus illustre par la naissance, les talents et la fortune ; le nombre des Polonais qui en font partie est infiniment restreint.

Cette Société savante a rendu et rend encore des services immenses à la cause polonaise par ses diverses publications empreintes d'un profond savoir. Elle a si bien popularisé en Angleterre l'histoire de la Pologne, qu'il y a beaucoup d'Anglais plus capables de raisonner sur cette histoire, que les Polonais qui n'ont pas quitté leur pays ; aussi nos compatriotes qui veulent s'instruire de ce qui s'est passé chez eux depuis un siècle et plus sont-ils obligés de venir en France, en Angleterre ou en Belgique pour l'apprendre ; cela tient à ce que la Russie non-seulement a travesti, dans l'enseignement, tous les faits historiques depuis l'origine de notre nation, mais encore permet-elle à peine de dire quelques mots, dans les colléges inférieurs et supérieurs, sur la province russe que l'on appelait jadis royaume de Pologne, et que l'on

prétend avoir toujours été sous la domination des Czars de toutes les Russies et n'ayant jamais eu son autonomie.

Indépendamment de son but scientifique, cette Société s'occupe encore de venir en aide aux émigrés polonais réfugiés en Angleterre. Comme celle de Paris, elle tient deux fois par an des séances publiques en commémoration du 3 mai 1791, et du 29 novembre 1830; ce sont deux fêtes nationales vraiment polonaises. Elle organise des bals, des concerts, des soirées publiques au bénéfice des pauvres émigrés, et en cas de besoin elle provoque des meetings, quand elle juge à propos de faire intervenir les masses dans la décision d'une question politique concernant la Pologne.

Voici la liste des membres de cette Société dès les premières années de son existence :

MM. Thomas Campbell, décédé: Thomas Wentevorth-Beaumont, membre du parlement, décédé; Thomas Atwood, membre du parlement, décédé; lord Beaumont, décédé; le comte Camperdowen; lord Panmure, décédé; lord Dudley-Stuart, décédé; lord Lumbey; R. C. Fergusson, décédé; O'Connor don; docteur Lushington; Hill; W. Hult; W. G. Gillon; docteur Brown; E. D. Romilly, membre du parlement; R. Tynte; K. T. H. Mackenzie; B. Schmith; D. O'Connel, décédé; lord Brougham, ancien chancelier de l'échiquier; M. Abely; le colonel Leicester-Stanhope; M. Joung; le capitaine Norton; Edmond Beales, encore aujourd'hui défenseur intrépide et persévérant de la Pologne; Joseph Hume, membre du parlement, décédé; marquis de Breadalbane; W. Williams, membre du parlement; Wilson Palten, membre du parlement; le comte de Scarborough; M.

Urguhart; Thomas Gisborne; Hunter Gordon; John Blacke Kirby; William Adams Smith; J. Emerson Tennent; C. B. Scheridan; J. Thurston; E. S. Blundel; H. Rear; W. Horton-Lloyd; H. W. Lewel; G. Bell; R. J. Wilson; Francis Burdett; le duc de Sutherland; le marquis de Northampton; le comte de Harrowby; le comte Fitz-William; lord Ashley, membre du parlement; le comte Fortesem; le comte Zetland; le comte Arundel and Surrey; lord Kinnard; lord Robert Grosvenord, membre du parlement; le capitaine Towshend, de la marine royale, membre du parlement; le colonel Henry Salvey, membre du parlement; J. Abel Smith, membre du parlement: R. Monckton Milnes, membre du parlement; William Pinney, membre du parlement; Francis Mowatt, membre du parlement; Georges Wilbraham; le comte Shelburn; lord vicomte Loftus, membre du parlement; Gisborn Creing; Georges Bowyer; Edward Johnstone; Georges Bering; le comte Ilchester; le comte Hawrington; le comte Shafterbury; le marquis Townsend; le vicomte Raynham, membre du parlement, président actuel de cette Société; William Sholefield, membre du parlement; Thomas Phin, membre du parlement; lord Palmerston, membre du parlement et premier ministre pendant la guerre de la Crimée; William Lloyd Birkebeck; le docteur Worthington; le colonel Lach-Schyrma polonais; le major Sulczewski: le docteur Brohier, de l'île de Jersey, etc., etc.

Je regrette de ne pouvoir donner les noms de tous les honorables membres de cette savante Société dont je suis fier de faire partie moi-même, comme d'y voir figurer mon savant et excellent ami le professeur don Serapio Escolar, médecin en chef de l'hôpital général

de Madrid, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine et de chirurgie de la même ville.

Je ne puis clore le chapitre de la Société de Londres sans payer un juste tribut de regret à la perte douloureuse et prématurée de lord Dudley Coutts Stuart, protecteur généreux et actif de l'émigration polonaise,et dont lord Melbourne disait un jour dans une conversation familière : « *Stuart is quitte with the Poles.* » (Stuart a perdu la tête à cause des Polonais.) *Chronique*, t. III, p. 227. Il était l'âme et le cœur de tout ce qui se faisait pour la nation polonaise dans la Grande-Bretagne. Il avait fondé plusieurs autres sociétés, à l'instar de celle de Londres, notamment à Glascow, à Edimbourg, à Canterbury, etc. Non-seulement il provoquait les meetings, mais il obtenait des ministres anglicans qu'ils prêchassent dans leurs paroisses en faveur des Polonais catholiques. En voici un exemple.

Le 5 janvier 1837, à St-Andrew'Church, à Edimbourg, le vénérable prédicateur Christian Benevolcee prononça en faveur des réfugiés polonais un discours dont les passages suivants sont insérés dans la *Chronique de l'émigration*, t. VI, p. 143 :

« C'est une des bases fondamentales de la charité chrétienne de s'assimiler et deregarder comme les siens les souffrances et les malheurs de ses semblables.Que toute mère, présente à cette assemblée, pense à la douleur qu'elle éprouverait si la main barbare d'un despote venait lui arracher ses enfants, et les envoyait dans des pays lointains pour les façonner à sa manière! Ayez pitié des mères polonaises frappées de ce malheur.

« Que tout homme ici présent pense à ce qu'il ressentirait en voyant un étranger s'emparer de sa mai-

son, de sa fortune, réduire ses enfants à la misère et à la mendicité? Ayez pitié des Polonais qui ont éprouvé un sort pareil.

« Enfin, que ne ressentirait pas tout chrétien qui verrait ses temples profanés, la foi de ses pères méprisée, couverte d'ignominie, et ses prêtres chassés de leurs autels? Ayez pitié du peuple polonais, à qui un despotisme étranger a infligé tous ces outrages et ces calamités. Et maintenant que quelques exilés polonais sont arrivés parmi nous, ouvrons-leur nos cœurs pour les consoler; empressons-nous de leur porter notre superflu pour les secourir. »

Passons maintenant à un autre ordre de faits concernant l'émigration.

Lorsque, agitée par les sourdes menées de ses perfides voisins, par l'anarchie qui régnait dans la haute noblesse, et par la guerre civile et étrangère, la Pologne fut, à la fin du siècle dernier, déchirée en lambeaux et vit son nom effacé de la carte d'Europe, nos pères s'expatrièrent spontanément comme nous, pour pleurer sur le sort de notre patrie et revendiquer ses droits les armes à la main. Plus heureux que nous, ils ont vécu dans le temps où l'Europe occidentale venait de secouer la vieille poussière de la féodalité, et faisait la propagande des idées nouvelles à coups de canons et de baïonnettes. Ils formèrent des légions polonaises devenues célèbres, et qui ont dignement soutenu l'honneur militaire national en servant fidèlement la France, sa République et son Empereur.

Vivant à une autre époque, il ne nous a pas été permis de nous illustrer sur les champs de batailles, et de verser notre sang pour la civilisation et pour la solidarité mutuelle des peuples. Cependant, aussitôt leur arrivée en France, beaucoup de nos frères d'ar-

mes et d'exil s'engagèrent dans la légion étrangère et se sont battus vaillamment en Afrique. On en trouve une preuve dans le rapport du général Duvivier après la bataille du 5 mars 1834, rapport où il est fait une mention honorable particulière des compagnies polonaises et de ceux qui s'y étaient distingués, entr'autres les sous-lieutenants Borkowski et Huczkowski ; le sergent-major Iwanezewski ; les sergents Szotowski, Narewski et Jakobinski. « Les compagnies polonaises, » dit le rapport, « ont montré beaucoup de bravoure et « de sang-froid. Leur commandant, chef de bataillon « Horain (Polonais), a le plus contribué à la réussite « de cette sortie. » (*Chronique*, t. I, p. 34.)

Dans le cours de cette même année 1834, notre brave général Bem fut appelé à défendre la cause de la liberté et celle de dom Pedro en Portugal; mais il ne put réussir dans ses projets pour l'organisation militaire polonaise. Il en fut empêché, d'un côté par les agents russes, et de l'autre par le refus du ministre portugais d'obtempérer à ses demandes. Les agents russes se faufilèrent dans la Société démocratique polonaise, et en excitèrent secrètement des membres, qui furent leurs dupes, contre ce général qui était une de nos plus belles gloires, et qui faillit par deux fois être lâchement assassiné par eux, une fois à Bourges en 1834, et l'autre fois à Pesth, en Hongrie, en 1849. Quant aux difficultés qui surgirent entre lui et le ministre de la guerre portugais, elles provinrent de ce que le général voulait que les légions polonaises conservassent leur drapeau et leur uniforme national, conditions auxquelles le ministre refusa de consentir dans la crainte sans doute d'offenser la Russie. Néanmoins plusieurs de nos officiers qui avaient accompagné le général Bem, entr'autres les capitaines Urbanski,

Michatowski, Dzierzawski et le sous-lieutenant Chetmicki ont arrosé de leur sang le sol portugais.

J'ai entendu moi-même en 1850, à Rive-de-Gier, un brave colonel Espagnol qui avait servi dom Miguel en Portugal et don Carlos en Espagne, vanter beaucoup la bravoure de nos compatriotes ; il ne tarissait pas en éloges sur le compte surtout des chasseurs à pied, probablement de l'infanterie de ligne en Portugal, et sur celui des lanciers polonais en Espagne, avec lesquels il s'était fréquemment battu. « Malgré mon « courage, » disait-il, « chaque fois que j'avais affaire « à eux, je reconnaissais tout de suite au début de la « bataille mes adversaires du Nord, et c'était une be- « sogne bien rude pour moi. »

Au mois de juillet 1835, le gouvernement français avait envoyé la légion étrangère en Espagne au service de la reine Isabelle II. A cette époque, il y avait dans cette légion un bataillon entier de Polonais sous le commandement de leur compatriote Thadée Horain. Dans l'affaire qui eut lieu à Vittoria les 16 et 17 janvier 1836, où la légion prit sa glorieuse part contre les troupes de don Carlos, le bataillon polonais se distingua particulièrement ; son commandant fut promu au grade de lieutenant-colonel et nommé chef d'état-major de la Division ; il avait été déjà décoré de la croix de St-Ferdinand sur le champ de bataille, ainsi que plusieurs officiers, sous-officiers et soldats.

Dans la suite, on forma un régiment de lanciers polonais, dans lequel on fit entrer les anciens soldats de cavalerie qui avaient fait partie de ce bataillon ; les officiers de ce nouveau régiment envoyèrent une adresse au général en chef Cordova, pour le prier d'accepter le titre honoraire de général-colonel de ce régiment ; ils en reçurent la réponse suivante :

« Messieurs,

« J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 26 avril 1836, datée de Larrassonne, dans laquelle vous avez bien voulu m'offrir le titre de général–colonel du régiment de lanciers polonais qui fait partie de la division auxiliaire française sous les ordres du général Bernelle. Je ne puis assez, Messieurs, vous exprimer toute ma reconnaissance pour cette marque d'estime et de confiance en moi. Je prendrai avec orgueil cet uniforme à jamais illustré dans les plus belles pages de l'histoire militaire. La bravoure, l'énergie et la fidélité des Polonais excitent une sympathie universelle pour le sort malheureux de votre noble nation. Puissent vos efforts pour la résurrection de votre patrie être bientôt couronnés du succès que tous les nobles cœurs vous souhaitent et que vous assurent vos vertus, votre courage, ainsi que vos droits inaliénables. J'accepte, Messieurs, le beau titre qui m'attache à vous comme un véritable camarade; mais je sentirai mieux encore tout le prix de cet honneur, lorsque, à la tête de votre régiment, je rappellerai avec vous à l'Europe que la bravoure, la gloire, la fidélité et la victoire accompagnent partout et toujours les nobles fils de la Pologne et ses immortelles couleurs.

« Croyez à mes sentiments, mes chers camarades, aussi bien qu'à l'amitié de votre général-colonel, et agréez en même temps l'expression de ma considération.

« Le général en chef de l'armée du nord,
général-colonel des lanciers polonais.

« DON LUIS FERNANDEZ DE CORDOVA. »

(*Chronique*, t. IV, p. 334.)

Le *Charivari* du 6 juillet 1836 a cité un chant militaire composé pour la légion étrangère, qui commence par ces strophes que je transcris de la *Chronique*, t. v, page 61.

Nobles proscrits, ennemis des tyrans,
Réfugiés de tous les points du monde,
La liberté vous montre d'autres champs
Où le canon d'un peuple libre gronde.
Son bruit, par l'orage emporté,
Ebranle la vieille Ibérie.
Combattez pour la liberté !
Vous reverrez tous la Patrie.

Au premier rang, Polonais généreux,
Marchez ! l'honneur vous vit toujours fidèles.
Pour vous guider, déjà du haut des cieux
Votre aigle blanc a déployé ses ailes.
La Vierge libre a répété
En abandonnant Varsovie :
Combattez pour la liberté !
Vous reverrez tous la Patrie, etc.

Dans le récit que le *Constitutionnel* du 30 du même mois donna du combat livré par le général Bernelle sous les murs d'Estella, on lit ce qui suit :

« Sur l'aile gauche de la division française était la brigade commandée par le colonel Horain (Polonais); elle avait passé par Morantin, près du pont, où l'on a commencé un feu bien nourri avec les tirailleurs de l'ennemi qui occupait cette position avec deux de ses bataillons. Dans ce combat qui n'a pas duré longtemps, elle a eu trois blessés seulement; le colonel Horain a reçu une contusion. »

Le 2 août, les lanciers polonais prirent part au combat qui eut lieu à Zubiri et qui fut gagné par le général

Bernelle sur le général Villaréal. Dans cette affaire, les carlistes avaient perdu 200 morts et 100 prisonniers. Voici un extrait du rapport du général Bernelle, tel que je le trouve dans la *Chornique*, t. v, p. 33 :

« Le régiment de lanciers polonais a paru pour la premiere fois au feu, et s'est illustré par des traits d'une bravoure incontestable ; il a exécuté plusieurs charges sur un terrain très-défavorable, avec une telle ardeur et une telle résolution qu'il a excité l'admiration de tous les Espagnols ; on se disait de tous côtés que la cavalerie n'avait jamais rien fait de pareil. La position, défendue par un bataillon retranché, paraissait imprenable ; cependant elle a été enlevée au galop par ce brave régiment que le général Bernelle se fait gloire d'avoir organisé. »

Mais cette brillante victoire, où l'aigle blanc marchait en tête, fut chèrement achetée par la mort du capitaine Calixte Borzewski et de quatorze de ses vaillants compatriotes. Après le combat, les officiers Müller et Skarzynski, ainsi que plusieurs sous-officiers et soldats furent décorés.

En 1836, on forma à Pampelune un régiment composé de trois escadrons (*Chronique*, t. iv, p. 374). Voici la liste des officiers :

Commandant honoraire du régiment : le général en chef Cordova ; — Commandant titulaire : le colonel Henri Krajewski.

1er *Escadron.*

Capitaine commandant l'escadron,	Constantin Ledochowski,
— en second,	Vincent Skarzynski ;
Lieutenant en premier,	Félix Sawicki ;
— en second,	Fabre (français) ;
Sous-lieutenant en premier,	Valérien Bielinski ;
— en second,	Maximilien Rudnicki.

2e *Escadron.*

Capitaine commandant,	Wern (polonais) ;
— en second,	François Zarembicki;
Lieutenant en premier,	Bernelle, neveu du général français ;
— en second,	Rokicki,
Sous-lieutenant en premier,	Dreux (français) ;
— en second,	Jean Ilniski.

3e *Escadron.*

Capitaine commandant,	Stanislas Przytuski ;
— en second,	Lucien Woroniecki ;
Lieutenant en premier,	Clemens Pagowski ;
— en second,	Louis Swidzinski ;
Sous-lieutenant en premier,	Antoine Wodzinski ;
— en second,	N***.

Au bout d'un an, ce beau régiment fut presque entièrement détruit par suite de nombreux combats où il soutint glorieusement l'honneur militaire polonais. Au mois de juin 1837, il ne comptait plus qu'un escadron sous le commandement de Michel Horain ; il avait besoin d'être réorganisé; cette mesure motiva la lettre suivante adressée par le général en chef Espartero, comte de Luchana, au colonel Krajewski, insérée en langue espagnole dans la *Chronique,* t. VI, p. 220, d'où je l'extrais :

« He recibido la atenta comunicacion que V. S. ha servido dirigerme desde Zaragoza, fecha 10 del presente, manifestandome sus sentimientos con respecto al cuerpo de su digno mando, y deseos de que su deposito se transfiera á Tudela ú otro punto con total separacion del resto de la legion ausiliar francesa; y tengo una verdadera satisfaccion en poder manifestar al bizarro regimiento de

lanceros polacos, la estimacion que me merece por su brillante comportamiento en los combates y perfecta disciplina que observa en todas ocasiones.

« En consecuencia, y non dudando continuará desplegando las mismas virtudes, he dispuesto que toda la fuerza del dicho regimiento se incorpore á las tropas que marchan á mis inmediatas ordenes, lo cual me ofrecerá la ocasion de presenciar los hechos con que hasta ahora ha demostrado su decision por el trono legitimo de la reina de España y de *la independencia de esta nacion* ; y en efecto, lo ha realizado ya el comandante de escuadron S. Horain, á la cabeza de 98 hombres de tropa é igual número de cabellos : á este gefe he comunicado las instrucciones cuya copia acompaño.

« Por ellas advertirá V. S. he designado Logrono, para establecer el deposito del este regimiento, con la idea de conciliar su mas ventajosa situacion y la deproporcionar V. S., pueda restablecerse de su honrosa herida, en un punto inmediato á los baños termales de Arnedillo, á la vista de dicho deposito, interin tengo la satisfaccion de poder volver á ver V. S. á la cabeza de los valientes, que en repetitas ocasiones ha conducido á la victoria.

« Aprovecho esta ocasion para asegurar á V. S. que el regimiento de lanceros polacos encontrará siempre en mí la solicitud é interes á que es acreedor.

« Dios guarde á V. S. m. a.

« Cuartel-general de Lodosa, 20 de junio de 1837.

« El conte de Luchana. »

Quoique cette lettre soit si flatteuse pour le régiment de lanciers polonais et pour son digne chef, le colonel Henri Krajewski, qui était l'un des amis de ma famille en Pologne, et que je connaissais person-

nellement, je n'en donne pas la traduction française ; puisque je la comprends parfaitement en la lisant sans le secours même d'un dictionnaire, moi qui n'ai jamais appris la langue espagnole, je pense que cette lecture sera aussi facile pour tout le monde qu'elle l'est pour moi.

Je transcris encore le passage suivant concernant la légion polonaise, que je trouve dans la *Chronique*, t. VIII, p. 253 : 268. 269.

« La légion polonaise, depuis sa formation jusqu'au mois de juin 1837, époque à laquelle, après les batailles meurtrières de Huesca et de Balbastro, elle se trouvait tellement éclaircie que l'infanterie dut se rendre à Pampelune et la cavalerie à Logrono pour s'y réorganiser, a soutenu avec éclat et avec bravoure l'honneur militaire polonais. Cette conduite honorable lui a valu la sympathie et un accueil amical de la part de tous les Espagnols, qui, en général, n'aiment guère les étrangers. Ceux d'entre eux qui avaient combattu contre les Polonais du temps des guerres de Napoléon Ier et qui savaient les distinguer, s'en souvenaient et en parlaient avec plaisir et enthousiasme. Tous ceux qui connaissaient l'histoire de la Pologne, son anéantissement et la cause de l'émigration actuelle, étaient sincèrement attachés à ceux des nôtres qui combattaient en Espagne, et ne les confondaient pas avec les autres étrangers ; ils étaient bien persuadés que les Polonais ne servaient pas comme des mercenaires, offrant le concours de leurs bras au plus offrant, mais qu'il s'étaient voués fidèlement à la défense des principes de leur conviction intime, à celle de la cause de la liberté.

« Les partisans de don Carlos n'étaient pas eux-mêmes précisément animés de sentiments de haine

contre nous ; on peut en tirer la preuve du fait suivant :

« Tous les étrangers faits prisonniers par les troupes du prétendant étaient passés par les armes pendant cette guerre acharnée. Le sous-lieutenant Thomas Jedrzejewski fut amené comme prisonnier étranger devant le général Cabrera, à Cantavieja. Celui-ci lui demanda d'où il était. Notre malheureux compatriote ayant répondu qu'il était de Varsovie et qu'il avait servi dans la guerre de 1831, au lieu d'entendre prononcer son arrêt de mort, vit le général Cabrera se tourner vers son état-major et lui adresser ces paroles : *Il est digne de pitié et d'un meilleur sort.... ils se sont également battus pour l'indépendance et pour la religion.* Quelque temps après, il fut échangé contre un prisonnier carliste.

« Le général Espartero, qui était l'adversaire politique du général Cordova, entourait aussi les Polonais de sa bienveillance. Après la destruction du régiment des lanciers polonais, qui servit pendant un an auprès de sa personne, il en incorpora les débris, le 15 septembre 1838, dans le 8ᵉ régiment de cavalerie légère des guides, sans que l'armée espagnole en prît le moindre ombrage. Ce fut donc sans opposition que les officiers dont les noms suivent y entrèrent : le colonel Henri Krajewski ; le chef d'escadron Michel Horain ; les capitaines Vincent Skarzynski, Lucien Wroniecki, Clément Pagowski ; les lieutenants Louis Swidzinski , Charles Cieciszcwiski ; le sous-lieutenant Thomas Jedrzejewski (le même qui devait être fusillé) ; le chirurgien-major du régiment, docteur Jacques Sirometnikof; les sous-officiers Wiewiorowski. Jean Pogonowski, et un grand nombre de soldats. Il y avait en outre dans le 4ᵉ de hussards le capitaine

Horodyiski ; dans le 2e régiment de cavalerie légère, le sous-lieutenant Félix Rokieki ; dans le 6e régiment de cavalerie, le sous-lieutenant Maurice Müller ; dans l'escadron des Francos de Cuença, les lieutenants Bielinski et Zienieski ; dans un des escadrons des Francos de Castille, le capitaine Purzycki ; dans le 9e régiment d'infanterie légère, le lieutenant Mogielnicki ; dans l'escadron de la légion anglaise, le sous-lieutenant Julien Morawski. Le colonel Sulikowski, commandant un régiment des provinces, était un des rares débris des légions polonaises qui avaient combattu en Espagne au commencement de ce siècle, du temps des guerres de Napoléon Ier. »

La justice divine a voulu que les fils de ces mêmes Polonais qui, vingt-trois ans auparavant, avaient concouru à imposer à la Nation Espagnole un roi étranger, vinssent en Espagne pour défendre cette fois le trône de la reine constitutionnelle, combattre en faveur des libertés de cette nation, et payer de leur sang, de leurs vies même, des torts que pouvaient lui avoir fait leurs pères ; c'est ainsi que les capitaines Calixte Borzewski, Tytenbrou, Zelbachowski, le lieutenant Ignace Mokronowski, les sous-lieutenants Maximilien Rudnicki, Zegrzda, le sous-officier Labanowski, etc., reposent en paix sur le sol de l'Espagne ; que la terre amie leur soit légère ! ! !

« Le maréchal Espartero (dit encore la *Chronique*, t. VI, p. 268) a fait tout son possible pour favoriser les Polonais sans exciter la jalousie des autres étrangers qui servaient en Espagne, et sans enfreindre les lois ni les règlements du pays. De là, on peut conclure que, malgré la guerre civile qui faisait verser des flots de sang, les principaux personnages qui se sont succédé à la tête du gouvernement, se sont tous

intéressés au sort des Polonais, non par conformité de principes politiques, ni en raison des services qu'ils auraient pu en attendre, mais parce qu'ils partageaient la sympathie générale qui se manifestait dans tous les partis en faveur de l'héroïque Pologne gémissant sous le joug despotique de l'étranger. »

A l'appui de ce que je viens de citer, je pourrais ajouter, s'il m'était permis de parler de moi-même, que mes travaux scientifiques n'ont été dans aucun pays de l'Europe plus encouragés qu'en Espagne ; nulle part je n'ai été comblé de tant de titres honorifiques que par les Académies et les Sociétés savantes de ce beau pays ; sans y avoir jamais mis les pieds, j'y compte cependant de nombreux amis en tête desquels je me plais à voir figurer le professeur don Serapio Escolar, de Madrid ; le docteur don Benito Ballester y Broceta, de Valence ; le docteur don Eusebio Castello y Sera, médecin des hôpitaux de Madrid ; MM. Mateo Seoane, président de l'académie des sciences de Madrid ; Mariano Lorente, secrétaire de la même société ; Agustino Ricio, président de l'Académie de médecine et de chirurgie de la même ville ; Fr. Marcon, président de l'Académie de chirurgie ; Natalis Medrano, secrétaire de la même Académie ; Vicente Gasio et Ignacio Vidal, de l'Académie de Valence ; Flor. Ballarin et Paolo Lorano y Enalde, de l'Académie de Sarragosse, Jose Vicente Fillos et Joaquin Rodrigo y Barza ; Joaquin Casan et Antonio Navarro de l'Institut médical de Valence ; Agustino Perez de la Riva et Antonio Lemon de Xerres de la Frontera ; P. C. Gordon et Fr. de Pansa Barca, de la même ville, etc.

Plût à Dieu qu'à cette époque nous fussions tous allés en Espagne chercher sur les champs de bataille

une mort glorieuse ou une position militaire, plutôt que de languir dans l'oisiveté et la misère, de voir aujourd'hui quelques centaines de faux frères se couvrir d'opprobre sur leurs vieux jours et s'attirer les malédictions des générations futures de la Pologne, en demandant la permission de rentrer dans leur pays au gouvernement spoliateur de l'autocrate russe.

A dire vrai, les offres ne manquaient pas de la part d'un très-grand nombre d'officiers polonais. Notre brave général Henry Dembinski a été en négociation avec l'ambassadeur d'Espagne à Paris, pour le compte de son gouvernement pendant le mois de juillet 1835; il ne s'en est guère fallu que presque toute notre émigration allât combattre en Espagne pour la liberté et le trône d'Isabelle II. Mais notre général, guidé par de nobles sentiments de patriotisme, voulait que le corps d'armée confié à son commandement portât le nom de *légions polonaises*, l'uniforme polonais, et conservât l'aigle blanc de la Pologne pour drapeau : que, sur trois officiers, il y en eût au moins deux polonais. On ne voulut pas lui accorder ces conditions, par des considérations politiques, sans doute par égards vis-à-vis de la Russie, quoique cette dernière n'eût jamais voulu reconnaître officiellement la légitimité du gouvernement de la reine, qu'en ces derniers temps sous le règne d'Alexandre II. Voilà comment échoua, au commencement du mois d'août 1835, l'organisation des légions polonaises en Espagne (*Chronique*, t. III, p. 214), et pourquoi il ne s'y est pas trouvé un plus grand nombre d'entre nous, qui aurions tous vivement désiré prendre une part active dans la guerre de la Péninsule ibérique.

Déjà au commencement de l'émigration polonaise, le général Dembinski, et c'est à la connaissance de

tout le monde, avait été appelé pour organiser en Egypte l'armée du vice-roi Méhémet-Ali ; il ne voulait pas former des légions polonaises, mais seulement y faire entrer des officiers polonais pour qu'ils fussent aguerris et prêts à prendre part à une nouvelle lutte en faveur de l'indépendance nationale contre la Russie, s'il y avait lieu. En 1834, plusieurs officiers polonais avaient déjà pris du service en Egypte ; je citerai entr'autres : Louis Sabatowski ; Michel Koczkowski ; Antoine Rzepecki ; Louis Muchlinski ; Jean Koch ; Gustave Hage ; Vincent Kruszewski ; Mathieu Zychlinski ; Joseph Zaba ; Alexandre Alexandrowicz ; Kasperowicz ; Maciejiowski ; Grodke ; Gesiorowski ; Julien Duszynski ; le docteur Hermanowicz, et le docteur Kruszewski, morts tous deux de la peste ; le pharmacien Bandtke (*Chronique*, t. II, p. 320) ; Sabatynowski, orientaliste ; Szpicnagel ; Putawski Hadzi-Mehemet-Bey ; le docteur Sawicki, etc., etc. Un grand nombre y ont péri, les uns emportés par des maladies contagieuses, les autres dans la guerre contre les tribus sauvages de l'Afrique. Les survivants ont été obligés de revenir en Europe, par suite de l'intervention de l'empereur Nicolas, qui ne pouvait voir nulle part les Polonais se créer une position honorable, et qui surtout s'est toujours opposé à ce que les émigrés se consacrassent à l'art de la guerre dans quelque pays que ce fût.

Ainsi, au commencement de 1839, les empereurs d'Autriche, de Russie et le roi de Prusse intervinrent officieusement et officiellement auprès de S. M. Léopold Ier afin d'empêcher notre brave général Skrzynecki de prendre du service dans l'armée belge. Et comme S. M. ne voulut pas obtempérer à leurs demandes, les cabinets de Vienne et de Berlin retirèrent

leurs représentants diplomatiques de Bruxelles et interrompirent leurs relations politiques. Le ministre des affaires étrangères de Russie, M. le comte de Nesselrode dans sa note adressée aux cours de Vienne et de Berlin à la fin février 1838, disait : *que tout emploi donné à un sujet russe qui a pris part à la révolution en 1831, doit être considéré comme un cas de guerre contre les trois puissances co-partageantes de la Pologne!*

Comme la Russie n'avait pas de représentant à Bruxelles, elle donna à son ambassadeur envoyé à la conférence de Londres la mission expresse d'empêcher les Polonais de trouver une fonction dans aucun état de l'Europe, et surtout que la Belgique où nos compatriotes avaient été reçus à bras ouverts et où déjà un bien grand nombre avaient pris du service dans l'armée, les fasse sortir de ses rangs, les privant ainsi de tout emploi.

Je dois payer ici le tribut de la vive reconnaissance de l'émigration polonaise à la généreuse nation belge, à son magnanime roi et à son gouvernement philanthrope, non seulement pour l'hospitalité qui lui a été accordée dans ce pays, aussi cordialemement qu'en France, mais encore pour les positions sociales, civiles et militaires, dont un très-grand nombre de nos compatriotes ont été comblés jusqu'en 1848, où la vindicative et implacable politique russe obligea la Belgique par un traité secret de les priver tous, sans exception, de leurs emplois. Malgré cela un nombre très-considérable de nos compatriotes habitent ce pays hospitalier qu'ils ont adopté provisoirement, en attendant la résurrection de la Pologne et leur retour vers la Mère-Patrie qui les a vus naître.

On voit, par ce qui précède, que l'émigration po-

lonaise ne s'endormait nulle part ; partout où elle se trouvait, et selon que les circonstances lui étaient plus ou moins favorables, elle tâchait de s'organiser civilement ou militairement ; mais partout on lui a suscité des obstacles insurmontables, en sorte que nulle part elle n'a pu atteindre son but. Malgré cela, l'opinion publique grandissait toujours, et se prononçait dans tous les pays par des manifestations sympathiques , principalement en France et en Angleterre

Des voix puissantes s'élevèrent en sa faveur et en celle de la Pologne qu'elle n'a cessé de représenter. Dans la chambre des députés, en France, je citerai ; MM. Glais-Bizoin ; Baude ; Larabit ; Odillon-Barrot ; Mangin ; de Tracy ; Bignon ; Lasteyrie ; Chapuis-Montlaville ; le marquis de Sade ; St-Marc-Girardin ; le marquis de Mornay ; Mathieu de la Redorte ; Salverte ; Lafitte ; Fr. Arago ; Laurence ; Teste ; Viennet ; Vatout, etc.,M. de Carné député ministériel qui dans les discussions sur les affaires d'Orient qui ont eu lieu les 1er , 2 et 3 juillet 1839 a prononcé un discours où il a dit entre autres :

« Non, Messieurs, nous n'insisterons pas sur le *statu quo* actuel de l'Europe, pas plus pour nous que pour nos amis politiques et surtout pour ce peuple héroïque que vous bercez tous les ans de l'espoir de sa prochaine restauration. Je ne cache pas ma *profonde conviction,* et cette conviction je l'ai manifestée bien avant de faire partie de cette honorable assemblée ; je ne cache pas que s'il y a quelque lueur d'espérance de sauver la Pologne..... c'est dans ce moment qu'il faudra distribuer autrement les possessions actuelles de l'Europe.

« La France ne doit donc pas renoncer à cette

pensée, autrement ces adresses annuelles ne sont qu'une risée et une amère ironie. »

Dans la chambre des pairs, je rappellerai : MM. le comte de Tascher ; le comte de St-Germain ; M. le comte d'Harcourt ; le marquis de Brézé ; le général Lallemant ; surtout le comte de Montalembert, qui, pour pouvoir mieux apprécier et comprendre notre littérature et notre histoire, s'est mis à étudier notre langue et qui a parfaitement réussi.

Le 3 mai 1835, M. d'Harcourt, dans la chambre des pairs, fit une proposition tendant à ce que la loi exceptionnelle du 21 avril 1832 sur les réfugiés fût supprimée, afin que les réfugiés polonais pussent circuler librement et s'établir partout où il leur plairait. M. le comte de Montalembert, appuyant cette proposition, prononça un discours où se trouve le passage suivant : « Il n'y a pas de plus grand malheur au monde que celui de la Pologne ; ce n'est pas un parti politique seul qui est vaincu, c'est une nation entière qui est écrasée, dont les débris appartenant aux divers degrés de l'échelle sociale, aux opinions les plus diverses, sont venus, couverts de gloire, déposer sur notre sol les restes de leur existence. Je ne comprends pas que ces pauvres malheureux, qui comptent parmi nous tant de compagnons d'armes... puissent être considérés comme des esclaves attachés à la glèbe, ou comme des criminels qui doivent rester sous la surveillance de la police. » Dans la même séance, M. le baron Mounier dit « qu'il n'était pas permis aux cœurs généreux de ne pas rendre justice à la noble et glorieuse entreprise des Polonais, de leur refuser les éloges qu'ils ont mérités pendant la guerre d'émancipation de leur patrie, et de ne pas déplorer les fâcheuses conséquences dont elle a été suivie. »

M. le comte Molé, président du conseil des ministres, prononça à cette occasion ces mémorables paroles : « Je partage entièrement et de tout mon cœur les sentiments exprimés par les honorables membres de cette chambre, car je ne connais pas d'infortune plus digne de la sympathie de toutes les nations que celle de la Pologne. Tout ce qui a été dit dans cette enceinte prouve suffisamment l'intérêt qu'inspire chez nous ce peuple héroïque. L'asile et les secours que nous accordons à tous les Polonais qui se sont réfugiés en France, attestent également que nous partageons cette sympathie universelle, etc. »

(*Chronique*, t. VII, p. 2.)

Ce n'est pas seulement dans les assemblées législatives soit de France, soit des autres nations que notre cause a été plaidée ; elle l'a encore été au sein de l'Institut de France, à l'Académie française. En voici deux exemples. A la réception de M. le comte de Salvandy, de regrettable mémoire, M. Lebrun, désigné pour répondre au récipiendaire en 1836, s'exprima ainsi :

« Vous avez écrit l'histoire de la Pologne, comme si c'eût été celle de la France; c'est avec plaisir que je parlerai de ce savant ouvrage, que la conduite récente des trois puissances co-partageantes oblige en quelque sorte tout le monde à relire. A la vue du malheur dans lequel est tombé ce peuple héroïque, pour adoucir les sentiments douloureux qu'il fait naître, chacun aime à reporter, comme vous, ses pensées aux temps plus heureux où la Pologne existait pleine de vie et de grandeur..., où le héros... le roi polonais couvrait de son manteau étincelant de gloire les plaies de sa patrie... Non, il est impossible de lire votre œuvre

sans éprouver une profonde émotion... Cette héroïque défense de Vienne, dans laquelle Sobieski et ses soldats polonais repoussaient au fond de l'Asie les hordes barbares conduites par Mahomet IV contre l'Empire d'Occident, qu'ils ont sauvé au péril de leur vie...., ce même Empire qui les a spoliés un siècle plus tard.., cet empire qui, au moment où je parle, les chasse du dernier recoin de leurs anciennes possessions... du dernier refuge de leurs libertés (Cracovie)! Vienni! Podhayce! Chocim! noms glorieux, donnez par ma voix du courage à ce malheureux peuple..., et s'il se trouve dans cette enceinte quelque émigré de ce noble pays, que votre souvenir adoucisse sa profonde douleur! »

(*Chronique*, t. IV, p. 281.)

L'année suivante, M. Dupaty, en prenant possession à la même Académie du siége laissé vacant par la mort de M. Lainé, disait :

« Si le fidèle interprète de vos pensées (M. Villemain), à qui vous avez confié la mission perpétuelle de représenter votre science et vos nobles sentiments, vous demandait qui de nous représentera le mieux cet amour de l'humanité dont M. Lainé s'honorait, je lui répondrais, pour la considération et la gloire de l'Académie, personne ne le représentera mieux que celui qui a défendu devant la chambre des pairs (M. Villemain lui-même) la nationalité du noble peuple qui, lié avec le nôtre par les mêmes sentiments d'héroïsme, a été souvent appelé à partager les triomphes de notre gloire... celui qui jugeant la France d'après lui-même et d'après vous, a garanti qu'elle ne peut pas rester froide spectatrice du meurtre politique d'une nation... celui qui a contresigné le

discours royal où se trouvent ces paroles prophétiques : *La nationalité polonaise ne périra pas.*Paroles saintes ! qui ont retenti depuis l'Ukraine jusqu'à la Courlande... Déployer ses talents à la défense de grands malheurs, à laquelle prendront part un jour tous les peuples, doit être le but essentiel d'un orateur et d'un écrivain... » (*Chronique*, t. v, p. 342.)

M. Villemain, en défendant la cause polonaise soit dans les chambres, soit dans le sein de l'Académie, exprimait les plus nobles et les plus généreux sentiments; il a été nommé cette année-ci (en 1858), membre correspondant de l'Académie impériale de St-Pétersbourg, et il a accepté ce titre avec un certain orgueil. On peut conclure de ce fait, que la défense de la cause polonaise est un mérite, même aux yeux de nos ennemis les plus acharnés puisqu'ils ont nommé un de ses plus zélés partisans leur membre correspondant. Notre cause est donc parfaitement bonne et juste.

Voyons maintenant ce qui s'est passé en Angleterre par rapport à l'émigration et à l'émancipation de la Pologne. Mais, avant d'aborder ce sujet, faisons remarquer que des liens nombreux nous unissent à la France; ceux de famille, la ressemblance de caractère, la conformité des opinions et des tendances politiques,celle des convictions religieuses,les anciens traités d'alliance, scellés du sang des deux peuples sur tant de champs de bataille, le souvenir de la gloire acquise en commun,tout nous attire vers elle; il n'y a donc rien d'extraordinaire que ces deux nations éprouvent depuis plusieurs siècles une sympathie très-vive l'une pour l'autre, et que la France ait accordé une hospitalité généreuse aux débris de la Pologne

échappés au désastre de 1831. Rien de pareil n'existait entre les Anglais et nous, sauf les idées de liberté. Aussi a-t-il fallu la chute et l'anéantissement de notre patrie pour les tirer de leur indifférence à notre égard, pour les exciter à faire quelques manifestations publiques en faveur de notre cause. Ce n'est qu'après l'arrivée de nos émigrés en Angleterre qu'eut lieu la fondation de la Société historique et littéraire des amis de la Pologne à Londres et dans d'autres villes dont j'ai déjà parlé ; ce n'est qu'après diverses publications historiques sur la Pologne dans la presse quotidienne, que l'Angleterre a compris le danger que couraient ses colonies des Indes, et que la guerre qu'elle y soutient aujourd'hui ne pouvait être suscitée que par notre ennemi commun, l'ennemi de toutes les libertés européennes. Aussi il y eut une différence immense entre la réception qu'on nous fit en Angleterre et celle de France et de Belgique, où régnait la cordialité la plus fraternelle et où les gouvernements eux-mêmes, tout en nous surveillant, s'occupaient très-sérieusement de nous assurer une position et de nous préserver de la misère dans l'avenir.

En Angleterre, au contraire, le gouvernement laissait bien à chaque émigré toute la liberté possible ; chacun d'eux pouvait se mouvoir comme il l'entendait, quitte à mourir de faim ou à se suicider de désespoir, si bon lui semblait ; il les laissait absolument à la merci de la charité publique ; c'est ce qui donna lieu aux nombreux meetings qui se tinrent à cette époque, et aux prédications qui se firent dans les temples et dans les églises pour venir au secours des pauvres émigrés. Ces appels ne furent pas vains ; nous comptâmes bientôt beaucoup d'amis et de dé-

fenseurs dans tous les rangs de la société, dans toutes les opinions politiques, dans toutes les sectes religieuses. Commençons par citer les noms des membres du parlement qui se sont le plus mis en avant pour la défense de notre cause.

Dans la chambre des communes figure en première ligne, à titre justement mérité, feu lord Dudley Stuart, qui depuis la chute de notre révolution, s'est montré notre défenseur soit dans le parlement, soit en dehors, avec tant de persistance et de vivacité qu'on l'a accusé d'être atteint de *polonamanie*, ainsi que le disait lord Melbourne : *Stuart is quite mad with the Poles*. Aussi les émigrés polonais lui offrirent en 1836, comme faible témoignage de leur vive reconnaissance, son portrait entouré des armoiries polonaises avec l'inscription *causas non fata sequor*. Ils avaient précédemment offert une médaille commémorative au général Lafayette et à Cuttar Fergusson. La mort prématurée de lord Dudley Stuart, de même que celle de ces deux derniers personnages, fut une calamité pour la Pologne et pour l'émigration qui porta le deuil de ces trois bienfaiteurs et protecteurs de notre cause.

Lord Londondery est le premier qui se soit déclaré en notre faveur dans le parlement ; vinrent ensuite Cuttar Fergusson, le général Lacy Évans, le fameux agitateur de l'Irlande D. O' Connel, le colonel Stanhope, le comte Darlington ; MM. Sheil Leach, H. Verney, Sinclair, J. Atwood, Whaltig, Buckingham, S. Rice, T. W. Beaumont, Joseph Hume, lord Stanley, MM. Gisborne, H. Inglis, Francis Burdett, Hawes, D. Bowring, sir Strafford Canning, lord Sandon, lord Palmerston, lord Morpeth, lord Russel, le vicomte Raynham, MM. John Angerstein, John Abel Smith,

William Shedlefied, Thomas Phnin, les deux frères Kenneth.

En dehors de cette chambre nous comptions parmi nos défenseurs S. A. R. le prince de Sussex, lord Argyle, le marquis de Lansdowne, lord Yarmouth, le comte de Scarborough, de Belfast, le comte d'Orsay ; MM. John Churchil, Georges Lennox, William Bentink, de St-Vincent, lord maire de la cité de Londres, MM. Elekt, Pritchard, Galloway, Peakock, Laurence; alderman Venables; Williams Flecher, Hall, conseillers de la municipalité ; lord prévost de Glascow, Wilhelm Mills ; John Reid; Wilson poète philosophe à Edimbourg, Warburton; Villiers Stuart, Sandford, Talk peintre écossais, Willhelm Allan, dont le tableau représentant les émigrés polonais est un chef-d'œuvre; H. G. Bell de Portsmouth ; William Griffen, Lang, Creusé, Owers, Gaddock, docteur William, le duc de Devonshire, T. Spring Rice, Butler, docteur Landeneur, Patrick Stewart, Frédéric Pigon, Richard Shéridan, Wynn Ellis, Georges Bell, Georges Bassevi, marquis Connyngham, Robert Pigon, Marc Ilwrait, le poète John Brant auteur de *Lays of Poland*, lord Howard, William Dick. le poète Leigh Cliffle auteur de *The expatried a tale of modern Poland*, le colonel Dawson Damor, le colonel Fox, le major H. Vivian, le capitaine Byng, T. S. Ducombe, Vincent artisan, docteur Wade; MM. Saul, C. Kennyse Tynte, Haro Haring; ce dernier s'est battu en duel pour les Polonais avec un soi-disant étudiant allemand; je croirais plutôt que c'était un Courlandais, fidèle sujet de la Russie ; car ce serait faire injure aux étudiants des Universités Allemandes dont les manifestations sympathiques pour la Pologne étaient si unanimes et si vives pendant notre passage, que d'en

supposer un seul parmi eux capable de se faire le champion du despotisme russe.

Quelques mots, maintenant, sur ce qui a eu lieu en Angleterre en notre faveur.

Ce n'est qu'en Angleterre, cette terre classique des libertés, que l'on voit des hommes de toutes les classes pouvoir se réunir par milliers dans un endroit convenu, au vu et su de tout le monde, annoncé longtemps à l'avance; ils peuvent y discuter librement, dire tout ce qu'il leur plaît, sans que personne intervienne pour troubler leur réunion. C'est une nation réellement étonnante sous tous les rapports, avec son sang-froid, son gros bon sens, son génie industriel et commercial, au milieu de ses richesses fabuleuses à côté de ses misères affreuses, avec ses libertés illimitées et que personne ne songe à violer. On est stupéfait et sans y rien comprendre, quand on voit une cité monstre, comptant plus de deux millions d'habitants, n'avoir pour toute garnison que quinze cents soldats de la garde de la reine, auxquels il n'est pas permis de porter des armes dans certains quartiers, comme par exemple dans la *City*; et néanmoins partout régner un ordre étonnant et une tranquillité parfaite, maintenus, il est vrai, par une fourmilière de policemens. Ceci se passe cependant au milieu d'une population qui n'est pas toute riche, dont un grand nombre souffrent même de la misère, et qui n'ont seulement pas la pensée d'enfreindre les lois et les usages du pays, tant ils sont habitués à les respecter. O peuple heureux ! Pourquoi es-tu le seul en Europe à jouir de ces libertés pour lesquelles il se verse tant de sang humain dans tout l'univers?...

Ces assemblées, qui se tiennent souvent en plein air et que l'on nomme *meetings*, se pratiquent très-

fréquemment en Angleterre. C'est là qu'ont lieu des débats animés sur la marche de la politique tant extérieure qu'intérieure du gouvernement ; c'est là que l'on discute sur les élections, sur les réformes à introduire ; c'est là que des voix généreuses se sont élevées en faveur de la nationalité polonaise et de l'émigration. Dans ces assemblées, tout se fait par des propositions que l'on développe, et qui y sont appuyées ou combattues par des discours chaleureux.

Je vais faire mention de quelques-uns des meetings tenus en notre faveur pour donner une idée de tous. Je commencerai par celui du 19 février 1834, sous la présidence du brave général Lacy Evans, seulement colonel alors ; on y adopta une pétition au parlement dans laquelle il était dit :

« Les pétitionnaires vous exposent avec confiance que les peuples ont, aussi bien que les hommes en particulier, des devoirs d'humanité à remplir les uns envers les autres malgré la différence de leur origine. Quelqu'un qui voit maltraiter son semblable par un autre plus fort ou par une bande de brigands, doit porter secours à celui qui est plus faible ou qui est lésé. Les nations doivent encore moins s'exempter de remplir les mêmes devoirs entre elles ; car un simple particulier lésé dans sa personne, dans son honneur ou dans sa fortune, peut chercher protection et demander réparation par devant les tribunaux institués dans ce but, tandis que pour les nations opprimées, il n'y a pas d'autres tribunaux où elles peuvent en appeler si ce n'est à la justice et à l'humanité des autres nations. » Lord Dudley Stuart, le comte Darlington, MM. Seilh, Leach, Cuttar Fergusson, D. O' Connel, le colonel Leicester Stanhope prirent la parole en faveur de la Pologne dans ce meeting.

Dans celui qui eut lieu le 3 mai de la même année, lord Morpeth et M. E Romilly proposèrent de déclarer : « Que les émigrés polonais qui se trouvent en Angleterre, ayant tout sacrifié pour la défense de leurs droits, de la liberté et de l'indépendance de leur nation, méritaient une sympathie exceptionnelle de la part du peuple anglais. » Cette proposition fut appuyée par MM. Thomas Wentworth Beaumont, Joseph Hume, W. A. Smith, lord Sandon, W. Palten, Sheil, lord Dudley Stuart, Fergusson, Buckingham et D. O' Connel qui ne se gêna nullement pour proclamer que l'Empereur Nicolas n'était qu'un *monstre*.

Dans une réunion publique qui se tint au mois d'août 1836, à Mary-le-Bone, lord Nugent déclara « Que la Pologne occupait le premier rang dans les fastes de l'humanité, tandis que la Russie, malgré sa puissance et son immense étendue, n'était qu'un pays sauvage, et que par cela même, les Polonais doivent être accueillis dans tout l'univers comme des concitoyens et comme des frères. »

Le 14 juin 1839, il se tint dans la loge des francs-maçons près de la rue Great-Queen un meeting présidé par S. A. R. le duc de Sussex, oncle de S. M. la reine Victoria ; il y avait un concours immense de personnes appartenant à toutes les classes et des dames de très-haut parage. On y remarquait MM. le marquis de Breadalbane, le comte de Rosbery, le comte de Lovelace, le vicomte Loftus, le comte de Montalembert pair de France, lord Dudley Stuart, les colonels Leicester Stanhope et Angerstein, le capitaine Crawfort, le chevalier Ducombe, et parmi les membres du parlement le Comte Euston, le vicomte Sandon, lord Charles Fitz-Roy, MM. Charles Villiers, T. Strangways, Georges Sinclair, David Roche, John

Guest, William Denison, Georges Wilbraham, William Gibson Craig, Wilson Palten, J. Eaton, William Villiers Stuart, D. O' Connel, Otway Cave, Thomas Wyse, Joseph Hume, Wynn Ellis, Thomas Atwood, J. W. Williams, Gally Knight, J. M. Gaskell, Swynften, Jervis, E. Handley. etc., etc.

Le marquis de Northamton, lord Kinaird, lord Cranstoun, le docteur Lushington,Robert Fergusson, MM. Emerson, Tenent, Charles Standich, Patrick Stewart, s'excusèrent par lettres de ne pouvoir prendre part à cette réunion, en déclarant qu'ils adhéraient à toutes les propositions qui pourraient y être faites.

Après la lecture de ces lettres le prince président expliqua que le but de la réunion était de manifester au monde entier les sentiments qui animent la Nation Anglaise envers la Pologne et d'apporter autant qu'il dépendra d'elle du soulagement aux souffrances des émigrés qui cherchent aujourd'hui un asile dans son sein. « Selon moi, dit S. A. R., l'Europe constitue une seule famille ; nous sommes tous chrétiens ; sur tous nos drapeaux se trouve la même croix ; par cela même nous appartenons à la même famille. Les calamités qui affligent une contrée de l'Europe doivent être considérées comme si elles les frappaient toutes.

« Si nous tournons nos regards vers les siècles passés, nous voyons qu'il n'y a pas de nation qui ait surpassé en courage la nation polonaise. Elle était l'ornement du monde civilisé ; elle s'est illustrée par sa défense...... Et qui donc ne connaît pas le héros Sobieski, le sauveur de Vienne, qui a sauvé l'Europe du joug musulman ? La bravoure polonaise en préservant Vienne a rendu un service éminent à l'univers entier. Est-il permis de la récompenser par le massacre et

l'anéantissement? Est-il permis qu'une nation qui a si bien mérité de l'humanité soit condamnée à périr, à être rayée de la carte d'Europe, et à voir disparaître jusqu'à son nom du nombre de ceux de la société européenne? Non je ne tremperai pas dans une pareille infamie en y souscrivant. Et je suis convaincu que vous pensez tous comme moi. (Cris unanimes *oui, oui*). *Justice is the best policy* : La justice est la meilleure politique, a ajouté S. A. R.

« Les décrets du Tout-Puissant sont sacrés, il est vrai; il peut à son gré élever ou renverser les nations, et je ne dois pas murmurer contre sa volonté; mais je m'opposerai de toutes mes forces à cette doctrine arrogante qui reconnaît à une nation le droit d'en anéantir une autre.

« La cause de la Pologne est celle de la chrétienté tout entière. — Il y a vingt millions de Polonais, et ces vingt millions doivent-ils perdre leur rang de nation? Doivent-ils perdre tout ce qui attache un homme à la vie? Anglais, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui se soumettrait à un pareil sort? (exclamations unanimes, *non*, *non*). Je suis certain que non; je suis sûr que chacun de vous crierait: Aux armes!!! Et si tels sont vos sentiments, il vous appartient de porter secours aux opprimés. J'ai la conviction que l'indépendance de la Pologne garantirait mieux l'Europe et lui assurerait une paix universelle plus solide que celle basée sur quelque expédient inventé par la diplomatie moderne.

« Je ne dois pas passer sous silence la conduite exemplaire des émigrés polonais; je n'en parle exprès que parce qu'il y a eu, dit-on, une ou deux exceptions. Je ne connais pas les personnes, peut-être sont-ce des Polonais? Peut-être sont-ce des loups recouverts de

peau d'agneau ? J'avertis les vrais Polonais d'y prendre garde. Il n'y a pas longtemps que je suis allé à Portsmouth, où il se trouve un très-grand nombre d'émigrés, et où ils se sont attirés l'estime de tous les citoyens. Je serais injuste si je passais sous silence cet éloge mérité, etc. »

Après l'allocution du Prince-président, M. le marquis de Breadalbane, chargé de présenter la première proposition à l'assemblée, prit la parole; il adressa les compliments d'usage au Prince-président, et continua ainsi :

« Je me réjouis de voir une réunion aussi nombreuse de personnes si honorables, présidée par Son Altesse Royale. Je me réjouis surtout de la voir composée d'hommes de toutes les opinions, de tous les partis. C'est une preuve que la cause de la nation polonaise n'est pas une affaire de parti, mais qu'elle appartient à tous les hommes comme à toutes les nations.

« Quel est le but de notre réunion ? Quels malheurs avons-nous à déplorer? C'est avant tout la perte de la Pologne, dont le premier démembrement a renversé de fond en comble en Europe les bases de la morale, de la justice, et de l'indépendance des nations.

« Les puissances co-partageantes se sont conduites envers la Pologne comme les brigands de grands chemins qui attaquent une maison, la pillent, s'y établissent et réduisent ses propriétaires en esclavage. Cette action infâme, digne des peuples barbares, est la source de tous les maux de la Pologne. Ce fut l'œuvre d'une puissance sauvage que je condamne ici solennellement. Quel fut le résultat de cette iniquité? Le voici : On a détruit une nation pour l'as-

servir à un joug étranger ; on l'a déchirée en lambeaux sans égards pour la noblesse de son caractère, pour sa position géographique, pour sa langue ; et de là ont découlé toutes les conséquences qu'il était facile de prévoir à tout homme sensé qui s'occupe d'approfondir l'histoire de l'humanité... etc., etc.

« Je fais donc la première proposition : de déclarer que, dans les circonstances actuelles, il est du devoir des amis de la Pologne de manifester hautement et publiquement leur sympathie pour ses malheurs et ses souffrances. »

Lord Fitz-Roy appuya cette proposition en ces termes :

« Je fus toujours le partisan sincère d'une liberté sage, guidée par l'esprit du christianisme ; mais qui ne s'intéresserait à la Pologne ? Cette Pologne qui dans les jours de sa puissance tendait une main fraternelle à toutes les autres nations ? On s'est souvent demandé pourquoi la Pologne n'a pas pu se sauver elle-même. Elle a été forte, il est vrai, et elle en a fourni la preuve en 1831, quand en se soulevant, elle vengeait seule l'injustice commise envers elle. La Russie eût succombé dans la lutte, le général en chef de ses armées les eût vu anéantir sans l'intervention de la Prusse. Aujourd'hui que la Pologne est désarmée et privée de toutes ressources, il lui est impossible de secouer le joug qui l'opprime, et encore moins de reconquérir son indépendance. Mais elle la recouvrera un jour par suite de manifestations pareilles à celle que nous faisons aujourd'hui ; non qu'elles puissent produire le salut par elles-mêmes, mais elles y contribueront puissamment. C'est la goutte d'eau qui, tombant incessamment, finit par creuser le rocher. »

La proposition fut votée à l'unanimité.

Lord Sandon se leva pour faire une seconde proposition et s'exprima en ces termes :

« Je ne viens pas ici réchauffer votre zèle; ce serait chose superflue. Depuis longtemps les cœurs Anglais sont pleins d'enthousiasme pour la Pologne. Tout ce qui porte respect aux principes sacrés, tout ce qui a du cœur, tout ce qui est capable de sentir ce que c'est que la perte de la liberté et de l'indépendance, s'est inscrit déjà parmi les défenseurs de la Pologne.

« Je vous fais cette seconde proposition de déclarer: « Que la bravoure des Polonais, dans leur dernière lutte avec le despotisme étranger, leur donne droit à l'estime et à la considération de tous les peuples et de tous les partis, et nous font espérer qu'ils recouvreront un jour l'indépendance pour laquelle ils ont déjà si vaillamment combattu. »

« Y a-t-il ici quelqu'un qui oserait ne pas soutenir cette proposition? Quelqu'un oserait-il douter de la bravoure des Polonais ou de la justice de leur cause? En voyant les persécutions auxquelles ils sont en butte, quelqu'un pourrait-il penser que par cela même les Polonais n'inspirent pas de plus vives sympathies aux cœurs anglais? Quelqu'un enfin douterait-il que les Polonais ne soient dignes de ces sympathies, et que la Providence, dans ses desseins cachés, ne prépare déjà les voies inconnues par lesquelles elle les conduira au salut, etc., etc. »

Après cet orateur, M. W. Denison prit la parole à son tour, et dit :

« S'il y a quelqu'un qui ait le droit d'appuyer la motion que vous venez d'entendre, c'est moi ; car je

suis du nombre des Anglais qui furent les témoins oculaires de l'enthousiasme unanime avec lequel fut accueillie la constitution polonaise du 3 mai 1791, dont le célèbre Burke a dit que *tout le monde y avait gagné et que personne n'y avait rien perdu.* Je n'oublierai jamais les combats glorieux qu'ont soutenus alors les Polonais, sans armes, sans ressources, abandonnés de tout le monde; le moindre secours, de quelque côté qu'il vînt, les aurait sauvés, pourquoi est-il arrivé que personne ne leur en ait accordé?

« Comparons maintenant avec leur conduite dans leur dernier soulèvement contre le grand duc Constantin la barbarie de la Russie envers eux. Elle condamne les plus généreux à l'exil; elle accable de vexations et d'humiliations ceux qui sont restés dans leur pays. Et cependant, la Pologne était une nation indépendante et puissante!... Si Napoléon, qui connaissait son influence en Europe, lui avait tenu parole, il aurait continué à régner en France : la Pologne serait libre et indépendante, et la Russie aurait été obligée de reculer et de se renfermer dans ses propres limites.

« Il fut un temps où la Pologne rendait des services immenses à la liberté de l'Europe. J'espère vivre assez pour la voir appeler ses enfants sous les armes, et qu'ils combattront alors, non pour une cause étrangère, mais pour leur propre indépendance. Le jour viendra, où rangés sous les ordres de quelque grand général, comme le phénix, ils renaîtront de leurs cendres et reprendront leur place parmi les nations civilisées. »

Lord Loftus. « Quoique je ne sois pas autorisé à soutenir la motion, je profite cependant de cette

circonstance pour exprimer ma profonde sympathie pour les Polonais expatriés. Quand je pense d'un côté à leur déplorable situation, et de l'autre *à leur constance et à leur conduite exemplaire*, je ne puis assez admirer leur dévoûment, et je ne puis pas croire qu'un pareil peuple ne soit pas digne de constituer une nation.

« Notre gouvernement a pris part aux traités qui garantissaient l'existence de la Pologne. Que sont devenus aujourd'hui son indépendance, sa langue, ses usages, sa religion, sa place même sur la carte d'Europe? N'est-il pas du devoir de tout Anglais d'employer toute l'énergie de son intelligence, toutes ses forces physiques pour rendre à la Pologne ses libertés? S'il en fut jamais temps, c'est aujourd'hui que nous devons nous préoccuper de son sort. Les partisans eux-mêmes de l'autocrate ne peuvent pas nier les artifices dont la Russie se sert pour étendre sa domination en Orient. Si l'on n'emploie pas des moyens énergiques pour l'arrêter, nous devons nous attendre à de grands malheurs.

« Dans l'espace de 70 ans, la Russie a doublé l'étendue de ses possessions; et il faudrait aujourd'hui les forces réunies de l'Europe entière pour réprimer son insatiable ambition. C'est pour cela que j'espère que le ciel, dans sa miséricorde, me permettra de voir la Pologne rétablie grande et puissante comme par le passé. »

M. Hume : « Je ne pensais pas d'abord prendre la parole. Je suis cependant forcé de dire quelques mots pour appuyer les vœux exprimés par le noble lord.

« L'intervention de l'Angleterre dans les affaires de la Pologne est de toute nécessité. L'état actuel de

ce pays est une honte pour la Grande-Bretagne. La Russie a joué un rôle infâme envers la Pologne ; et je suis convaincu que sous peu il s'opérera une réaction en faveur de cette dernière ; réaction que provoqueront les intérêts anglais menacés par les empiétements de la Russie en Orient.

« La cause Polonaise est la cause de la liberté, et par conséquent celle de l'Angleterre ; donc, la Pologne redeviendra libre. Il est à déplorer que ses enfants les plus vaillants soient réduits à chercher un asile sur des terres étrangères, ou à gémir sous le joug despotique d'un ennemi vindicatif. La cause de la Pologne n'est pas aujourd'hui seulement celle de l'Angleterre, mais encore celle de l'univers entier ; car elle est celle de la liberté pour laquelle battent tant de cœurs. A mon avis, jamais l'espoir de la Pologne ne dut être plus fort.

« J'ai observé la conduite des émigrés Polonais, et cet examen m'a donné pleine satisfaction. Nous avons un double devoir à remplir envers eux : 1° les soulager dans leurs misères ; 2° soutenir leur courage si nécessaire pour une guerre qui pourrait être prochaine.

« Je suis convaincu que l'Angleterre profitera de toutes les circonstances favorables pour leur manifester ses sympathies : je suis convaincu qu'elle ne désertera pas la cause polonaise, que la Pologne pourra recouvrer son indépendance comme la Belgique ; et que les nations se réuniront pour l'aider dans cette œuvre de régénération. »

La seconde proposition passa comme la première à l'unanimité.

Le fameux agitateur de l'Irlande, Daniel O' Connel, devait présenter une troisième motion, mais comme

il avait été obligé de s'absenter momentanément, ce fut M. P. T. Wyse, son compatriote qui la présenta en ces termes.

« Suivant l'assentiment unanime du meeting, la restauration de la Pologne sera la garantie la plus sûre des libertés européennes, de la paix universelle et du bonheur de l'humanité. »

L'honorable orateur développa cette proposition dans un fort long discours et prouva par les faits consignés dans l'histoire que l'immense étendue de l'empire de Russie serait la cause de sa ruine. Voici un passage de ce discours.

« Celui qui a lu l'histoire de Rome sait parfaitement que chaque fois qu'une nation s'étend outre mesure, elle devient par cela même moins forte : les membres inférieurs épuisent les sources de la vie dont le cœur a besoin. Je crois donc que la Russie, à mesure qu'elle grandit, devient moins redoutable. La nation qui approche le plus de sa décadence est celle qui fléchit sous son propre fardeau : *mole ruit sua*. Ce fardeau la fera tomber en ruine plutôt que le bras de ses ennemis. Je suis convaincu que la Pologne sera reconstituée ; que ce royaume opprimé et éprouvé par tant de malheurs reprendra son rang parmi les nations civilisées, dont le devoir est de protéger la liberté civile et religieuse dans tous l'univers. »

M. Sinclair se leva pour ajouter ces quelques mots :

« Tant que les hommes pourront parler, tant qu'on verra la Pologne gémir dans l'esclavage, les prières ne cesseront de s'élever jusqu'au Tout-Puissant pour obtenir qu'elle soit replacée au rang des nations indépendantes. Si l'exaucement de ces vœux répondait à la justice de la cause, il y a longtemps que le despote autocrate aurait chancelé sur son trône. »

M. P. T. Atwood a ensuite appuyé cette dernière motion dans un long discours qu'il m'est impossible de reproduire en entier, mais dont je citerai la péroraison pour en faire comprendre le sens général.

« Qu'il soit permis au représentant de la grande et industrielle cité de Birmingham, d'adresser ici quelques paroles au nom d'honnêtes et libres ouvriers de l'Angleterre.

« Il n'y en a pas un seul parmi eux qui ne soit ami de la cause polonaise. Quel spectacle plus touchant que celui de l'union intime dans cette cause noble et sacrée de toutes les classes de la nation à partir du Prince qui touche de si près au trône et des plus hauts personnages de notre vieille aristocratie jusqu'aux classes ouvrières? La Pologne était l'avant-garde de l'Europe : son existence libre et indépendante est une nécessité pour mettre un frein à l'ambition moscovite. Qui ne sait que partout où nous éprouvons des embarras, aux Indes comme au Canada, partout nous trouvons des émissaires de la Russie.

« Un jour viendra, et ce jour n'est pas très-éloigné, où il faudra que la Pologne ressuscite. J'ai toujours été si convaincu de sa restauration que l'on m'a dit être atteint de *polonomanie*. Depuis lors je n'ai cessé et je ne cesserai de marcher sur les traces de cet illustre Romain, auquel je n'ai pas la prétention de me comparer, mais dont j'emprunterai la fin de mon discours. Il n'a cessé de crier : *Delenda est Carthago*. Je ne cesserai pas de dire : *Renovanda Polonia !*

« Le moment n'est pas loin où le grand œuvre doit s'accomplir. S'il faut du sang, il en coulera par torrents.... Mais nous ne consentirons jamais que la Pologne reste dans l'état actuel »

Il m'est encore moins possible de rapporter ici le discours que prononça feu Daniel O'Connel dans cette mémorable séance, à cause de sa longueur; je me bornerai à dire qu'il prouva par des arguments nouveaux mêlés de saillies piquantes qui lui étaient familières, la nécessité absolue de la restauration de la Pologne pour assurer la paix universelle et le bonheur général. Il regardait l'empereur Nicolas comme le plus grand révolutionnaire, car il s'est insurgé contre la constitution polonaise et contre ses propres serments qu'il avait juré de ne jamais violer. Il rappela la journée du 17 mai 1832 où l'on enleva 450 enfants des deux sexes dans les rues de Varsovie, et où la soldatesque barbare tua la pauvre mère qui défendait son enfant qu'on arrachait de ses bras; à cette occasion, il traita l'empereur Nicolas de *monstre des temps fabuleux*. Il rappela également l'enlèvement de 500 jeunes filles qu'on envoya peupler les colonies militaires russes, et l'histoire de deux malheureux pères qui furent chargés de chaînes et précipités au fond d'un cachot pour avoir osé réclamer leurs jeunes enfants ravies. « Si nous avons, dit-il, une goutte de sang anglais dans les veines, pourrions-nous supporter froidement ces crimes que se permet un homme portant une couronne sur la tête. » Puis, s'adressant aux Polonais, il termina en disant :

« La situation dans laquelle vous vous trouvez exige, avant tout, que vous laissiez de côté vos dissensions sur certains points pour plus tard, quelqu'attachement que vous ayez chacun pour votre opinion; elles ne peuvent aujourd'hui qu'*amener les plus tristes résultats et vous couvrir de ridicule. Vous n'avez aujourd'hui qu'un seul devoir, c'est de tâcher de vaincre vos ennemis, et vous ne pourrez jamais*

y parvenir sans donner l'exemple de l'union et de la concorde. (*Chroniq. polon.* t. VIII, p. 184. — Compte-rendu du meeting p. 15, 16, 17).

Lord Dudley Stuart, le grand instigateur de cette brillante réunion, et l'âme de tout ce qui se faisait en Angleterre en faveur de la cause polonaise, prononça ensuite un discours plus long encore, et dont je vais extraire seulement quelques passages :

« Avant tout, dit-il, je ne puis cacher ma joie extrême et mon orgueil à la vue d'une réunion aussi imposante, présidée par un Prince du sang Royal, et à laquelle assistent les très-hauts lords membres du parlement, et les personnes les plus considérables du pays, voulant manifester ainsi au monde entier par leur présence, que la sympathie de l'Angleterre pour la Pologne n'est pas affaiblie, et prouver, suivant la dernière motion, que *la plus sûre garantie des libertés européennes et du bonheur de l'humanité, c'est le rétablissement d'une Pologne libre et indépendante.* »

L'illustre lord ajouta ensuite que la restauration de la Pologne n'était pas une chimère, mais une chose parfaitement réalisable ; qu'il n'en doutait pas un seul instant d'après tout ce qui se passe en Pologne, d'où la Russie a exilé en Sibérie mille étudiants qui voulaient conserver leur langue et leur religion. « Le nombre des Polonais dépasse vingt millions, dit-il, et lorsqu'une nation s'élevant à ce chiffre important, n'a recours qu'à des moyens raisonnables, elle est toujours sûre de recouvrer son indépendance. Ces moyens dépendent tous de l'esprit de concorde et d'union, comme l'a fait comprendre l'honorable représentant de Dublin (Daniel O' Connel).

« Que les Polonais mettent de côté toutes leurs susceptibilités personnelles, toutes ces mesquines

jalousies ; qu'ils les déposent sur l'autel de la patrie. Leur chef a besoin de compter sur leur obéissance ; il ne faut pas prendre les armes avant son ordre ; mais quand il fera appel, tout le monde doit être prêt à marcher.

« De pareils conseils donnés par un homme aussi célèbre que le représentant de Dublin, qui jouit auprès de ses compatriotes d'une estime et d'une confiance sans exemple dans l'histoire, trouveront à coup sûr de l'écho parmi les Polonais. J'ai pour garant leur bon sens et leurs lumières.

« J'espère aussi que les paroles que je prononce ici devant des Polonais émigrés, parviendront à ceux qui sont restés dans leur pays sous le joug de la Russie, qu'elles pénétreront également dans les châteaux comme dans les chaumières, et qu'elles impressionneront assez les esprits pour les leur faire conserver toujours présentes à la mémoire. Je croirais être injuste envers eux, si je n'ajoutais que ces avertissements sont probablement superflus, car je ne doute nullement qu'ils ne tirent plus d'un heureux résultat de leur malheur, qu'ils ne consacrent tout leur temps soit dans leur patrie, soit dans l'exil, à chercher les moyens d'arriver à leur émancipation quand l'heure sonnera, et qu'ils ne fassent en sorte que ces moyens soient efficaces pour aboutir à leur but d'une manière certaine et définitive. »

Les faits ont parfaitement répondu à ces conseils amicaux, car les Polonais qui ont abandonné leurs familles, leurs fortunes, préférant l'exil et la misère la plus profonde aux honneurs et aux richesses, ont déjà fait preuve d'une abnégation toute patriotique ; ils n'ont tous qu'un seul but, celui de la reconstitution de la Pologne, et malgré la divergence de leurs

opinions politiques, déjà ils se sont donné la main en 1848, et se la donneront encore au premier moment opportun qui peut se présenter, pour le salut de leur Patrie.

Lord Dudley Stuart, en terminant son discours, présenta à l'assemblée M le comte de Montalembert l'un de nos plus ardents défenseurs à la chambre des pairs de France, qui s'exprima à peu près ainsi :

« Si je me trouve, messieurs, au milieu de vous, quoique français ; si je me permets de prononcer quelques paroles, en me conformant au désir de mon noble ami lord Dudley Stuart, dont toute l'Europe sait que le nom est intimement lié à la cause polonaise ; si je profite de l'autorisation de S. A. R. qui préside cette assemblée et de la bienveillante attention des auditeurs, c'est pour témoigner hautement qu'il ne s'agit pas ici d'une question qui intéresse l'Angleterre seule, et que ce n'est pas seulement dans ce pays que s'élèvent des voix généreuses en faveur des désastres de la Pologne et que se forment des vœux ardents pour son rétablissement.

« Ces sentiments sont dans le cœur de tout ami de la liberté et de la justice. La cause polonaise a pour elle non seulement les hommes de toutes les opinions et de toutes les classes de la société dans les trois royaumes, comme l'a dit l'honorable représentant de la cité de Birmingham (Thomas Atwood), mais je ne crains point d'ajouter qu'elle a pour elle tous les hommes honnêtes et respectables de toutes les nations de l'Europe. Elle est un lien de sympathie entre la France et l'Angleterre ; ces deux puissances sont redevables à la Pologne.... Toutes les deux ont une dette à lui payer.... Elle nous a sauvés non seulement pendant le siége de Vienne, mais encore en 1831 quand son esprit

d'indépendance a contenu un moment la grande puissance de la Russie, comme elle est encore un obstacle aujourd'hui à ses projets d'envahir l'Occident. Elle a combattu fort longtemps pour nous, il est juste que nous nous mettions à la brèche pour elle. C'est une dette commune que nous lui devons....Selon moi, cette dette commune est un des liens les plus durables de l'alliance entre la France et l'Angleterre, alliance qui est *l'événement le plus heureux des temps modernes, comme elle est le plus beau et le plus fécond des résultats de leur civilisation.* Mais si jamais une fausse politique, soit d'un côté, soit d'un autre, ou si les efforts de nos ennemis communs venaient à la faire rompre (et Dieu nous en préserve !), si les préjugés nationaux que nous avons naguère étouffés venaient à se produire de nouveau, et que l'Angleterre regrette notre alliance ou qu'elle en ait besoin..... qu'elle invoque le nom de la Pologne et je suis assuré que la France lui répondra cordialement avec une énergie qui retentira dans l'Europe entière. Alors nous verrons engager cette lutte désirée depuis si longtemps entre la liberté et la justice d'un côté, et l'infâme tyrannie de l'autre, entre la civilisation de l'Occident et la barbarie de l'Orient ! lutte dans laquelle les deux premières nations de l'Europe n'ont rien à perdre et tout à gagner.

« Sous peu de jours, je retournerai dans ma Patrie; je raconterai avec orgueil à mes compatriotes tout ce que j'ai vu de votre noble et sincère attachement à la cause polonaise, et dont je trouve la preuve dans cette honorable et brillante assemblée. Je m'estime heureux d'avoir pu prendre part aux questions qui viennent de s'agiter sous les auspices du Prince aussi illustre qui préside cette réunion, et qui touche

d'aussi près le trône de votre grande nation. » etc. (*Chronique*, description du meeting, p. 30).

Ce simple aperçu de ce brillant meeting peut facilement donner l'idée de tous ceux qui l'ont précédé ou qui se sont tenus depuis; je n'ai donc pas à y revenir. Il n'est pas besoin non plus de s'étendre davantage sur la sympathie qui entourait notre cause en Europe ; tout le monde la comprendra aisément.

Jouissant partout d'une hospitalité sincère, l'émigration polonaise scrutait les événements politiques qui se préparaient en France; et tout en profitant des conseils de ses bons amis, elle attendait avec impatience une ère nouvelle qui paraissait à l'horizon, et qui s'ouvrit au mois de février 1848.

Le coup de canon parti le 23 février à Paris, eut un puissant retentissement dans toute l'Europe, principalement à Berlin, à Vienne et à Milan. Au milieu de ces circonstances, l'émigration polonaise se trouva debout prête à marcher. Toutes les divergences d'opinions politiques disparurent en un clin-d'œil, et les adversaires de la veille se tendirent la main et marchèrent ensemble sous le même drapeau. Comme la révolution qui venait de s'opérer en France, était républicaine et démocratique, les émigrés monarchiques constitutionnels firent le sacrifice de leurs opinions politiques, et entrèrent en masse dans la société démocratique qui devait jouer le principal rôle.

Le 4 mars 1848, la pièce suivante fut publiée à Paris, et envoyée à tous les membres de l'émigration Polonaise.

« Les soussignés, militaires Polonais, convaincus que les graves événements actuels dont la marche

peut changer d'un moment à l'autre, exigent une action immédiate; que s'appuyer sur l'autorité militaire supérieure, est le seul moyen pratique pour arriver à la réorganistion de l'armée polonaise, et de rétablir l'union si nécessaire au service de la Patrie, sous cette glorieuse bannière de la liberté et de la fraternité qui se déploie devant nous,... Sans nous séparer du corps de l'émigration, et sans avoir la prétention de résoudre la question de la constitution de l'autorité, sur laquelle les événements futurs peuvent seuls prononcer;

« Egalement convaincus que ce serait un crime de haute trahison envers la Pologne et les autres peuples de l'Europe, que de se laisser guider par l'une des fractions politiques qui divisent actuellement l'émigration, et que chacun doit faire le sacrifice de ses opinions personnelles en présence d'une autorité militaire régulièrement constituée;

« Forts de leurs convictions et pénétrés de la sainteté de leur cause, ils ont jugé à propos de déclarer par le présent acte, leur volonté immuable, et s'obligent en outre :

« 1° De présenter une demande immédiate au gouvernement de la République, pour nous mettre à la disposition du ministre de la guerre, en vue d'une organisation prochaine, ayant pour unique but la restauration de la Pologne;

« 2° De former des comités de toutes armes, en y appelant les officiers honorablement connus, et sans avoir égard à leurs opinions politiques;

« 3° De se mettre immédiatement en rapport avec tous les militaires Polonais, à commencer par MM. les généraux qui se trouvent en France ou ailleurs, en les invitant à donner leur adhésion au présent acte.

« Les soussignés ayant adopté ces points principaux, font appel à leurs compagons d'armes et d'exil, et les prient de faire parvenir leur adhésion, le plus tôt possible, vu l'urgence de la situation, à l'adresse de M. le major Swiecicki, rue Saint-Jacques, 94.

Fait à Paris, le 4 mars 1848.

Signé par MM. Podezaski, colonel-commandant du 20e d'infanterie de ligne; Kotkowski, colonel du 1er de lanciers; J. Borzecki, colonel du 4e de ligne; M. Jackowski, colonel; A. Janowicz, colonel du 13e lanciers; Mastowski, colonel d'artillerie; J Swizinski, major du 4e d'infanterie de ligne; A. Przeciszewski, colonel; W. Horain, major de l'état-major; Jzenszmidt, major; J. Urbanowiez, major du 19e d'infanterie de ligne; M. Sicinski, major du 4e d'infanterie de ligne; A. Kosicki, major du 4e d'infanterie de ligne, Stamirowski, major; Roszkiewicz, chef d'escadron du 1er de lanciers; O. Korzeniowski, capitaine d'artillerie; Ortowski, capitaine d'artillerie; M.-T. Kisielewski, capitaine; J. Kasprzykowski, capitaine; J. Migurski, capitaine; M. Tawrowski, capitaine; J Dziengielewski, lieutenant; Cieszkowski, lieutenant;. J. Wodnicki, sous-lieutenant; Piotrowski, sous-lieutenant; W. Migurski, sous-lieutenant; A. Czechowicz, sous-lieutenant; A. Kaminski, sous-lieutenant; Mitaszewski, sous-lieutenant; A. Smolikowski, sous-lieutenant du génie; Jean-Félix Koskowski, sous-officier du 2e régiment des Krackus; Pierre Panek, sous-officier de la garde des chasseurs à cheval; Ignace Kozikowski, sous-officier du 3e infanterie de ligne; Antoni Waskiewicz, sous-lieutenant d'artillerie; Frédéric Wotowski, sous-officier du 3e de chasseurs à pied; Vincent Zbyszewski, sous-lieutenant du 15e de ligne; W. Marcinkowski, lieu-

tenant; Stan. Kurow, lieutenant du 10e d'infanterie de ligne; Ignace Trepka, aumônier: Joseph Wyszkowski, capitaine du 4e de ligne; Joseph Waskiewicz, capitaine du 4e de ligne; Jazwinski, capitaine de cavalerie; Vincent Rudnicki, capitaine du 4e de ligne; Jean Juszkowski, capitaine du 1er des chasseurs; François Billewicz major; Hippolyte Zoltowski, lieutenant d'infanterie; Jacob Faron, commandant d'état-major; K. Losiewski, sous-lieutenant du 3e de lanciers; Jean Wojciechowski, sous-lieutenant du 1re des chasseurs à cheval; Hieronim Ossuchowski, lieutenant du 1er des chasseurs à cheval.

Officier Polonais, et capitaine de la garde nationale de Rive-de-Gier, j'envoyai par le courrier suivant mon adhésion pleine et entière à cet appel, en me mettant aux ordres du Généralissime; ensuite j'attendis en vain sa décision et qu'il disposât de moi à son gré; un grand nombre d'autres Polonais suivirent mon exemple. Mais il y en eut beaucoup qui se laissèrent entraîner par leur ardeur et leur impatience; n'écoutant pas les conseils de la prudence, et se fiant aux promesses fallacieuses que M. de Lamartine avait faites à la députation des émigrés Polonais, ils prirent les devants, et se fourvoyèrent avec une légèreté sans exemple dans les échauffourées de la Poznanie et de Cracovie, dont ils eurent plus tard à se repentir. Car, malheureusement la vie de dévouement du Polonais est encore un mystère pour tout le monde. On l'accuse de vendre sa vie, quand il la sacrifie pour la cause des autres; et lorsqu'il combat pour sa patrie, on l'appelle rebelle!

A la suite des adhésions nombreuses qu'obtint le manifeste que je viens de citer, et en raison de leur

importance, M. le général Rybinski publia la proclamation suivante :

Frères d'armes,

« Sans pouvoir préciser les conséquences qu'aura la révolution accomplie en France pour l'émigration polonaise, nous devons cependant veiller à ce que nous puissions conserver l'indépendance de notre action et la liberté de notre jugement, dans le but de profiter, avec prudence mais avec fermeté, de toute occasion qui favoriserait la renaissance de notre pays. Vivement et sincèrement pénétrés de vos devoirs qui sont difficiles, sévères, mais sublimes, vous saurez maintenir, je n'en doute pas, l'honneur conquis sur tant de champs de batailles, la mission de l'armée et la dignité de la Pologne.

« Il y a des conditions indispensables pour l'accomplissement de ces devoirs : l'armée doit se rallier avec zèle et fermeté autour de ses étendards ; elle ne peut rien souffrir de ce qui porterait la désunion dans son sein, lors même qu'il y aurait des motifs pour manifester un dévouement honorable, mais trop précipité. Que l'organisation de l'armée reste inviolable, c'est le seul élément d'ordre et de force qui ait survécu à tant d'autres essais. Sachons comprendre l'enseignement salutaire que nous donne la France : — la liberté et l'ordre ; — l'énergie unie à la modération ; — le plus profond sentiment de l'union, sans laquelle les circonstances les plus favorables à nos espérances resteront sans résultat; elles disparaîtront sans que nous ayons eu l'intelligence de les comprendre et d'en profiter noblement et utilement. Divisés jusqu'à ce jour, ne sachant pas ou ne pouvant pas réunir nos efforts, nous n'étions à peu près

capables de rien pour nous-mêmes, pour notre patrie et pour l'Europe. L'histoire conservera sur notre compte quelques pages douloureuses et peut-être humiliantes.

« Je ne vous cacherai pas, Frères d'armes, combien un fait récent m'a péniblement affecté. Des officiers supérieurs, sans consulter leurs égaux, oubliant les convenances militaires, et sans aucun mandat, s'interposent entre le gouvernement français et nous, lui offrent de mettre à sa disposition les militaires Polonais, sans savoir s'il désire accepter leurs services, et surtout sans s'informer s'il est décidé à adopter les mesures qui promettraient à la Pologne un meilleur avenir. On dispose de vous, sans vous. On importune le gouvernement; on traite trop légèrement les plus graves intérêts de notre pays. Une telle conduite de la part de ceux qui auraient dû montrer l'exemple de la gravité, du calme, et d'une sollicitude intelligente pour les plus saintes espérances, ne peut que nous attrister et nous inspirer des craintes.

« Si je vous parle comme commandant en chef de l'armée polonaise, j'ai lieu d'espérer que vous rendrez justice à mes intentions, que je puise dans les considérations de l'ordre le plus élevé. J'ai, en outre, la conviction que l'unité la plus rigoureuse du pouvoir nous est nécessaire; elle est indispensable pour notre cause elle-même, et surtout pour la mission à laquelle les événements peuvent nous appeler; elle le sera à celui qui me remplacera et qui aura l'honneur de conduire vos héroïques phalanges sur le champ de bataille; car c'est sur les champs de batailles que chacun de vous trouvera l'occasion de servir son pays, et de s'élever par ses talents aux premières dignités militaires. Mais nous compromettrions notre salut, et

nous le rendrions peut-être impossible, si nous ne préservions pas notre discipline de toute atteinte; si désertant nos rangs, nous nous jetions dans des entreprises individuelles et partielles.

« Je suis profondément pénétré de la justice et de la pureté des convictions que je vous expose. Je croirais trahir notre pays, vous et moi-même, en abandonnant ma place. La députation des officiers supérieurs n'a fait que fortifier ces convictions, en m'invitant à ouvrir des relations avec le gouvernement de la République Française, et à entreprendre tout ce qui nous rapprocherait du grand but auquel tend votre dévouement. C'est avec une profonde déférence que j'ai reçu leur appel; il m'était impossible de ne pas apprécier leur zèle patriotique, de même que je suis certain que la désunion et toutes les tentatives individuelles produiraient les plus funestes résultats.

« Je sens, Frères d'armes, le besoin de m'appuyer sur vous, sur votre patriotisme, sur vos lumières, sur votre union la plus intime, sur votre ferme volonté d'imprimer l'énergie nécessaire à notre action commune. Nous avons à accomplir, par nos forces réunies, l'œuvre immense de l'affranchissement de notre pays; mais, avant tout, il faut la préparer, et nous opposer à tout ce qui compromettrait notre honneur militaire, notre mission et notre dignité nationale. Vous ne l'ignorez pas, les intentions les plus généreuses peuvent devenir nuisibles et même dangereuses, si elles ne tendent pas à l'union, si elles ne sont pas dirigées par un pouvoir unique, maintenu et respecté dans l'intérêt de tous.

« Quant à moi, je crois pouvoir vous assurer que dans tout ce que j'ai fait et dans tout ce que je ferai encore au milieu des circonstances actuelles, j'ai

maintenu et je saurai maintenir religieusement l'honneur de l'armée et la dignité de la Pologne. Je n'oserais m'adresser à vous, ni entreprendre quoi que ce soit sans être sûr que je remplirai ces devoirs sacrés, et si je ne comprenais clairement ce que je dois aux étendards polonais et aux espérances de notre chère patrie; à cet égard, je ne redoute pas la responsabilité devant vous et devant le pays; c'est avec calme que j'attends les jugements de l'histoire.

« L'armée polonaise, au milieu des épreuves souvent les plus difficiles, a su servir noblement son pays; les Polonais, on l'a dit, promettent l'impossible, et ils font plus que l'impossible. Il n'y a pas d'étendard couronné d'une gloire plus pure que le leur, et qui soit l'objet d'un dévouement plus désintéressé. Nous attirerions sur nous une honte ineffaçable, si nous pouvions abandonner ce noble insigne de ralliement, consacré par le respect et la reconnaissance de la Pologne. Jurons donc honneur, union et fidélité à ces étendards immortels. La révolution française, appelée à fonder un nouvel ordre européen basé sur la justice, sur le respect dû aux grandes nationalités historiques, ne saurait, sans porter une très-grave atteinte à son principe, abandonner la Pologne et continuer cette politique qu'elle avait proclamé si opposée aux devoirs et aux intérêts de la France.

« Toutefois, sachons attendre et modérer notre juste impatience. L'opinion politique qui préside maintenant aux destinées de la France, en reprochant si énergiquement l'abandon de la Pologne, a pris en face du monde l'engagement solennel de réparer cette grande iniquité des temps modernes. Ayons donc confiance dans ce sentiment généreux et unanime de

la France, mais surtout ayons confiance en nous-mêmes; laissons au gouvernement français la liberté de choisir le moment opportun pour son intervention en faveur de la restauration de notre patrie; nos démarches ne sauraient ni l'avancer ni la retarder, elle est inévitable.

Paris, ce 12 mars 1848,

le généralissime

M. Rybinski.

Quelque temps après, le prince Adam Czartoryski, ainsi que ses amis politiques, généraux et anciens membres de la diète de 1830, se souvenant des paroles qu'il avait prononcées le 29 novembre 1846, dans une réunion commémorative : « qu'il préférerait plutôt mourir que d'être cause de la désunion dans l'émigration, » donna un bel exemple par sa soumission aux exigences des circonstances politiques et aux vœux de ses propres partisans, en partant avec ses amis pour servir la patrie sous un drapeau qui n'était pas le sien.

Voici ce qu'on lisait dans les journaux de l'époque sur son passage, le 26 mars, à Cologne.

« Depuis quelques jours, on voit passer dans notre ville des corps de volontaires Polonais.

« Hier, la nouvelle s'est répandue que le prince Czartoryski était arrivé ici avec plusieurs généraux polonais se rendant avec lui en Pologne. Aussitôt, mille individus environ se portèrent à l'hôtel où le prince était descendu. L'étendard noir, rouge et or, et le drapeau blanc et rouge flottaient devant le cortége. Le docteur d'Ester a harangué le prince Czartoryski, et lui a exprimé toutes les sympathies de l'Allemagne pour la cause de la Pologne. Il a crié

Vive la Pologne et présenté au prince la cocarde noire, rouge et or pour la placer à côté des couleurs polonaises. Le prince a prononcé quelques paroles en langue française sur la régénération de sa patrie. Un polonais a demandé au prince ce qu'il entendait par la liberté de la Pologne, attendu que cette liberté n'était pas celle de l'aristocratie, mais celle du peuple. Le prince a répondu que tous ses efforts tendraient à une régénération démocratique.

« Le prince, avant de partir, a adressé à la population de Cologne des adieux dans lesquels il déclare de nouveau qu'il veut une Pologne libre, sans priviléges, en un mot une Pologne démocratique. Il veut que la Pologne soit digne de l'Allemagne et soit son égale en libertés. »

La même *Gazette de Cologne* raconte plus tard son arrivée à Berlin dans les termes suivants :

« Le prince vient d'arriver à Berlin où il a été accueilli avec enthousiasme. On dit que si sa présence devait se prolonger dans cette ville, l'ambassadeur de Russie, M. le baron Meyendorf, quitterait aussitôt Berlin. »

Le mérite des tentatives faites à cette époque pour relever l'étendard polonais revient tout entier à la Société démocratique, et il faut lui rendre cette justice qu'elle a bien mérité de la patrie, par ses manifestations, ses protestations en face de l'Europe et par ses efforts inouis pour lui reconquérir son droit d'existence. Ses paroles énergiques ont eu partout un immense retentissement, principalement en France, en Allemagne, en Hongrie et en Italie. Voici une de ces proclamations qui remuèrent les masses à cette époque.

Le Comité central de la Société démocratique polonaise à la Nation Française,

Peuple de France,

« La Pologne nous appelle. Adieu !

« Nous avons été longtemps auprès de vous les interprètes de son peuple opprimé, les organes fidèles de ses vœux, de ses droits, de sa volonté inflexible de les reconquérir ou de mourir à la tâche. Aujourd'hui nous courons remplir nos engagements, et bientôt notre patrie émancipée, en décidant par la victoire le triomphe définitif de la liberté universelle sur le despotisme, de l'égalité sur le privilége, de la fraternité des peuples sur l'antagonisme égoïste des cabinets, vous apportera la plus noble, la meilleure preuve de notre reconnaissance pour votre fraternelle hospitalité.

« Et cependant, en quittant votre sol, nous ne pouvons nous empêcher de vous exprimer nous-mêmes nos remercîments, car l'hospitalité que nous avons reçue est le moindre des bienfaits que nous devons à la France. Nous n'avions pas encore touché son sol, que déjà un grand nombre de comités, organes spontanés du sentiment populaire, se préparaient par leur accueil, leur assistance et leurs encouragements, à vivifier nos espérances, à fortifier notre foi, à nous maintenir dans cette persévérance, qui après dix-sept ans d'efforts infructueux, est enfin sur le point de se voir couronnée de succès. A chaque nouvelle persécution en Pologne, répondait un nouveau cri d'indignation de la France : à chaque nouvelle tentative de notre patrie, une immense acclamation de joie ; à chaque tracasserie suscitée par une diplomatie hostile, de nouveaux témoignages de fraternité de la part des patriotes et des journaux français, qui depuis les obsèques du général Lamarque et les barri-

cades du cloître St-Méry n'ont cessé de joindre au cri de *Vive la République*, celui de *Vive la Pologne*. Dès-lors, se trouva proclamée la solidarité fraternelle de la démocratie européenne, et nous pûmes, sous la sauvegarde de l'approbation populaire, préparer la réorganisation démocratique de notre patrie; ce fut encore sous le blâme de cette même voix souveraine du peuple en France, qu'expirèrent les derniers efforts de notre propre aristocratie. Aussi le manifeste de Cracovie insurgée a eu beau être lacéré par les sicaires de Metternich, la démocratie française l'a salué comme le drapeau sanglant mais sacré de la Pologne future. A sa vue la France entière s'émut, et le comité exécutif des journaux républicains de Paris a publié la haute expression de ce tressaillement.

« Depuis lors, de nombreux comités formés sur tous les points de la France, suivant l'impulsion donnée par ceux du *National* et de la *Réforme*, ne cessèrent de préparer, de propager et d'assister notre cause. Pendant deux ans les fonds réunis par eux servirent à activer dans notre pays la propagande imprimée et orale; pendant deux ans les articles éloquents et lumineux des journaux de la démocratie présentèrent incessamment et sous son vrai jour la cause polonaise aux yeux de la France amie.

« Le sentiment de la fraternité internationale enfin, dont émanaient toutes ces manifestations, en nous rattachant de cœur à la grande famille des peuples, en nous faisant participer à leurs progrès, et en les rendant solidaires de notre destinée, a jeté les fondements de l'existence future de la Pologne, il a élevé par là nos obligations personnelles mêmes à la hauteur d'une reconnaissance toute nationale.

« C'est que les peuples sont solidaires entre eux

en destinée, comme en progrès, en droits et en devoirs; c'est que la sécurité de l'Europe dépend autant du succès de la cause polonaise, que celle-ci dépend de la liberté et du progrès en Europe.

« Mais, s'il en est ainsi, quel immense fardeau de gratitude la révolution française n'a-t-elle pas imposé aux peuples qui ont reconquis depuis, ou qui, à son exemple, vont reconquérir leur liberté? et auquel d'entre eux plus qu'au nôtre, au peuple de Pologne ?

« Rompre par notre départ tout rapport avec les démocrates de France aurait été aussi impossible à nos cœurs que préjudiciable aux intérêts de l'émigration; c'est pourquoi nous avons délégué pour nous représenter parmi vous une commission présidée par notre confrère Worcell et composée des citoyens Korabiewicz, Teclaw, Staherski et Dobrowslski.

« C'est à elle que nous prions nos amis de s'adresser pour les rapports qu'ils désireront entretenir avec nous, ne reconnaissant aucun autre représentant des idées démocratiques polonaises, que ceux que nous instituons ainsi légataires de quinze années de travaux et de la confiance qu'avait placée en nous la société démocratique polonaise qui se rend aujourd'hui sur le sol natal pour le féconder du sang de ses membres.

« Au nom de la démocratie polonaise,

« Honneur donc et reconnaissance à la France républicaine et à son peuple héroïque !

« Salut et fraternité ;

Les membres partants du comité central de la société démocratique polonaise :

Victor Heltemann, Albert Darasz, Vincent Mazurkiewicz, François Sznayde.

Pour copie conforme, Stanislas Worcell, *membre délégué restant*. Paris le 3 avril 1848.

Avant son départ le comité central publia l'adresse suivante à la Prusse :

Braves Berlinois,

Vous venez de briser vos chaînes et celles de nos frères désormais les vôtres. Vous venez de donner ainsi le premier gage à l'alliance des peuples. Ce premier acte de votre souveraineté est le signe de votre victoire.

« Nos frères les Viennois suivront votre exemple ; les cachots du Spielberg, d'Olmütz et de Kurstein vont s'ouvrir ou peut-être sont déjà ouverts ; et nos frères, les martyrs de la Pologne, vont sortir de leurs glorieux tombeaux.

Braves et généreux Allemands,

« Le réveil des peuples a sonné ! Vous êtes déjà libres, nous ne le sommes pas encore. Notre ennemi commun a inondé notre patrie de ses esclaves qu'il pousse vers la vôtre. Là aussi, la dernière lutte entre les deux principes irréconciliables est imminente.

« Demain nous pouvons nous trouver au milieu de vous ; demain vous pouvez être appelés à combattre à nos côtés. Nous comptons sur vous, comme vous pouvez compter sur nous.

Le Comité central de la Société démocratique polonaise,

François Sznayde, *général* ; Stanislas Worcell, Albert Darasz, Vincent Mazurkiewicz, Victor Heltemann.

Voici la réponse que firent les démocrates Allemands :

Les démocrates Allemands à Paris, aux démocrates Polonais,

« Nous ne sommes plus le peuple *muet*, ainsi que

vous nous avez surnommés. Vous l'entendez; l'Allemagne réclame et revendique à haute voix et avec impatience ses droits imprescriptibles ; elle rappelle avec instance la démocratie naissante à ses devoirs, à l'acquittement de la grande dette qu'elle a contractée envers votre patrie.

« Elle l'y rappelle par le cri mille fois répété de sa jeune génération , par ce cri qui doit remplir vos cœurs d'allégresse avant tous les autres : *avec la France contre la Russie.*

« Ce cri exprime la conviction profonde du peuple Allemand sur la nécessité d'une guerre prochaine et inévitable , de la guerre entre les deux mondes de la liberté et de l'absolutisme, entre lesquels la Pologne semble avoir été placée pour décider le triomphe de l'une ou de l'autre cause par l'issue définitive de ses destinées orageuses.

« En poussant ce cri, l'Allemagne est entrée dans une alliance indissoluble avec la Pologne , et nous n'ajoutons rien au sens profond de ce cri généreux en le modifiant ainsi : *avec la France, avec la Pologne soulevée contre la Russie.*

« La dernière révolution française a repoussé pour toujours le principe des conquêtes : c'est le principe de la faiblesse, et l'Allemagne, l'Allemagne démocratique, nous nous en portons les garants , saura donner à cette idée la sanction d'un grand acte.

« Etre contre la Russie, signifie ne pas prendre part à ses caprices, ne pas partager sa proie; être contre la Russie, signifie lui arracher cette proie injustement acquise.

« Une Allemagne libre et unie n'a pas besoin de l'annexe d'une nationalité étrangère; elle n'y gagne rien en force. Au contraire, dans nos convictions

intimes, la liberté et l'unité de l'Allemagne deviennent impossibles avec une pareille annexe qui serait un vol. N'hésitons pas à le déclarer, cette liberté ne serait qu'une chimère, sans le rétablissement d'une Pologne puissante, libre et démocratique, placée entre l'Allemagne et la monarchie absolutiste de l'Orient; car tant qu'un coin de terre Polonaise restera Prussien, la Prusse restera dévouée à la Russie ; et tant que la Prusse sera dévouée à la Russie, l'inimitié régnera entre le nord et le sud de l'Allemagne.

« La question polonaise est donc une question de vie ou de mort pour nous comme pour vous, et la garantie de la solution heureuse de cette question ne se trouve que dans l'immuabilité de nos sentiments démocratiques. Car la démocratie est maintenant la seule arme éprouvée contre l'absolutisme, et quoique nos sympathies soient depuis longtemps acquises à toute votre nation, c'est vous que nous avons salués de préférence, vous qui avez reconnu et proclamé les premiers que, pour la Pologne aussi, il n'y avait de salut que dans la démocratie.

« Courage donc, Frères ! Votre heure est venue. La justice éternelle vient déjà de confondre un de ces gouvernements si cruellement coupables envers vous. Nous l'avons vu tomber en poussière devant le courant du peuple ; ce gouvernement perfide, qui avait inauguré son ignominieuse carrière, en vous trahissant, en vous abandonnant dans votre lutte héroïque.

« Le jour de la vengeance contre notre ennemi commun est proche, et les démocrates Allemands ne déposeront pas les armes jusqu'à ce que le nom polonais retentisse plus glorieusement que jamais dans le concert des nations européennes.

« Alors notre ennemi commun cessera de l'être. Car dans l'ivresse d'une fraternisation générale gardons-nous de prononcer aucune exclusion irrévocable. La liberté franchit toutes les barrières; elle marche, marche toujours, et nous concilie partout des frères. Le salut de la Pologne sera le salut de la Russie. Ainsi soit-il. Nous avons le même chemin à parcourir; nos destinées sont unies. Que notre cri de guerre soit aujourd'hui : Pas d'Allemagne libre sans une Pologne libre! Pas de Pologne libre sans une Allemagne libre. »

Au nom des démocrates Allemands à Paris,
Georges Herwegh.

Le mouvement révolutionnaire, gagnant partout du terrain, à Berlin comme à Vienne, mit le gouvernement russe dans le cas d'avoir l'air de céder aux circonstances qui se produisaient dans le reste de l'Europe. L'on écrivait de Varsovie, au mois d'avril : « *Le Courrier de Varsovie*, journal officiel, vient d'annoncer hautement le départ de la députation qui doit se rendre à St-Pétersbourg, pour demander à l'empereur la réorganisation du royaume de Pologne.

« La publicité donnée à Varsovie même à un acte de cette importance, annonce assez que l'empereur, s'il n'a pas donné son assentiment, est du moins disposé à examiner sérieusement cette question.

« On pense qu'en présence de la situation européenne, l'empereur Nicolas voudrait résoudre les diffiicultés d'une façon qui fût favorable à la question polonaise. Il voudrait, en rendant sa nationalité à la Pologne, exciter assez sa reconnaissance pour s'en faire une avant-garde contre l'Europe révolutionnaire, au lieu de la voir former l'avant-garde de l'Europe. Mais l'oppression cruelle qu'il a fait peser si longtemps

sur la Pologne, ne permet guère de supposer que celle-ci secondera ces combinaisons par un facile oubli.

Les candidats russes au trône futur de la Pologne sont le grand duc Constantin et le prince de Leuchtemberg. La Russie, quoi qu'en disent certaines feuilles allemandes, fait en ce moment d'immenses préparatifs militaires. » (*National,* du 27 avril 1848.)

Quand, après leur victoire des 18 et 19 mars, les Berlinois eurent ouvert les portes des prisons politiques, notre estimable compatriote Louis Mierostawski et ses compagnons de captivité furent portés en triomphe au palais du roi, qui non seulement consentit à l'élargissement des prisonniers condamnés à mort, mais promit solennellement à la face de son peuple et de toute l'Europe, la restauration de la nationalité polonaise dans les provinces soumises à son sceptre. Des ordres même furent donnés dans ce but, et il se forma à Posen un comité national qui se mit à l'œuvre. Revenu bientôt de sa panique, le gouvernement prussien, après quelques semaines d'expectative, non seulement n'exécuta rien de ce qu'il avait promis, mais encore démembra ces provinces pour la septième fois, et fit massacrer les cadres des troupes polonaises qui commençaient à peine à se former sous les ordres de M. Louis Mierostawski.

Je passe sous silence le récit des tristes événements de cette époque, et je me contente de rapporter ici les conclusions du manifeste du général J. Dwernicki, président du comité national de Posen :

« Le comité national estime que, s'il ne veut passer, aux yeux de ses compatriotes et de l'histoire, pour trahir les intérêts nationaux, il ne peut négocier plus longtemps avec le gouvernement prussien ; car

il est bien convaincu que ce gouvernement n'accordera rien à la cause polonaise.

« Le comité national, en vue d'éviter l'effusion du sang, se dévouait et agissait tant qu'il en voyait la possibilité. S'apercevant aujourd'hui qu'il lui est impossible d'accomplir sa tâche, le comité se dissout, et se fait remplacer par une commission chargée de veiller à la réalisation de la promesse solennelle faite au peuple de Berlin.

« Protestant donc avec force en face de l'Europe contre les violences exercées sur nous, nous déposons le mandat qui nous a été confié par le peuple pour faire triompher la cause nationale par les voies légales et non par la violence ; la force brutale a brisé nos pleins pouvoirs.

« Nous le déposons avec le sentiment de la plus poignante douleur, mais avec la forte et constante détermination de ne pas rester inactifs, et de nous sacrifier pour notre sainte cause avec le plus inébranlable dévouement. *Signé*: Le général Joseph Dwernicki. » (*National* du 21 mai 1848).

On se rappelle combien de sang polonais a coulé dans les massacres des nouvelles levées de cette nation qui était sans armes, commis par les troupes prussiennes, et combien ont été persécutés les émigrés polonais qui s'étaient rendus dans le duché de Posen, afin de travailler à la réorganisation de leur nationalité.

En Autriche, en avril et mai, pendant que le peuple de Vienne levait l'étendard de la liberté et régnait en souverain après sa victoire, le gouvernement autrichien ne fut pas moins prodigue de promesses et de protestations en faveur de notre nationalité. Je n'ai besoin pour le prouver que de rapporter les réponses de l'archiduc Jean d'Autriche à la députa-

tion polonaise qui s'était rendue auprès de lui pour le prier d'intervenir en notre faveur auprès de l'empereur. En voici un extrait que je trouve consigné dans le *National* du 11 mai :

« Soyons francs, (disait l'archiduc),mon aïeule et le roi Frédéric II ont commis *un crime* en partageant la Pologne. Ce partage est le plus grand malheur de l'Europe. Depuis cette époque, la tranquillité et la loyauté ont cessé d'exister et le trafic des peuples au profit des gouvernements a commencé.

« Ce mal ne sera éloigné que lorsque la Pologne aura recouvré son existence ; cette existence est une chose indispensable et naturelle ; il n'y a donc pas à discuter des moyens de son rétablissement, car une chose indispensable arrive à son but d'elle-même, sans qu'on s'inquiète des moyens d'exécution.

« Il est donc plus prudent de ne pas parler aujourd'hui des moyens de reconstituer la Pologne, mais de se préparer à cette reconstitution, etc. »

Avant d'être congédiée, la députation ayant prié l'archiduc Jean d'appuyer la Pologne dans le conseil impérial, et observé au prince qu'en sa qualité d'Allemand aimant son pays, S. A. I. apprécierait sans doute l'attachement des députés à leur patrie, il répliqua vivement :

« Je suis plus encore qu'Allemand ; avant tout je suis homme, et je déclare avec franchise ma sympathie pour tous les principes dictés par l'humanité. Mes fonctions ne sont pas fixes, car le gouvernement me confie des missions dans différentes contrées ; mais soyez sûrs qu'aujourd'hui que je peux parler franchement, j'userai de cette faculté, et qu'interpellé sur votre cause par le gouvernement, je me prononcerai toujours selon les principes que je vous manifeste ici. »

Quelques jours plus tard, Cracovie a été bombardée, et les paysans de la Gallicie se sont soulevés contre les propriétaires terriens à la suite de nouvelles intrigues de la bureaucratie autrichienne, (on aurait pu ajouter comme ils avaient déjà fait en 1846, lorsqu'ils égorgèrent presque toute la noblesse polonaise à l'instigation du gouvernement). Les émigrés polonais à peine arrivés de France, sur la foi des promesses de l'empereur d'Autriche, furent chassés du territoire autrichien.

Si la déclaration de l'archiduc Jean était sincère et partait du cœur, il est à regretter qu'il n'ait pu ou qu'il n'ait pas voulu l'appuyer par des actes ou par toute autre manifestation. Voilà des faits palpables et saissables. Que l'opinion publique les apprécie, les juge, et rende son arrêt définitif.

Il m'est infiniment pénible et douloureux de parler des événements de 1848 et 1849, qui semblaient devoir nous rendre notre chère patrie après tant d'années d'exil, tant de souffrances physiques et morales, tant de promesses fallacieuses qui nous arrivaient de tous côtés, après tant d'espérances renaissantes et déçues tour-à-tour, et de raconter toutes les persécutions qui suivirent cet élan presque universel en faveur de la reconstitution de la nationalité polonaise, et qui s'était produit même chez nos ennemis qui promettaient de réparer l'injustice commise envers notre pays.

Aussitôt que la réaction eut repris le dessus à Berlin et à Vienne, on défendit sévèrement l'entrée de ces villes aux émigrés polonais; il ne leur fut pas même permis de séjourner dans les provinces jadis polonaises, et aujourd'hui courbées sous la domination de ces deux puissances qui en avaient fait leur proie

Partout on pourchassa les réfugiés comme des bêtes fauves. Ceux qui parvinrent à s'échapper des massacres de Poznanie et de Cracovie, les uns par Magdebourg, les autres par Breslaw, retournèrent en France le cœur navré et les yeux remplis de larmes, eux dont le départ pour la Pologne avait été partout salué d'une joie indicible et cependant mêlée de tristesse ; j'en citerai pour exemple le récit qui fut envoyé au *National* sur celui de Florence, en voici les termes :

« Les Polonais depuis longtemps résidant à Florence, viennent de quitter cette ville pour rentrer dans leur patrie. Avant leur départ ils ont été l'objet des témoignages de la plus vive sympathie de la part des Italiens. La séparation a été une journée solennelle pour Florence. C'était une fête, nous écrit-on de Florence, triste comme les regrets, radieuse comme l'espérance.

« Le poète Mickiewicz qui se trouve en ce moment à Florence, a été dans cette journée l'objet d'une ovation particulière, et par de chaleureuses paroles, il s'est fait l'interprète des sentiments de la Pologne envers toutes les nations amies qui lui ont tendu une main fraternelle dans son exil. »

Un grand nombre des émigrés qui revenaient en France, ne firent que s'arrêter à Strasbourg, et au lieu de se diriger sur les endroits qu'ils habitaient avant leur départ, prirent la route de l'Italie pour se rendre à Milan, où notre A. Mickiewicz avait conclu une convention avec le gouvernement Lombard, en vertu de laquelle la légion des croisés Polonais qui avait pris naissance à Rome, et qui marchait sous le drapeau bénit par le pape Pie IX fut officiellement reconnue, *vu que cette légion est animée de l'esprit du peuple polonais chrétien, vu qu'elle est le*

premier noyau de la Pologne renaissante. « Nous nous rendons, disaient-ils, immédiatement à Milan, afin de commencer sous le drapeau de cette légion le service actif pour *Dieu*, *notre patrie et la liberté de tous les peuples.*

« Une colonne de 340 hommes, conduits par le colonel Kaminski, quitte Strasbourg le 19 mai, pour se rendre à Milan. » (*National* du 23 mai.)

Repoussés de leur propre sol, les émigrés voulurent payer leur dette de reconnaissance aux nations de l'occident qui leur avaient accordé un asile, en combattant et en versant jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour les libertés de celles qui secouaient leur joug.

Ce n'est qu'avec un serrement de cœur et les larmes aux yeux, que je mentionnerai les hauts faits d'armes de nos vaillants généraux Joseph Bem et Henry Dembinski, accomplis en 1849 en Hongrie.

Les généraux Bem et Dembinski relevèrent par leurs victoires signalées le nom polonais oublié depuis quelques années sur les champs de bataille. Notre immortel Joseph Bem créa une armée de 60,000 hommes; à la tête de ses compatriotes il s'empara de plusieurs villes ouvertes et de quelques places fortes, il occupa la Transylvanie et le Banat soumis à l'autorité de Kossuth. Il n'y avait pas le moindre combat qu'il n'y prît part, et que son nom ne sortît de toutes les bouches comme celui d'un autre Napoléon. La proclamation du gouvernement hongrois, publiée le 12 mai 1849 à Debreczin, raconte ainsi ses exploits :

» Le général Bem a battu les Russes près de Tyrnau le 7 mai, et les 9 et 10 du même mois, près d'Arsa. Dans le premier engagement 6,000 hommes ont été contraints de rendre les armes, et 30,000

dans le second ; leurs officiers combattent à présent dans les rangs de l'armée hongroise. Quarante mille sabres, quinze mille fusils, soixante-douze canons et neuf mille chevaux sont tombés en son pouvoir. (*National* du 26 mai 1849.)

Une épée d'honneur et un diamant détaché de la couronne de saint Etienne, lui ont été offerts comme récompense pour la prise des villes fortes de Carlsburg, d'Hermanstadt et de Temervar.

Voici quelques mots extraits de la proclamation qu'a fait afficher notre général Bem adressée aux habitants de Kronstadt après la prise de cette ville forte.

Regardez, ma victorieuse armée, disait-il. Elle se compose de Tchèkhs, de Croates, d'Allemands, de Slowaques, de Polonais, unis aux Madghyars, et aux Roumains. Nous ne combattons pas dans l'intérêt d'une nation. Loin de là, nous ne voulons plus qu'un peuple en gouverne un autre : notre cause est celle de tous. C'est pourquoi Dieu nous a permis de battre les Russes, ces ennemis jurés de tout bonheur national ; et Dieu aidant nous saurons encore les repousser ; car partout où ils arrivent, la liberté et la nationalité s'en vont. Nous combattrons jusqu'à ce que nous ayions détruit l'absolutisme et inauguré sur ses ruines une ère nouvelle pour le monde. Les victimes immolées à Vienne, à Cracovie, à Léopold, à Prague et en Italie, crient vengeance. Notre victoire doit assurer l'indépendance de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Slavie tout entière ; car nous avons juré de ne remettre le glaive dans le fourreau que quand la cause des peuples aura obtenu un triomphe complet. » (*Journal la Pologne par M. Cyprien Robert,* p. 54).

Notre glorieux général Dembinski, malgré la jalousie et les contrariétés sans nombre que lui susci-

tèrent les envieux et les traîtres qui lui sortirent le commandement en chef pour livrer l'armée nationale hongroise aux Russes, s'illustra non moins que le général Bem dans cette guerre. Tous les deux non-seulement excitèrent l'admiration de leurs armées, mais celle même des généraux ennemis qui rendirent justice à leur tactique, à leur stratégie et aux manœuvres savantes dont ils avaient fait preuve sur les divers champs de bataille.

Je citerai surtout la victoire signalée remportée à Waïtzen par le général Dembinski, dont l'extrait suivant de son rapport a été inséré dans le *National* du 24 avril 1849 :

« Le 6 avril à cinq heures du matin, nous ouvrîmes l'attaque contre l'aile gauche de l'ennemi qui, attiré par une feinte retraite de nos troupes sous le feu croisé de huit batteries, fut rejeté jusqu'à Paszio, après une perte épouvantable.

« L'aile droite et le centre avaient été attaqués en même temps. Dès la seconde charge, exécutée avec une bravoure et une audace sans exemple par la *huitième légion polonaise*, la deuxième allemande, qui s'intitule la *Légion de la mort* et qui porte à son drapeau un crêpe de deuil, le régiment Zriny et les hussards, le centre fut complètement rompu et prit la fuite vers Pesth en pleine déroute. Dans la bagarre, l'aile droite, commandée par Jallachich, avait été tellement rejetée à droite, qu'elle se trouva complètement séparée du centre et fut refoulée vers Sarsksar, où elle tomba entre les mains du général Vetter, qui prit ou précipita dans le Danube la plus grande partie des fuyards.

« Le chef des Croates, Jallachich, se trouve, dit-on, au nombre des prisonniers ; je ne puis le garan-

tir, mais il est certain que son corps est anéanti. Huit carrés presque entièrement composés de Croates, ont été complètement écrasés par notre cavalerie ; 26 canons, 7 drapeaux et 3,200 prisonniers ont été les trophées de cette glorieuse bataille, qui brillera d'un éclat durable dans les fastes de la Hongrie. Ainsi qu'il a déjà été dit, le régiment de Zriny, la *huitième légion polonaise*, la deuxième allemande et nos glorieux hussards, doivent être particulièrement mentionnés. 6,000 ennemis, morts ou blessés, couvraient le champ de bataille, où nous avons trouvé un immense butin en armes, munitions, etc. Je ne puis indiquer au juste le chiffre de notre perte, mais elle peut être évaluée à 2,000 morts ou blessés.

« J'espère déposer les drapeaux conquis sur l'autel de la patrie, à Pesth.

« Vive la Hongrie ! vive la liberté. »

Il fallait pour vaincre la vaillante armée hongroise de cette époque, commandée par des généraux et des officiers polonais, non-seulement toutes les forces disponibles de l'Autriche et de la Russie, mais encore la plus lâche trahison d'un Hongrois, de l'infâme Gorgey, l'opprobre de sa nation, qui a ruiné toutes les espérances de ses frères et assassiné sa Mère-Patrie. Si la Pologne maudit encore un misérable Krukowiecki, la Hongrie maudira aussi pendant des siècles le traître Gorgey, qu'elle reniera pour un de ses enfants.

La légion démocratique polonaise commandée par Wysocki, ne faillit pas non plus à ses devoirs. Tous rivalisèrent de zèle avec ceux que j'ai déjà cités pour servir fidèlement la cause de l'émancipation de notre bonne voisine, et arriver ainsi à servir celle de leur patrie:

C'est ainsi qu'ont fait nos généraux Matthieu Ry-

binski et Chrzanowski en Italie, Sznayde et Mierostawski en Allemagne et en Sicile, mais hélas ! bien inutilement..... Le sang des émigrés qui avait coulé dans différentes contrées de l'Europe pour les émanciper et les affranchir du joug despotique, leur a attiré dans la suite la proscription et le martyre de la part des vainqueurs. Si la France, l'Angleterre et la Turquie n'eussent recueilli ces vaillants débris, ils eussent été obligés de quitter l'ancien monde pour toujours, et d'aller chercher une retraite parmi les peuplades sauvages de l'Amérique, pour se soustraire au glaive vindicatif qui les poursuivait.

La défaite générale du mouvement révolutionnaire qui avait pris naissance à Paris enlevait aux émigrés le dernier espoir de rentrer actuellement dans leur patrie. Néanmoins l'élévation à la présidence de la République Française d'un neveu de Napoléon-le-Grand que les Polonais avaient servi si fidèlement, non seulement dans le temps de sa gloire sur divers champs de bataille, mais encore dans son infortune, quand il était abandonné de tout le monde, même de ses meilleurs amis, ranima leurs espérances défaillantes ; ils pensaient que le président de la République pourrait suivre à cet égard les traditions de son oncle ; et que les circonstances lui permettraient de réaliser les vœux que le grand homme avait exprimés en faveur des Polonais pendant les dernières années qu'il habita l'île de Ste-Hélène, surtout d'après les regrets qu'il avait manifestés de n'avoir pas reconstitué la nationalité polonaise.

Ces douces illusions nous bercèrent agréablement pendant plusieurs années ; elles prirent de la consistance de jour en jour, et nous crûmes tout-à-fait que nous étions dans le vrai quand éclata en 1854 la

guerre d'Orient. Nous connaissions l'entêtement de l'empereur Nicolas qui disait qu'il sacrifierait jusqu'à son dernier rouble et à son dernier moujick plutôt que de céder à qui que ce fût, en quoi que ce soit ; nous considérâmes sa mort subite et inattendue comme un malheur pour l'émigration et pour la Pologne, qui allait ressusciter cette fois-ci à coup sûr. En effet, l'issue de la guerre n'était pas douteuse un seul instant ; plus de la moitié de l'Europe s'était coalisée en peu de temps contre la Russie sous l'égide des deux plus grandes puissances de l'Occident ; elles pouvaient aller tambour battant droit à Moscou et à St-Pétersbourg, si telle eût été leur intention. Nous espérions voir au milieu de ce conflit, la Pologne renaître de ses cendres comme le phénix ; des milliers d'émigrés se préparaient à aller saluer leur patrie libre et indépendante, et l'aider à reprendre son rang parmi les peuples civilisés.

Je trouve ces espérances consignées dans les deux pièces suivantes publiées par le *Moniteur* du 11 mai 1855 après l'attentat contre la vie de l'empereur Napoléon III. Voici ce que disait cette feuille :

« Une députation des Polonais résidant à Paris et aux environs a eu l'honneur de présenter à l'Empereur l'adresse suivante.

Sire,

« Les Polonais réfugiés en France unissent avec le plus vif empressement leur voix à celle du peuple français, pour exprimer la joie qu'ils ressentent de ce que le crime tenté contre vos jours n'a eu d'autre résultat que celui de faire éclater un sentiment universel d'horreur contre l'attentat, de respect et de dévouement pour Votre Majesté. C'est un tribut de

reconnaissance qu'ils paient avec ardeur au chef du pays qui leur accorde une si gracieuse hospitalité, au neveu du héros qui fut le régénérateur de leur patrie, au glorieux empereur qui fait palpiter d'espoir tous les cœurs polonais.

« Daignez agréer l'hommage du plus profond respect avec lequel nous sommes,

Sire,

de votre majesté,

Les très-obéissants serviteurs.

« La députation se composait de MM. le prince A. Czartoryski, ancien président du gouvernement national de la Pologne ; le général Chrzanowski ; le général Skarzynski ; Théodore Morawski, ancien ministre des affaires étrangères de Pologne en 1830 ; Adam Mickiewicz. »

« L'Empereur a reçu la lettre suivante du général Rybinski :

Sire,

« L'émigration polonaise remercie Dieu pour la conservation de la vie de Votre Majesté Impériale, que l'on voudrait briser au moment où elle combat l'ennemi non seulement de la France, mais encore de l'Europe et de ses intérêts les plus élevés.

« L'espoir d'un avenir calme et grand, qui domine l'Europe dans ce moment, ne peut être réalisé, Sire, que par votre initiative vraiment providentielle et héroïque. Sans vous, l'Europe s'arrête ou retombe dans les abîmes. Avec vous, son chef véritable, elle s'avancera hardiment vers ses destinées nouvelles.

« La Pologne conservera religieusement, avec amour et vénération, ces traditions glorieuses, qui, relevées et développées par Votre Majesté Impériale,

ouvrent une époque nouvelle pour la France et pour la Pologne, et par l'union de ces deux pays pour la grande famille européenne.

« Sire, la Pologne espère tout de la justice divine, et dans sa foi en Votre Majesté, elle est convaincue que cette justice ne sera exercée que par vous.

« Les sentiments que je présente respectueusement à Votre Majesté Impériale, au nom des officiers et soldats de l'ancienne armée polonaise, sont partagés, j'en ai l'assurance, par la Pologne entière.

« Elle ne me désavouerait pas, s'il lui était permis d'exprimer sa pensée. Oui, Sire, elle souffre, et elle regarde vers l'Occident, où elle ne voit et n'aime que Votre Majesté Impériale.

Je suis,

SIRE,

de Votre Majesté Impériale

le très-humble et très-dévoué serviteur,

M. RYBINSKI,

dernier général en chef de l'ancienne armée polonaise en 1831.

Mais, hélas! notre espoir quelque fondé qu'il parût, a encore été trompé cette fois-ci. Les puissances alliées ne voulurent faire aucune déclaration favorable à notre égard, et ne consentirent pas à la formation de légions polonaises; elles n'employèrent qu'individuellement ceux des émigrés qui désirèrent prendre part à la guerre d'Orient.

Ce ne fut qu'à force d'importunités et d'explications sans nombre de la part du prince A. Czartoryski et d'autres émigrés jouissant d'une certaine considération près des deux cours de France et d'Angleterre, que, après un temps infini et au moment où

peut-être on songeait déjà à conclure la paix avec la Russie, on permit au général comte Ladislas Zamojski de former une division composée de lanciers polonais et de quelques bataillons d'infanterie qui ne sortirent pas de la Turquie et ne purent par conséquent aller au feu.

Un Polonais seul, M. Michel Czaykowski, aujourd'hui Méhémed-Sadyk-Pacha, sut heureusement organiser deux régiments de Cosaques Ottomans, qui purent prendre part à la guerre, et faire momentanément sortir de l'oubli le nom de la Pologne, sous une forme en quelque sorte étrangère.

Mais à peine commençait-on à s'organiser en Turquie, que le congrès se réunit à Paris ; les hostilités, suspendues déjà depuis longtemps, cessèrent tout-à-fait au commencement du mois de mars 1856, et la paix fut conclue entre le nord et le midi de l'Europe.

Par ce traité on signa à Paris, non pas la mort de la Pologne, puiqu'elle n'existait pas et qu'il n'avait pas été question d'elle pendant tout le temps des négociations, mais la ruine des espérances des pauvres émigrés et de leur pays ; je ne dirai pas cependant *à tout jamais ;* car il n'y a rien de stable perpétuellement sous le soleil, et d'un jour à l'autre, du côté d'où nous l'attendrons le moins, nous pourrons voir poindre à l'horizon la nouvelle aurore du salut pour la Pologne.

Dieu, en donnant l'intelligence à l'homme, n'a point mis de bornes à ses aspirations ; de même que chaque individu en particulier a une vocation à remplir dans ce monde, de même chaque peuple à son tour a la sienne à accomplir dans les phases de l'humanité. Et, je le répète, nous croyons à la restauration de la Polo-

gne, comme nous croyons en Dieu et en sa justice divine ; lui seul sait l'heure de notre délivrance, et si elle n'est pas encore venue, nous n'avons qu'à nous soumettre sans murmurer à la peine qu'il nous inflige. Pour être convaincu que, malgré tout ce qui peut nous arriver, nous ne fléchissons pas dans notre foi, il suffit de lire attentivement les quelques lignes écrites à l'occasion d'un anniversaire de la révolution du 29 novembre, qui retracent notre position actuelle, et dont voici la traduction française que j'ai faite d'après le texte original inséré dans la *Chronique* t. III, p. 371.

« Le 29 novembre nous rappelle le double souvenir et de la guerre nationale qu'il a soulevée, et du martyre qui en a été la suite. Nous qui, dispersés dans des contrées éloignées, passons nos jours d'exil dans l'abandon et l'isolement, abreuvés d'amertumes qui en sont les conséquences inévitables, nous avons à célébrer ce jour, et à penser continuellement qu'il est celui du début de la grande mission nationale que nous accomplissons au nom de notre Patrie.

« C'est en vain que le Czar envahisseur, dont rien ne peut arrêter la haine et la vengeance, et que nous regardons comme un instrument de la colère divine, resserre chaque jour la Pologne dans des chaînes plus lourdes ; c'est en vain qu'il l'étouffe de sa main ensanglantée qu'il a posée sur sa poitrine, et qu'il en scrute tous les mouvements au moyen de ses sbires ; le cœur de la Pologne y bat encore, son esprit y vit toujours, sa parole se fait entendre, grandit et se répand par nos bouches... ; c'est en vain qu'il annonce son triomphe à l'Europe, et que pour le prouver, il se propose de ruiner de fond en comble l'héritage de nos Sigismonds, il n'a pas pu désarmer sa victime

qui compte en nous des milliers de soldats prêts à marcher au premier signal. La Pologne a sa tribune et son camp parmi nous; c'est là qu'est le premier des grands devoirs de l'émigration.

« Les Polonais, en quittant leur pays, et par leur dévouement volontaire à toutes les infortunes et à toutes les afflictions de l'exil, ont excité l'étonnement et l'enthousiasme chez tous les peuples. Ces jeunes gens, ces hommes mûrs, ces vieillards abandonnant leur patrie, leur fortune, tous les plaisirs et toutes les espérances de la vie, uniquement pour servir leur Patrie et pouvoir souffrir au moins pour elle, puisqu'ils n'avaient pas pu mourir sur les champs de batailles, c'était un spectacle réellement extraordinaire et grandiose.

« Les sentiments qui guidaient et accompagnaient ces nobles voyageurs, semblaient ramener l'Europe aux temps poétiques des pélerinages des croisades.

« Une pareille abnégation ne pouvait naître qu'au sein d'un peuple héroïque et animé de l'esprit religieux. Notre émigration a cela de particulier qu'elle se compose en majeure partie de volontaires, d'hommes qui auraient pu rester dans leur pays ou y retourner immédiatement. Ils ont fait un vœu spontané de se sacrifier pour leur patrie pendant tout le temps de son expiation; ils n'ont pas voulu accepter leur bonheur personnel, ils y ont renoncé exprès. Il n'y avait pas de leur part le moindre calcul mondain; il y avait un amour excessif de la patrie, une de ces inspirations propres aux cœurs honnêtes, une pensée profondément religieuse. Tel un fils voyant sa mère en larmes et ne pouvant essuyer ses pleurs, pénétré de l'amour filial, ce sentiment qui, comme tout ce qui est beau et sublime dans l'homme et ne peut

s'expliquer par la raison, reste un secret impénétrable du cœur ; tel, disons-nous, un fils s'impose à luimême des souffrances, comme s'il pouvait ainsi soulager celles de sa mère, laisse échapper la nourriture de ses mains, chasse le sommeil de ses paupières, et ne veut prendre part à aucun plaisir.

« Tel encore un chrétien, plein de ferveur envers Dieu, quand il ne peut lui donner d'autre preuve de son amour, se couvre la tête de cendres, renonce à tous les plaisirs de la vie, s'enveloppe d'un cilice, et attaché d'esprit et de cœur à la croix du Calvaire, consomme volontiers son sacrifice jusqu'au moment de son union avec le Seigneur.

« Le mérite de notre acte de dévouement ne doit pas nous être attribué individuellement, mais à la nation dont nous ne sommes qu'une parcelle imperceptible.... c'est dans le cœur de la nation qu'il a été conçu et qu'il a pris naissance; il s'est seulement réveillé en nous ; la puissance d'un pareil acte ne se trouve pas dans les individus isolés, de même que le fruit que porte une branche ne provient pas d'elle seule, mais de la vie végétative de l'arbre entier.

« Il est certain que l'émigration, dans tout ce qu'elle fait aujourd'hui, ne remplit que le rôle d'une machine, et non celui de moteur intime ; c'est à ce point qu'aucun de ses membres ne se flatte d'être, à cause de son mérite personnel, l'apôtre d'une pensée sublime.

« Inspirés de l'esprit de la nation, encouragés par son consentement, nous nous sommes mis en route pour rester orphelins et souffrir toute notre vie, comme les serviteurs élus de l'Église qui vouent leur vie aux autels et entrent dans les monastères pour prier constamment ; quoiqu'éloignés du monde, ils

n'en sont pas entièrement séparés; ils en deviennent au contraire les défenseurs, ils constituent sa force et répandent sur lui des bienfaits qui restent méconnus par lui. Et nous aussi, quoique séparés de notre chère patrie par de nombreux pays, nous n'en sommes détachés d'aucune manière; au contraire, nous lui rendons actuellement dans notre état de délaissement et de souffrance, de très-grands services, quoique ce ne soit pas elle peut-être qui nous en récompensera. La Pologne tout entière est aujourd'hui sous le joug de l'oppression et dans le deuil, mais la victime vivante qui souffre en expiation pour elle, c'est l'émigration: telle est sa seconde vocation.

« Réfléchissons donc un instant sur notre situation; résumons en une seule heure tous les moments de notre vie. Quelle heure de douleurs !!! Des milliers d'hommes qui n'ont pas une pensée de bonheur.... dont pas un seul front ne soit ridé par les soucis, l'ennui et le chagrin;.... éloignés du sol natal, privés de la présence des personnes qui leur sont chères, de toutes les douceurs, des consolations, de tout ce qui aide à vivre, plongés dans l'abandon, l'isolement et la misère la plus profonde. Quelle différence y a-t-il pour nous d'un jour à un autre? Quelle consolation avons-nous eue hier? Quel sort avons-nous aujourd'hui devant nous? Quel est celui qu'il nous est permis d'espérer demain? N'est-ce pas d'un seul et unique moyen que nous attendons tous la vie, n'est-ce pas par lui que nous la désirons, que nous l'appelons constamment?

« Il est vrai que l'espérance remplit nos cœurs, car la sainteté de notre cause nous nourrit et nous soutient; mais qui nous dira la fin de nos épreuves! Sont-ce ces tombeaux que nous avons creusés autour

de nous pour tant de nos frères et de nos compagnons d'armes, sur lesquels nous avons jeté une poignée de terre étrangère en témoignage de leur persévérance jusqu'à la fin? Après vingt-sept ans passés dans l'exil, habitués aux douleurs, fortifiés dans la persévérance, nous pouvons aujourd'hui jeter un coup d'œil sur ce tableau de nos misères, non pas avec désespoir, le chrétien ne doit pas s'y laisser entraîner; non pas avec frayeur, le Polonais ne la connaît pas; non pas avec faiblesse et regret, ce qui ne convient qu'à des femmes, et nous ne serions pas dignes du nom de martyrs volontaires; mais avec une noble fierté nationale, qui nous donne le courage non seulement de soulever mais encore de porter cette croix!!!.

« En célébrant l'anniversaire du 29 novembre, de ce jour mémorable, qui a été la source de tant et de si graves événements enregistrés dans les annales de la Pologne, donnons de nouveau à la Patrie l'assurance que rien ne nous détournera des devoirs qu'elle est en droit d'exiger de ses fidèles enfants; que c'est pour elle et en son nom chéri que nous supportons notre sort sans le moindre murmure. Puisse ce témoignage, que je rappelle, non pour flatter notre amour-propre, ni pour faire comprendre quels services rendent des orphelins exilés, séparés de leur mère depuis si longtemps, parvenir un jour jusqu'au foyer paternel! Qu'il nous y assure l'unique récompense qu'ambitionnent nos cœurs, celle d'une bénédiction de sa part et de l'assurance de son amour pour nous!!! »

Mais revenons aux espérances que les émigrés fondent sur Napoléon III, et qui se basent sur la conviction dont ils sont pénétrés, que S. M. s'efforce de continuer le glorieux règne de Napoléon-le-Grand, qui répétait surtout pendant l'exil, après une triste

expérience : *que le rétablissement de la Pologne était essentiel à toutes les puissances de l'Occident, et tant que cet état ne serait pas restauré, l'Europe serait sans frontières du côté de la Russie* (1). L'émigration ne doute pas que S. M. ne cherche à réaliser les vœux de son oncle, et que par leur accomplissement il ne fasse passer son nom à la postérité comme celui du plus grand bienfaiteur de l'humanité opprimée, à laquelle il aura fait rendre justice, tout en lavant l'Europe de la tache ineffaçable de sang et du crime de lèse-nation qui pèse sur elle depuis plus d'un demi-siècle.

Avant de terminer cette esquisse de ce qu'a fait l'émigration polonaise jusqu'à ce jour, je mentionnerai brièvement les travaux divers qu'elle a produits, en dehors de ceux publiés par la Société démocratique et par la Société du 3 mai composée d'hommes professant l'opinion monarchique constitutionnelle. Elle a fait paraître un nombre infini d'écrits particuliers sur divers sujets d'histoire et de politique, et plusieurs journaux, surtout dans le commencement ; c'est ainsi que l'on a vu naître :

1° *Le Démocrate Polonais*, par Tomkiewicz, qui cessa en France et ressuscita à Londres.

2° *La Gazette Nationale*, qui n'existe plus, ainsi que les suivants :

3° *Le Pays* et *l'Émigration* par Janusz Woronicz ;

4° *Chronique de l'émigration polonaise*, par Charles Koffmann ;

5° *La jeune Pologne*, par J. B. Ostrowski ;

6° *Le Pélerin polonais*, par Eustache Januszkiewicz ;

(1) Histoire de l'empereur Napoléon, par M. Laurent (de l'Ardèche), édition de 1839, p. 539 et suiv.

7° *Polisch exil*, à Edimbourg ;

8° *Le Polonais*, journal des intérêts de la Pologne, par Ladislas Plater ;

9° *Polonia*, or montly reports an polisch affairs, published by the litterary association of the Friends, of Poland. London ;

10° *La Pologne*, par Ulrich Szaniecki, à Paris ;

11° *La Revue des Annales polonaises*, à Poitiers;

12° *La Société démocratique polonaise*, à Paris ;

13° *Le Trois Mai*, à Paris ;

14° *L'Aigle blanc*, à Bruxelles ;

et bien d'autres publications éphémères que je passe sous silence. Il n'existe aujourd'hui de toute cette nomenclature que le *Démocrate polonais*, qui se publie à Lôndres, et les *Nouvelles polonaises* qui paraissent à Paris une fois par semaine, et qui ont succédé au *Trois Mai*, dont elles suivent les principes politiques.

Si, de son côté, l'empereur Nicolas avait pris à tâche d'extirper tout ce qui se ressentait de polonais dans les anciennes provinces de ce nom soumises à sa domination, comme l'attestent les ukases exécutés par Szypow et Muchanow, ses ministres en Pologne, de leur côté les émigrés prirent l'engagement formel de relever et de propager tout ce que la main du despote anéantissait.

Ainsi, dès que l'empereur ordonnait de dévaliser les bibliothèques publiques et particulières, et d'en transporter les livres à Saint-Pétersbourg, et qu'il fit dissoudre la Société des Amis des sciences et des arts de Varsovie, l'émigration fonda une bibliothèque publique polonaise à Paris, et deux nouvelles sociétés, celle de Paris et celle de Londres.

L'empereur défendit d'enseigner dans les écoles

l'histoire de la Pologne qu'il avait déjà tant fait dénaturer de notre temps en Pologne, l'émigration se mit à l'œuvre : notre célèbre Joachim Lelewel reprit cette histoire dès l'origine et a continué de la raconter jusqu'à nos jours; notre savant Léonard Chodzko a publié l'*Histoire de la Pologne, la Pologne illustrée*, l'*Histoire des légions polonaises*, etc. ; une société de littérateurs fit paraître la *Pologne pittoresque* ; MM. Maurice Mochnacki, Brzozowski et Louis Mierostawski ont fait des travaux sur les événements qui précédèrent et accompagnèrent notre glorieuse révolution du 29 novembre 1830; Zebrowski a fait imprimer un coup d'œil général du royaume polonais depuis sa fondation jusqu'à sa chute. Les généraux Roman Soltyk, Uminski, Bem, Dembinski, Dwernicki, Chrzanowski, Snayde, Wronieki, le lieutenant colonel Zwierkowski ont écrit sur l'histoire des derniers événements de 1831 et sur l'art militaire. Je sais personnellement, en outre, que notre dernier général en chef M. Mathieu Rybinski a composé un manuscrit sur l'histoire militaire des événements de 1831, qui attend encore sa publication, faute de moyens pécuniaires.

Le gouvernement Russe permet à peine de parler polonais une fois par semaine aux élèves des colléges, et ne veut pas qu'on leur fasse sentir les beautés de notre littérature; l'émigration, renfermant dans son sein tout ce qu'il y avait de plus distingué, fait ses efforts pour l'enrichir de nouveaux chefs-d'œuvres en poésies et en éloquence; parmi l'élite de nos littérateurs, on voyait MM. J.-M. Niemcewicz, Adam Mickiewicz, Bodhan Zalewski, Antoine Gorecki, Gaszezynski, Godebski, Witwicki, comte Christien Ostrowski, Stowacki, Wicrzejski, Olizarowski, S. A. le prince A. Czartoryski.

André Stowaczyriski et le comte Louis Plater ont publié cinq statistiques de l'ancienne Pologne; feu Straszewicz sacrifia le reste de sa fortune, sauvé comme d'un naufrage, à la publication de la biographie des Polonais et des Polonaises qui se sont fait un nom célèbre en 1831. M. Léon Zienkowicz a publié à Strasbourg une histoire des mœurs, coutumes et usages des paysans polonais. M. Michel Czaykowski, actuellement Méhémet-Sadyk-Pacha, a raconté en plusieurs volumes les mœurs, les usages et les guerres des habitants de l'Ukraine. M. Félix Wrotnowski, rédacteur actuel des *Nouvelles polonaises*, a fait des mémoires sur l'insurrection de la Lithuanie, de la Volhynie, de l'Ukraine et de la Podolie pendant la guerre de 1831. M. Czynski a écrit : 1° sur la question des Juifs en Pologne, envisagée comme question européenne; 2° sur le système pénitentiaire Russe des prisons en Pologne; 3° sur le grand duc Constantin Paulowicz et sur sa femme la grande duchesse Joanna Grudzinska ; 4° sur Stenko le Rebelle ; 5° sur les Cosaques ; 6° sur Casimir-le-Grand, le roi des paysans; 7° sur la vie et les travaux de Copernic, notre compatriote, n'en déplaise à la Prusse; 8° une histoire de Pologne, etc. M. J.-B. Ostrowki a fait plusieurs ouvrages historiques et politiques remarquables par une verve critique qui lui est propre, et plusieurs autres ouvrages qui ne sont pas sans importance. M. le Lieutenant-Colonel Tabasz Kronowski a fait paraître l'Almanach historique de l'Émigration polonaise, publication remarquable qui se trouve entre les mains de tous les émigrés et même en Pologne.

On doit encore au général Butharyn, un coup-d'œil sur la guerre de Hongrie en 1848 et 49; à M. Chojecki, un extrait de la vie de nos pères. Czerny Ludewit a écrit

un mémoire sur ce qu'il y avait à faire après la paix de Paris en 1856 ; l'abbé Kajsiewicz, des sermons et des oraisons funèbres ; Kubrakiewicz, un Essai sur le gouvernement paternel et les mystères de l'Autriche; Mitkowski, la part que les Polonais ont prise dans la guerre d'Orient; Niewegtowski, une géométrie élémentaire; Napoléon Orda, une Grammaire de la langue polonaise à l'usage des Français; le général Antoine Ostrowski, la vie de Thomas Ostrowski, et des Considérations sur les réformes sociales ; Stanislas Plater, les Polonais au tribunal de l'Europe, un Atlas historique de Pologne, et une relation des siéges et batailles qui ont eu lieu en Pologne; André Stowaczynski, la Pologne sous forme de Dictionnaire historico-statistico-géographique ; Raymond Suminski, les paroles du prophète; Zarczynski, sur les effets des fausses doctrines; le docteur Raciborski, sur le diagnostic différentiel des maladies, etc., etc.

L'émigration a figuré jusque dans l'exposition universelle de 1855 à Paris. Pour le constater, je ne puis mieux faire que de reproduire ici l'article de M. le comte Christien Ostrowski, qui parut dans un numéro du *Siècle* de cette époque.

« Quelque modeste que soit le contingent fourni par l'industrie polonaise à l'exposition de Paris, nous devons cependant y constater sa présence. A côté des envois de la Pologne autrichienne et prussienne se trouvent les produits exposés par les réfugiés établis sur tous les points de l'Europe, et qui n'ont pas voulu rester étrangers à son mouvement industriel. Ce sont d'abord les pianos de M. Jastrzembski, facteur du roi des Belges, parmi lesquels nous avons remarqué un piano droit transpositeur, en palissandre, de six octaves trois-quarts, richement sculpté et

garni de bronzes d'un goût exquis, qui lui a déjà valu la *price medal* à l'exposition de Londres.

« L'horlogerie de Patek de Genève est digne de sa réputation européenne. Ses montres microscopiques pour lorgnons, bracelets, colliers et flacons de senteur, sont des chefs-d'œuvre de précision, de délicatesse et de bon goût. Ses chronomètres de poche ont toute la régularité des grandes montres marines. M. Netrebski, ancien élève de l'école centrale de Paris, a inventé une machine à vapeur à cylindre mobile et oscillant, d'une simplicité remarquable.

« Les modèles d'estampes, de gravures sur bois, d'imprimés et de lithographies sur le papier non préparé, de l'invention de Adam Pilinski à Paris, sont pour la composition comme pour le fini dignes des plus grands éloges, ainsi que les dessins de Lubienski pour impressions sur étoffes La verrière de madame Hermanowska de Troyes, peinte en émail, est d'un dessin irréprochable.

« Parmi les produits de l'Algérie, les oranges, les fêves, les pavots, les farines de blé tendre et dur, etc., de M. Koczanowski, frappent tous les yeux par leur magnificence, leur éclat, leur maturité. Un fils d'agriculteur polonais ne pouvait employer plus noblement son temps, son activité, son intelligence, que d'offrir en hommage à la France, des fruits tirés du sein de cette terre conquise sur le désert et fécondée aussi par le sang polonais.

« Citons encore pour mémoire le plan de drainage de Koscieski, à Bois-le-Houx; le compteur à l'usage des usines de M. Gajewski, à Corbeil; les tissus imperméables et les mesures linéaires sur les rubans de M. Dybowski, à Charonne; les belles impressions sur châles, mérinos, foulards, crêpes de Chine, etc., de

Stanowicz, à Paris; les chocolats et les dragées de Lemanski, à Reims ; les fils de laine, draps de castor et cuirs de Witkowski, à Vire ; les armures, coffres et ornements anciens, reproduits en fer et en acier par Wendeski ; les papiers de luxe et de bureaux, les étiquettes gaufrées de F. Appelt ; les teintnres de M. Casimir Urbanowski de Lyon; et enfin les machines ingénieuses à compter, de M. Joseph Baranowski, à Paris, etc. »

A l'exposition des produits agricoles de 1857, notre compatriote et compagnon d'émigration, M. Zielinski a obtenu tous les premiers prix à Montbrison.

En résumé, l'émigration polonaise a organisé, comme on a pu le voir, un collége aux Batignolles à Paris, à l'instar des lycées français ; un pensionnat de demoiselles à l'hôtel Lambert, pour les filles d'émigrés ; un orphelinat de jeunes filles, rue d'Ivry ; une école supérieure, dans le genre de l'école polytechnique, une école militaire, une bibliothèque nationale publique ; deux Sociétés savantes, l'une à Paris, l'autre à Londres ; deux sociétés de bienfaisance et de secours fraternels à Paris ; une banque polonaise d'émigrés.

Elle a pris une part active au mouvement littéraire, scientifique et industriel de l'Europe, ainsi que sur tous les champs de bataille, où il s'agissait de la civilisation, de la liberté et de l'émancipation des peuples qui l'habitent, et où elle a soutenu son honneur, quoique ses efforts n'aient pas été couronnés de succès.

Tous ces faits indiquent une vie nationale, qui ne s'éteint pas chez nous, malgré l'exil prolongé, les adversités et les misères, grâces à la persévérance que nous inspirent nos amis de France, d'Angleterre, d'Al-

lemagne, de Belgique, de la Suisse, de l'Espagne, d'Italie, etc., et aux encouragements qu'ils nous donnent; grâces surtout à l'appui que nous ont prêté les journaux politiques, anciens et nouveaux, parmi lesquels je citerai en France, l'ancien *Constitutionnel*, les *Débats*, le *Courrier français*, la *Nouvelle Minerve*, le *National*, la *Réforme*, le *Bon Sens*, le *Monde*, l'*Univers religieux*, le *Temps*, le *Censeur* de Lyon, le *Mercure Ségusien*, le *Siècle* qui seul est resté sur la brèche; fidèle à ses inspirations généreuses, et comme survivant aux autres, il est le seul qui de temps en temps fasse encore mention de la pauvre Pologne, et verse sur nos plaies un baume consolateur;

En Angleterre, *The Times*, *Morning-Herald*, *Chronicle*, *Post-Advertiser*, *The Standart*, etc. En Suisse, l'*Europe centrale*, le *Nouvelliste vaudois*, et l'*Helvétie;* en Espagne, *Revista espanola*, en Belgique, la *Voix du Peuple*, en Italie, la *Jeune Italie*; etc. Quoique la plupart de ces feuilles n'existent plus, nous leur devons toujours de la reconnaissance en souvenir de l'intérêt qu'ils ont porté à notre cause.

Je ne dois pas oublier, dans cette liste, le nom de Plater, poète allemand qui a chanté notre gloire et nos malheurs; les poètes anglais Thomas Campbell, Young, Clifft, etc., qui stimulaient par leurs écrits la sympathie du peuple de la Grande-Bretagne.

Du reste, ce n'est pas seulement dans les pays civilisés de l'ancien et du nouveau monde que les Polonais réfugiés se sont acquis de la sympathie, ils l'ont rencontrée jusque parmi les vaillants montagnards qui habitent le Caucase et qui méritent aussi qu'on jette sur eux un regard de pitié pendant qu'ils se débattent dans les étreintes mortelles de la Russie. M. Edmond Spencer dans ses *Voyages en Crimée et*

en Circassie, raconte que ces braves gens chantent nos airs patriotiques polonais en rendant le dernier soupir, avec autant d'enthousiasme que si c'étaient les leurs propres, qu'ils nous aiment comme des frères, victimes comme eux du despotisme et de l'ambition russe. Il est vrai que chez eux aussi nous avons propagé la connaissance de nos droits et des leurs, et ce sont autant des amis que nous avons gagnés à notre cause, que des ennemis suscités à la rapacité dévorante de la Moscovie. »

Je terminerai ce travail en citant un passage tiré d'une brochure publiée à Londres par un anonyme en septembre 1856 et intitulé : *De ce qu'il faut faire à présent*; à la page 11 on lit ce qui suit :

« En vérité, il n'y a pas beaucoup de nations qui, ayant autant souffert que la nôtre,... aient conservé autant d'espoir et de foi !... Il n'y a pas beaucoup d'émigrations contemporaines qui puissent, comme la nôtre, compter plusieurs générations et se flatter d'une persévérance semblable.

A l'époque actuelle, siècle de mobilité dans les opinions politiques, de trahisons, de mercantilisme, de dégradation, de matérialisme et d'un égoïsme sans frein,... notre émigration est une chose rare et extraordinaire. Ce sera un jour l'orgueil de l'histoire de notre pays et de l'émigration elle-même, ce l'est déjà de nos jours, et c'est de plus la preuve d'un pressentiment infaillible de l'immortalité de la Pologne et de nos prédestinées providentielles dans la famille européenne.

« Notre nation sent instinctivement qu'elle doit régénérer et transformer le nord et l'est de l'Europe ; qu'elle renferme dans son sein le germe inépuisable

de cette révolution future que l'émigration y a semé au profit de son pays et qu'elle conserve pour un prochain avenir. »

Le publiciste démocrate poursuit eucore sa thèse de cette mauière :

« Ce n'est pas seulement parce que nous aimons notre pays, que nous sommes polonais ; nous ne demandons pas l'indépendance de la Pologne, parce qu'elle lui est due de droit divin comme à tous les peuples, tels que les Italiens, les Hongrois, les Bohémiens et tant d'autres ; mais encore c'est parce que,et avant tout, par l'indépendance de 22 millions de nos compatriotes, par celle de 60 millions de nos frères Slaves,.... les 200 millions d'habitants de l'Europe doivent obtenir les avantages des droits de l'homme et du citoyen ; c'est-à-dire vivre librement et sûrement de leur travail,... manger chaque jour leur pain dans un accord fraternel,... jouir tous des mêmes libertés, vivre paisiblement ensemble sous les rayons bienfaisants du soleil qui nous éclaire. Tel est le patriotisme polonais, et c'est pourquoi nous sommes polonais.

« La Pologne est le cœur de l'Europe ; ... les ennemis de l'humanité ont partagé ce cœur en trois fractions afin qu'il ne batte plus, et en effet ses mouvements se sont arrêtés... C'est pour cela que la tête de l'Europe aujourd'hui est engourdie malgré son habileté, et est embarrassée de savoir comment s'y prendre, voilà pourquoi les muscles et les membres agissent confusément, sans harmonie, au détriment de tout le corps.... Cet état d'atonie durera jusqu'à ce que le *cœur déchiré soit réuni de nouveau et ne forme qu'un seul organe* qui recommence à fonctionner comme par le passé.

Un autre défenseur de la démocratie, dans une brochure sur la guerre d'Orient et la paix, publiée à Paris en 1856, s'exprime ainsi à la page 21, article 81 :

« Une chose de très-haute importance que l'on ne doit pas passer sous silence, c'est que la cause de notre patrie surgit pour ainsi dire d'outre-tombe, et reparaît sur la scène, dans toutes les circonstances graves qui agitent l'Europe, malgré tous les obstacles et toutes les haines ;.... elle s'impose et se présente comme unique remède à la plus grave maladie de cette partie du monde.

« Napoléon Ier a succombé parce qu'il n'a pas voulu rétablir la Pologne. Le congrès de Vienne a fait la plus grande faute d'avoir négligé de mettre une barrière entre la Russie et l'Allemagne, en reconstruisant la Pologne libre et indépendante.

« Les révolutions de 1848 ne seraient pas tombées entre les mains des réactionnaires ni des utopistes du socialisme, si elles avaient voulu donner le gage le plus assuré des libertés européennes en rétablissant la Pologne.

« Pendant la dernière guerre les esprits graves et sérieux, en vue de dénouer le nœud gordien de la politique européenne, proposaient le rétablissement de la Pologne.... Aujourd'hui même, après la paix conclue, des voix éloquentes s'élèvent en faveur de la Pologne, et reprochent amèrement aux alliés d'avoir négligé cette question importante.

« Et il ne peut pas en être autrement, car la Pologne a son caractère particulier,... une position unique,... qui ne ressemble en rien au sort des autres nations opprimées.... Car la Pologne, subjuguée ou triomphante, ne déclare pas seulement la guerre à

mort au tzarat mongolo-allemand, elle porte encore des paroles de consolation, de fraternité et de liberté au peuple russe qui est obligé de porter seul sur les bras tout le fardeau de ce tzarat.

« L'indépendance de la Pologne signifie et annonce la liberté des cultes, la liberté politique et individuelle, l'émancipation des masses de l'abrutissement et de la misère, l'abolition de tous les monopoles, des privilèges, et de tous ces vieux préjugés qui mettent un obstacle au progrès industriel et au bien-être public..... Elle signifie la pensée de la grande fédération slave, où chaque famille considérable de la même race pourra se développer librement sur un terrain commun.... »

Aussi l'émigration (a dit un autre écrivain et je me plais à le répéter avec lui) est immuable dans sa foi à la justice de ses droits, au milieu de tous ces changements que la Providence a permis comme un enseignement pendant un quart de siècle.... Elle se repose aujourd'hui, elle veille, certaine que nulle œuvre humaine ne peut réussir en Europe, que nulle ne sera longtemps victorieuse et bénie si elle n'a la restauration de la Pologne pour mobile et pour dernier but

Afin que le Tout-Puissant nous accorde sa grâce, nous donne du courage et de la persévérance dans l'accomplissement des devoirs de notre mission sacrée, je termine par la traduction française d'une prière prononcée à l'occasion de l'anniversaire de la révolution du 29 novembre, par M. l'abbé Skorzynski, dans l'église de St-Germain-des-Prés, à Paris, après la messe, près du tombeau de Jean Casimir, roi de Pologne :

« Dieu Tout-Puissant, vous qui d'un seul de vos regards brisez la puissance des rois de la terre, qui

en un seul instant anéantissez leurs projets infâmes et sanguinaires, permettez-nous, à nous qui avons confiance en votre protection, ô le meilleur des Pères, d'invoquer aujourd'hui pour la vingt-huitième fois votre miséricorde aux pieds de vos autels!...... Voyez aussi, Seigneur, que l'ennemi ne cesse d'exercer sa vengeance sur notre Patrie.

« Par la violation la plus inique, hélas! il a subjugué notre peuple; il a dévasté notre territoire, et il l'a arrosé du sang des innocents, il a arraché des enfants chéris aux bras défaillants de leurs pauvres mères; il a rempli ses prisons de victimes infortunées, et non content d'avoir exilé dans des déserts sauvages les vieillards, la fleur de la jeunesse, et le sexe faible, tous surchargés de fers, il veut encore anéantir sur notre terre la sainte foi de nos pères, extirper de nos cœurs l'amour de la Patrie, et effacer jusqu'au nom de la nation polonaise.

« Seigneur, voici que nos lois, nos monuments nationaux sont foulés aux pieds! nos églises détruites ou destinées au culte schismatique;... parmi les ministres de vos autels, les uns sont conduits dans un esclavage lointain, ou incorporés comme simples soldats dans les rangs d'une horde barbare; les autres sont condamnés à un long exil, où ils invoquent votre miséricorde près d'autels étrangers, et ceux qui restent dans le pays ne goûtent pas plus de bonheur. Dans cette triste situation de l'Eglise et du pays, nous nous adressons à vous, Dieu tout-puissant, notre seul espoir et notre seul refuge! O Dieu qui fûtes le protecteur de la Pologne dans son berceau, notre Dieu dans nos jours de gloire et de bonheur, qui êtes toujours notre Dieu dans notre malheur et dans l'exil, ayez pitié de nous.

« Nous avons péché et beaucoup péché ! Votre punition est juste, Seigneur ! mais que tant d'années d'exil et de souffrances touchent votre miséricorde, ô Père céleste ! Daignez jeter un regard de compassion sur nous ! ! ! Accordez-nous votre aide et votre protection pour que nous puissions remplir tous les devoirs de votre sainte volonté ! Fortifiez-nous par votre grâce dans le chemin d'un sincère et véritable repentir ! Inspirez-nous des sentiments de foi et d'espérance, l'esprit d'unité, d'humilité et de concorde !..... Et lorsque vous nous ouvrirez le chemin de votre libre et fidèle Pologne, lorsque vous nous permettrez encore une fois de marcher pour la défense de nos croyances et de la liberté, puisse alors votre bonté inépuisable et votre protection toute puissante, veiller sur nous et conduire notre cause jusqu'à son heureux terme !

« O Seigneur, rendez les enfants à leurs parents affligés, rendez les pères à leurs enfants, l'époux à son épouse, les frères à leurs sœurs,... à nous tous notre chère Patrie !... Et nous ne cesserons de vous louer et de vous bénir jusqu'à l'éternité bienheureuse ! » (*Chronique* t. III, p. 357.)

Carissimi, estote factores verbi, et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos. (Jac. I. 22).

FIN.

ADDENDA.

Page 112. Au sujet de la création de la banque des émigrés, je dois ajouter que son existence est due au patriotisme éclairé et au zèle de M. le docteur Xavier Gaterowski son fondateur, que j'ai déjà cité à propos de l'école des Batignolles.

Page 114. Le troisième parti, formé dans le corps de l'armée, ne se serait pas inquiété de la couleur du drapeau sous lequel ils seraient appelés à combattre, pourvu que ce fût pour la cause de leur patrie.

Page 118. La note rappelle l'école de St-Casimir rue d'Ivry n. 1, fondée pour recevoir les jeunes filles pauvres des émigrés polonais, par Mme la princesse Czartoryska. Cet établissement est sous la direction et la protection spéciale de Mme la princesse de Narbonne dont le zèle en fait de charité chrétienne résiste à toutes les épreuves.

ERRATA.

—

Page 5, ligne 14, *au lieu de* Stoczet, *lisez* Stoczek.

Page 36, ligne 6, *au lieu de* e vaux, *lisez* Je vaux.

Page 88, lignes 8-9, *au lieu de* Krempoweicki, *lisez* Krempowiechi.

Page 111 ligne 19, *au lieu dė* Debrowolski, *lizez* Dobrowolski.

— *id*, *au lieu de* de Romuald, *lisez* du prince Romuald.

TABLE DES MATIÈRES

DES

Souvenirs de l'Emigration Polonaise.

TABLE DES MATIERES

DES

Souvenirs de l'Emigration Polonaise.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.




3 2044 025 694 241